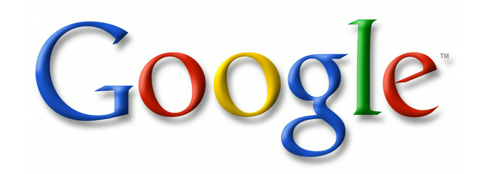
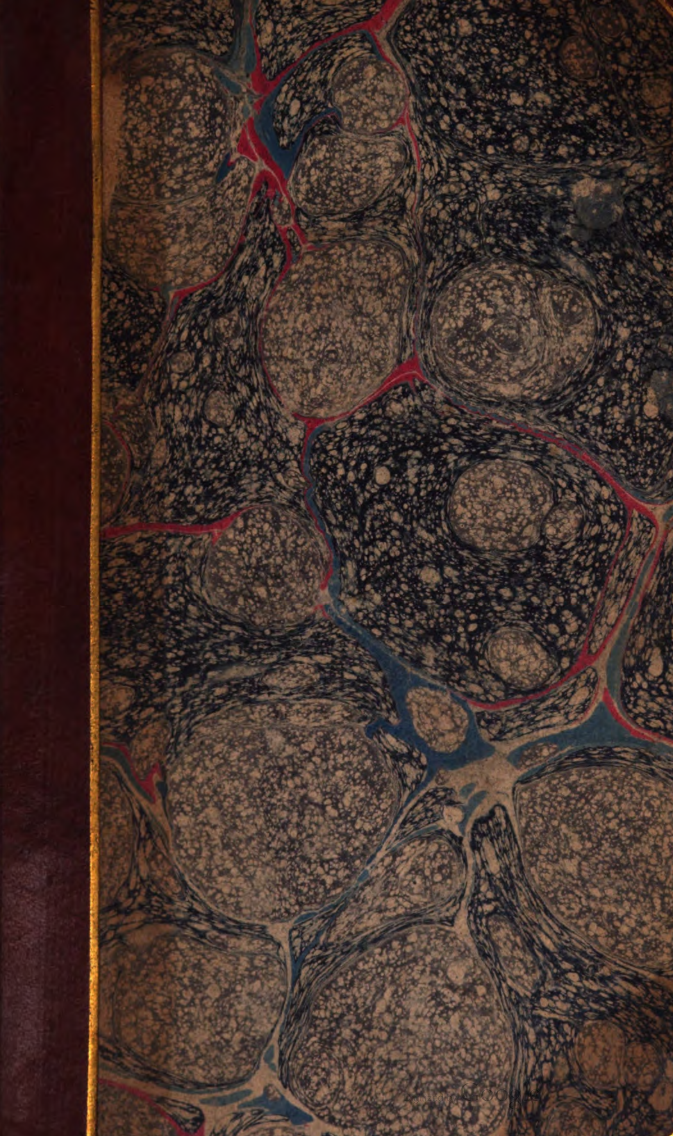






OEUVRES COMPLETES DE M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGTIEME.

AUX DEUX-PONTS,
Chez SANSON et COMPAGNIE.
1792.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1736-1738.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1736-1738.

RECUEIL
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 janvier.

Je n'ofe me flatter de mériter vos éloges, mais je fens bien que je mérite vos critiques. En vous remerciant de tout mon cœur de m'avoir ouvert les yeux. Voilà à quoi fervent des amis comme vous, qui ont l'efprit auffi éclairé qu'ils ont le cœur aimable. Le fot père eft abfolument délogé du quatrième acte. Mais eft-il bien vrai que la converfion de cet efpagnol vous déplaife tant ? Vous êtes bien mauvais chrétien; mais vous favez que le parterre eft bon catholique. S'il y a un côté refpectable et frappant dans notre religion, c'eft ce pardon des injures, qui d'ailleurs eft toujours héroïque quand ce n'eft pas un effet de la crainte. Un homme qui a la vengeance en main et qui pardonne, paffe par-tout pour un héros; et quand cet héroïfme eft confacré par la religion, il en devient plus vénérable au peuple qui croit voir dans ces actions de clémence quelque chofe de divin. Il me paraît que

1736.

1736. ces paroles du duc *François de Guise*, que j'ai employées dans la bouche de *Gusman : Ta religion t'enseigne à m'assassiner*, *et la mienne à te pardonner*, ont toujours excité l'admiration. Le duc de *Guise* était à peu-près dans le cas de *Gusman*, persécuteur en bonne santé, et pardonnant héroïquement quand il était en danger. Raillerie à part, je suis persuadé que la religion fait plus d'effet sur le peuple au théâtre, quand elle est mise en beaux vers, qu'à l'église où elle ne se montre qu'avec du latin de cuisine.

Les honnêtes gens traitèrent le bon vieux *Lusignan* de capucin quand je lus la pièce, et le gros du monde fondit en larmes à la représentation. En un mot, ce qu'il y a de touchant dans une religion l'emportera toujours sur tout le reste dans l'esprit de la multitude; et plus j'envisage le changement de *Gusman* de tous les côtés, plus je le regarde comme un coup qui doit faire une très-grande impression. Malgré cela vous ne sauriez croire combien l'approche du danger augmente ma poltronnerie. Il est vrai que j'en suis à cinquante lieues; mais le bruit du sifflet fait plus de dix lieues par minute. Je commence à trouver mon ouvrage tout-à-fait indigne du public; et si vous ne me rassurez pas, je mourrai de frayeur: mais si la pièce tombe, je ferai ce que je pourrai pour ne pas mourir de chagrin. Il est vrai que cette chute fera bien du plaisir à mes ennemis, que les *Desfontaines* en prendront sujet de m'accabler, que je serai immolé à la raillerie et au mépris; car telle est l'injustice

des hommes, ils puniſſent comme un crime l'envie de leur plaire, quand cette envie n'a pas réuſſi. Que faire à cela ? ne plus ſervir un maître ſi ingrat, et ne ſonger à plaire qu'à des hommes comme vous.

J'oſe vous ſupplier d'ajouter à toutes vos bontés celle d'empêcher les comédiens de mettre mon nom ſur l'affiche. Cette affectation ne ſert qu'à irriter le public, et à avertir les ſiffleurs de ſe préparer pour le jour du combat.

Je vous demande en grâce de me dire ce que vous penſez de Didon, et quel jugement on en porte dans le public depuis qu'elle a paru à ce jour dangereux de l'impreſſion.

L'hiſtoire japonaiſe m'a fort réjoui dans ma ſolitude ; je ne fais rien de ſi fou que ce livre, et rien de ſi ſot que d'avoir mis l'auteur à la baſtille. Dans quel ſiècle vivons-nous donc ? On brûlerait apparemment *la Fontaine* aujourd'hui. Il ſerait bien triſte, mon cher ami, d'être né dans ce vilain temps-ci, s'il n'y avait pas encore quelques gens comme vous, qui penſent comme on penſait dans les beaux jours de *Louis XIV*.

Conſervez-moi, je vous en conjure, une amitié qui fait la conſolation de ma vie. Permettez-moi d'en dire autant à monſieur votre frère. Adieu ; perſonne ne vous ſera jamais plus tendrement attaché que moi.

1736.

LETTRE II.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 janvier.

Vous croirez peut-être, mon cher ami, que je vais me répandre en plaintes et en reproches ſur le dernier orage que je viens d'eſſuyer,

> Que je vais accuſer et les vents et les eaux,
> Et mon pays ingrat, et les gardes des ſceaux;

non, mon ami, cette nouvelle attaque de la fortune n'a ſervi qu'à me faire ſentir encore mieux, s'il eſt poſſible, le prix de mon bonheur. Jamais je n'ai plus éprouvé l'amitié vertueuſe d'*Emilie* ni la vôtre; jamais je n'ai été plus heureux; il ne me manque que de vous voir. Mais c'eſt à vous à tromper l'abſence par des lettres fréquentes, où nos ames ſe parlent l'une à l'autre en liberté. J'aime à vous mettre tout mon cœur ſur le papier, comme je vous l'ouvrais autrefois dans nos converſations.

Je vais donc me donner le plaiſir de répondre, article par article, à votre charmante lettre du 6 janvier. Je commence par la reſpectable *Emilie*; *à ſe principium ſibi deſinet.* Elle a été touchée ſenſiblement de ce que vous lui avez écrit; elle penſe comme moi que vous êtes un ami rare, auſſi-bien qu'un homme d'un goût exquis, et un amateur éclairé de tous les beaux arts. Nous vous regardons tous deux comme un homme qui excelle dans le premier de tous les talens, celui de la ſociété.

Si vous revoyez les deux chevaliers ſans peur et ſans reproche (*), joignez, je vous en prie, votre reconnaiſſance à la mienne. Je leur ai écrit; mais il me ſemble que je ne leur ai pas dit aſſez avec quelle ſenſibilité je ſuis touché de leurs bontés, et combien je ſuis orgueilleux d'avoir pour mes protecteurs les deux plus vertueux hommes du royaume. 1736.

M. *le Franc* ne paraît pas au moins le plus modeſte. Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai écrite aux comédiens (**), qui ſe trouve heureuſement ſervir de contraſte à celle pleine d'amour-propre par laquelle il les a probablement révoltés. Au reſte, je me défie de mon ouvrage autant que *le Franc* eſt ſûr du ſien; non pas que je veuille avoir le plaiſir d'oppoſer de la modeſtie à ſa vanité, mais parce que je connais mieux le danger, et que je connais par expérience ce que c'eſt que d'avoir affaire au public.

Je vous ſupplie de dire à M. d'*Argental* qu'il faut abſolument que la lettre de M. *Algarotti* ſoit imprimée (***). Je ne veux ni rejeter l'honneur qu'il m'a fait, ni le priver du plaiſir de ſentir le cas que je fais de cet honneur. Il aurait raiſon d'être piqué ſi je ne feſais pas ſervir ſa lettre à l'uſage auquel il la deſtine.

Je vous prie de remercier pour moi le vieux bon homme la *Serre*.

(*) Le bailli de *Froulai* et le chevalier *d'Aydie*.

(**) Voyez novembre 1735.

(***) Sur la tragédie de la Mort de César. Voyez Théâtre, tome. II.

1736. J'approuve infiniment la manière dont vous vous conduisez avec les mauvais auteurs. Il n'y a aucun écrivain médiocre qui n'ait de l'esprit, et qui par là ne mérite quelque éloge. Vous avez grande raison de distinguer M. *Destouches* de la foule; c'est un homme sage dans sa conduite comme dans son style, et que j'honore beaucoup.

Je compte vous envoyer dans quelque temps la copie de Samson. Je persiste jusqu'à nouvel ordre dans l'opinion qu'il faut dans nos opéra servir un peu plus la musique, et éviter les langueurs du récitatif. Il n'y en aura presque point dans Samson, et je crois que le génie d'*Orphée-Rameau* y sera plus à son aise; mais il faudra obtenir un examinateur raisonnable, qui se souvienne que Samson se joue à l'opéra et non en sorbonne. Prêtez-vous donc, je vous prie, à ce nouveau genre d'opéra, et disons avec *Horace : O imitatores servum pecus.*

Je m'occupe à présent à mettre la dernière main à notre Henriade,

Fesant ore un tendon,
Ore un repli, puis quelque cartillage,
Et n'y plaignant l'étoffe et la façon.

Mes tragédies et mes autres ouvrages ont bien l'air d'être peu de chose. Je voudrais qu'au moins la Henriade pût aller à la postérité, et justifier votre estime et votre amitié pour moi. Je vous embrasse; buvez à ma santé chez *Pollion.*

LETTRE III.

1736.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 19 janvier.

Je vous avais écrit, mon cher *Cideville*, une lettre qui n'était que longue, en réponſe à votre épître charmante où vous aviez mis cette jolie épitaphe. Je vous avais envoyé mon épitaphe auſſi; et, en vérité, ce ſtyle funéraire convenait bien mieux à moi chétif, toujours faible, toujours languiſſant, qu'à vous robuſte héros de l'amour, qui vivrez long-temps pour lui, et qui ferez l'épitaphe de trente ou quarante paſſions nouvelles avant qu'il ſoit queſtion de graver la vôtre. Voici celle que je m'étais faite:

Voltaire a terminé ſon ſort,
Et ce ſort fût digne d'envie:
Il fut aimé juſqu'à la mort
De Cideville et d'Emilie.

Comme je vous écrivais ce petit quatrain tendre, on entra dans ma chambre, on vit la lettre, et on la brûla. Je vous écris celle-ci incognito et avec la peur d'être ſurpris en flagrant délit. *Emilie*, au lieu de ma triſte épitaphe, vous écrivit une belle lettre qui lui en a attiré une charmante qui fait ici le principal ornement de notre *Emiliance*. Ne ſoyez pas ſurpris, mon cher *Cideville*, qu'avec des épitaphes et la fièvre je raiſonne à force ſur l'immortalité de l'ame, et que j'argumente de mon lit avec notre aimable philoſophe *Formont*:

1736. Toujours prêt à ſortir de ma frêle priſon,
J'en veux du moins ſortir en ſage,
Et munir un peu ma raiſon
Contre les horreurs du voyage.

Votre eſprit et le ſien me font croire l'ame immortelle; mais lorſque je ſuis accablé par la maladie, que mes idées me fuient, et que mon ſentiment s'anéantit dans le dépériſſement de la machine,

Alors, par une triſte chute,
Je m'endors en me croyant brute.

Il y a des gens, mon cher ami, qui promettent l'immortalité à certaine tragédie que je vous envoie: pour moi je crains les ſifflets. Vous jugerez de ce que je mérite. Que mon offrande ſoit digne de vous ou non, j'ai dit: Il faut toujours que mon cher *Cideville* en ait les prémices. Liſez-la donc, meſſieurs les beaux et bons eſprits; et vous aimable philoſophe *Formont*, quittez *Locke* pour un moment, ma muſe vous appelle en Amérique. J'étais las des idées uniformes de notre théâtre, il m'a fallu un nouveau monde.

Et extrà
Proceſſit longè flammantia mœnia mundi.

Voilà tous les arts au Pérou. On le meſure, et moi je le chante; mais je tremble qu'on ne me prenne pour un ſauvage.

Je reçois votre lettre, mon cher ami, en griffonnant ceci. Que je vous aime de ne point aimer votre métier! Vous jugez de tout comme vous écrivez, avec un goût infini. Madame *du Châtelet* eſt de votre ſentiment ſur la Chartreuſe. Je n'ai

point lu l'Adieu aux révérends pères ; mais je suis fort aise qu'il les ait quittés. Un poëte de plus et un jésuite de moins, c'est un grand bien dans le monde. 1736.

Vale, te amo, te semper amabo.

LETTRE IV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

Nous avons joué notre tragédie, mon charmant ami, et nous n'avons point été sifflés. Dieu veuille que le parterre de Paris soit aussi indulgent que celui de nos bons champenois! Je suis bien fâché, pour l'honneur des belles-lettres, que *le Franc* fasse de si mauvaises manœuvres pour m'accabler. En sera-t-il plus haut quand je serai plus bas? Forcer mademoiselle *Dufresne* à ne point jouer dans ma pièce, c'est ôter le maréchal de *Villars* au roi dans la campagne de Denain. Le rôle était fait pour elle, comme *Zaïre* était taillée sur la gentille *Gaussin*. Mon cher *Thiriot*, vous connaissez mon cœur; je voudrais réussir sans que *le Franc* tombât. J'aime tant les beaux arts que je m'intéresserais même au succès de mes rivaux. La lettre que j'ai écrite aux comédiens n'était point ironique (*). Le ton modeste doit être le mien, et celui de tout homme qui se livre au public. J'ose croire que ce même public, informé du plagiat de *le Franc*, et de la tyrannie qu'il a voulu exercer sur moi, s'empressera de me venger en

(*) Voyez novembre 1735.

1736. me fesant grâce; et si la pièce est applaudie, je dirai grand merci à *le Franc*. Voilà comment les ennemis peuvent être utiles. Que je vous ai d'obligation, mon cher et solide ami, d'encourager nôtre petite américaine *Gaussin*, et de l'élever un peu sur les échasses du cothurne! You must exalt her tenderness, into a kind of savage loftiness and natural grandeur. Let her enforce her own character. Mettez-lui bien le cœur, ou plutôt quelque chose de mieux au ventre: voilà du *Balot* tout pur. Faites bien mes complimens à cette imagination naturelle et vive qui, comme vous, juge bien de tous les arts. Est-il vrai que *Desfontaines* est puni de ses crimes pour avoir fait une bonne action? On dit qu'on va le condamner aux galères pour avoir tourné l'académie françaife en ridicule, après qu'il a impunément outragé tant de bons auteurs, et trahi ses amis. Est-il vrai que le libraire *Ribou* est arrété? Adieu; écrivez-moi tout ce que j'attends de vous.

Dites à monsieur votre frère que la fermière de M. d'*Estaing* nous fait enrager. Je lui en écrirai un mot.

Adieu; *Emilie* a joué son rôle comme elle fait tout le reste. Ah, qu'il vaut mieux se borner aux plaisirs de la société que de se faire le *Zuni* sérieux, et le bouffon tragique d'un parterre tumultueux! *Emilie* vos aime. *Vale*.

1736.

LETTRE V.

A M. L'ABBÉ ASSELIN.

A Cirey, 29 janvier.

Je fais trop de cas de votre eſtime pour ne vous avoir pas importuné un peu au ſujet des mauvais procédés de l'abbé *Desfontaines*; mais j'avais envie, Monſieur, de vous faire voir que je ne me plaigrais point ſans ſujet. Je vous ſupplie de me renvoyer la lettre de madame la marquiſe *du Châtelet*. J'apprends que l'abbé *Desfontaines* eſt malheureux, et dès ce moment je lui pardonne. Si vous ſavez où il eſt, mandez-le-moi. Je pourrai lui rendre ſervice, et lui faire voir par cette vengeance qu'il ne devait pas m'outrager. Je ſais que c'eſt un précepteur du collége des jéſuites qui a fait imprimer le Jules-Céſar. C'eſt un homme de mauvaiſes mœurs qui eſt, dit-on, à bicêtre. Eſt-il poſſible que la littérature ſoit ſouvent ſi loin de la morale! Vous joignez, Monſieur, l'eſprit à la vertu; auſſi rien n'égale l'eſtime avec laquelle je ſerai toute ma vie, etc.

LETTRE VI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 2 février.

Mon cher ami, quelque vivacité d'imagination qu'ait le petit *Lamare*, je ſuis bien ſûr qu'il ne vous a point dit combien je ſuis pénétré de tout ce que vous avez fait pour nos Américains.

1736. Vous aviez fervi de père à mes enfans ; l'obligation que je vous en ai eft un plaifir plus fenfible pour moi que le fuccès de ma pièce. J'attends avec impatience les détails que vous m'en apprendrez. Le divin M. d'*Argental* m'en a déjà appris de bons. Le petit *Lamare* était fi ému du gain de la victoire, qu'il favait à peine ce qui s'était paffé dans le combat. Il m'a dit en général que *le Franc* avait été battu, et que vous chantiez le *Te Deum*. Mandez-moi, je vous prie, fi M. de la *Poplinière* eft content ; car ce n'eft qu'un *De profundis* qu'il faut chanter, fi je n'ai pas fon fuffrage. Je crois que le petit *Lamare* mériterait à préfent fon indulgence et fa protection ; il m'a paru avoir une ferme envie d'être honnête homme et fage. On a été fort content de lui à Cirey. Il ne peut rien faire de mieux que de vous voir quelquefois, et de prendre vos avis.

Je n'ai pu avoir de privilége pour Jules-Céfar. Il n'y aura qu'une permiffion tacite : cela me fait trembler pour Samfon. Les héros de la fable et de l'hiftoire femblent être ici en pays ennemi. Malgré cela j'ai travaillé à Samfon dès que j'ai fu que nous avions gagné la bataille au Pérou ; mais il faut que *Rameau* me feconde, et qu'il ne fe laiffe pas affommer par toutes les mâchoires d'âne qui lui parlent. Peut-être que mon dernier fuccès lui donnera quelque confiance en moi. J'ai examiné la chofe très-mûrement ; je ne veux point donner dans les lieux communs. Samfon n'eft point un fujet fufceptible d'un amour ordinaire. Plus on eft accoutumé à ces intrigues qui font

toutes les mêmes ſous des noms différens, plus 1736.
je veux les éviter. Je ſuis très-fortement perſuadé que l'amour dans Samſon ne doit être qu'un moyen et non la fin de l'ouvrage. C'eſt lui et non pas *Dalila* qui doit intéreſſer. Cela eſt ſi vrai, que ſi *Dalila* paraiſſait au cinquième acte, elle n'y ferait qu'une figure ridicule. Cet opéra, rempli de ſpectacle, de majeſté et de terreur, ne doit admettre l'amour que comme un divertiſſement. Chaque choſe a ſon caractère propre. En un mot, je vous conjure de me laiſſer faire de l'opéra de Samſon une tragédie dans le goût de l'antiquité. Je réponds à M. *Rameau* du plus grand ſuccès, s'il veut joindre à ſa belle muſique quelques airs dans un goût italien mitigé. Qu'il réconcilie l'Italie avec la France. Encouragez-le, je vous prie, à ne pas laiſſer inutile une muſique ſi admirable. Je vous enverrai inceſſamment l'opéra tel qu'il eſt. Je ſuis comme un homme qui a des procès à tous les tribunaux. Vous êtes mon avocat; *Pollion* eſt mon juge. Tâchez de me faire gagner ma cauſe auprès de lui. Adieu, charmant et unique ami.

LETTRE VII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 6 Février.

VOUS m'avez écrit non une lettre, mais un livre plein d'eſprit et de raiſon. Faut-il que je n'y réponde que par une courte lettre qu'un peu de maladie m'empêche encore d'écrire de ma main?

1736. Si vous voyez MM. de *Pont-de-Vesle* et d'*Argental*, dont les bontés me sont si chères, dites-leur que c'est moi qui ait perdu ma mère. Ce premier devoir rendu, dites bien à *Pollion* que les louanges du public sont, après les siennes, ce qu'il y a de plus flatteur. J'ai lu l'épitre charmante de mon saint *Bernard*. Je n'ai encore ni le temps ni la santé de lui répondre. Il a fallu écrite vingt lettres par jour, retoucher les Américains, corriger Samson, raccommoder l'Indiscret. Ce sont des plaisirs, mais le nombre accable et épuise. Le plus grand de tous a été de faire l'épître dédicatoire à madame la marquise *du Châtelet*, et un discours que je vous adresserai à la fin de la tragédie.

Je vous envoie la dédicace; l'autre discours n'est pas encore fini. Dites-moi d'abord votre avis sur cette dédicace de mon temple; elle n'est pas digne de la déesse. C'était à *Locke* à lui dédier l'Entendement humain, et je dis bien: *Domina, non sum dignus, sed tantum dic verbum.*

Après avoir eu la permissi.n de M. et madame *du Châtelet* de leur rendre cet hommage; il faut encore que le public le trouve bon. Examinez donc ce petit écrit scrupuleusement; pesez-en les paroles. J'ose supplier M. de la *Poplinière* de se joindre à vous, et de vouloir bien me donner ses avis; si vous me dites tous deux que la chose réussira, je ne craindrai plus rien. J'envoie aujourd'hui aux comédiens les corrections de l'Indiscret; je les prie en même temps de souffrir, pour le plaisir du public et pour leur avantage, que le public voye mademoiselle *Dangeville* en culotte.

Je

Je leur envoie auſſi quelques changemens pour le quatrième acte d'Alzire, vous en trouverez ici la copie; ils me paraiſſent néceſſaires; ce ſont des charbons que je jette ſur un feu languiſſant. Je vous ſupplie d'encourager *Zamore* et *Alzire* à ſe charger de ces nouveautés. 1736.

Je ferai tenir, par la première occaſion, l'opéra de Samſon; je viens de le lire avec madame *du Châtelet*, et nous ſommes convenus l'un et l'autre que l'amour, dans les deux premiers actes, ferait l'effet d'une flûte au milieu des tambours et des trompettes. Il ſera beau que deux actes ſe ſoutiennent ſans jargon d'amourette dans le temple de *Quinault*. Je maintiens que c'eſt traiter l'amour avec le reſpect qu'il mérite, que de ne le pas prodiguer et ne le faire paraître que comme un maître abſolu. Rien n'eſt ſi froid quand il n'eſt pas néceſſaire. Nous trouvons que l'intérêt de Samſon doit tomber abſolument ſur *Samſon*, et nous ne voyons rien de plus intéreſſant que ces paroles

Profonds abymes de la terre, etc. (*)

De plus, les deux premiers actes ſeront très-courts, et la terreur théâtrale qui y règne ſera pour la galanterie des deux actes ſuivans ce qu'une tempête eſt à l'égard d'un jour doux qui la ſuit. Encouragez donc notre *Rameau* à déployer avec confiance toute la hardieſſe de ſa muſique. Vous voilà, mon cher ami, le confident de toutes les parties de mon ame, le juge et l'appui de mes goûts et de mes talens. Il ne me manque que celui

(*) Voyez Samſon, acte V, ſcène I.

1736. de vous exprimer mon amitié et mon eftime. Dès que j'aurai un quart d'heure à moi, je vou enverrai des fragmens de l'hiftoire du fiècle de *Louis XIV*, et d'un autre ouvrage auffi innocent que calomnié.

Je voudrais bien pouvoir convertir monfieur le garde des fceaux. Les perfécutions que j'ai effuyées font bien cruelles. Je me plaindrais moins de lui fi je ne l'eftimais pas. J'ofe dire que s'il connaiffait mon cœur, il m'aimerait, fi pourtant un miniftre peut aimer.

LETTRE VIII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 9 février.

Je fuis toujours un peu malade, mon cher ami. Madame la marquife *du Châtelet* lifait hier au chevet de mon lit les Tufculanes de *Cicéron*, dans la langue de cet illuftre bavard; enfuite elle lut la quatrième épître de *Pope* fur le bonheur. Si vous connaiffez quelque femme à Paris qui en faffe autant, mandez-le-moi.

Après avoir ainfi paffé ma journée, j'ai reçu votre lettre du 5 février; nouvelles preuves de votre tendreffe, de votre goût et de votre jugement. Je vais me mettre tout de bon à retoucher Alzire pour l'impreffion; mais il faudrait que j'euffe une copie conforme à la manière dont on la joue. Samfon devait partir par cette pofte; mais je fuis obligé de dicter mes lettres, et j'occupe à vous faire parler mon cœur, la main qui devait

transcrire mes sottises philistines et hébraïques.
En attendant, je vous envoie le discours apologétique que je compte faire imprimer à la suite d'Alzire. Je remplis en cela deux devoirs; je confonds la calomnie, et je célèbre votre amitié. . . 1736.

J'attends avec impatience le sentiment de *Pollion* et le vôtre sur ma dédicace à madame *du Châtelet*. Je veux vous devoir l'honneur de pouvoir dire à M. de la *Poplinière* dorénavant, *albi sermonum nostrorum candide judex*. Son bon mot sur *Pauline* et sur *Alzire* est une justification trop glorieuse pour moi; c'est peut-être parce qu'il n'a vu jouer *Pauline* que par mademoiselle *Duclos* vieille, éraillée, sotte, et tracassière, qu'il donne la préférence à *Alzire* jouée par la naïve, jeune et gentille *Gaussin*. Dites de ma part à cette américaine:

Ce n'est pas moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime et qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

Launay se damne d'une autre façon par les perfidies les plus honteuses. Il y a long-temps que je sais de quoi il est capable; et dès que j'ai su que *Dufresne* lui avait confié la pièce, j'ai bien prévu l'usage qu'il en ferait. Je ne doute pas qu'il ne la fasse imprimer furtivement; et qu'il n'en fasse quelque malheureuse parodie. Il a déjà fait celle de Zaïre, dans laquelle il a eu l'insolence de mettre M. *Fakener* sur le théâtre, par son propre nom. C'est ce même M. *Fakener*, notre ami, qui est aujourd'hui ambassadeur à Constantinople, et qui demanderait, aussi-bien que la nation anglaise,

1736. juftice de cette infamie, fi l'auteur et l'ouvrage n'étaient pas auffi obfcurs que méchans. Ce qui eft étonnant, c'eft que monfieur le lieutenant de police ait permis cet attentat public contre toutes les lois de la fociété. Voyez fi on peut prévenir de pareils coups, par vos amis et les miens. Cependant je deftinais à ce malheureux *Launay* un petit préfent pour reconnaître la peine qu'il avait prife de lire ma pièce aux comédiens. L'abbé *Mouffinot* devait le porter chez vous; apparemment il vous parviendra ces jours-ci. C'eft la feule vengeance que je veux prendre de *Launay*; il faut le payer de fa peine, et l'empêcher d'ailleurs de faire du mal.

Je crois au petit *Lamare* un caractère bien différent. Il me parait fentir vivement l'amitié et la reconnaiffance; mais j'ai peur qu'il ne gâte tout cela par de l'étourderie, de l'impoliteffe et de la débauche. Je lui ai recommandé expreffément de vous voir fouvent, et de ne fe conduire que par vos confeils. C'eft le feul moyen par où il puiffe me plaire. Je crois bien qu'il n'eft pas encore digne d'entrer dans le fanctuaire de *Pollion*; il faut qu'il faffe pénitence à la porte de l'églife avant de participer aux faints myftères.

Ce que vous me mandez de M. l'abbé de *Rothelin* me touche et me pénètre. Quoique des faveurs publiques de fa part fuffent bien flatteufes, fes bontés en bonne fortune me le font infiniment. Tout ceci me fait fonger à M. de *Maifons* fon ami. Mon Dieu qu'il aurait été aife du fuccès d'Alzire! Qu'il m'en eût aimé davantage! Faut-il qu'un tel homme nous foit enlevé!

Mandez-moi, mon cher ami, avec votre vérité ordinaire, et ſans aucune crainte, tout ce qu'on dit de moi. Soyez très-perſuadé que je n'en ferai jamais qu'un uſage prudent, que je ne ſongerai qu'à faire taire le mal, et à encourager le bien. Faites-moi connaître ſans ſcrupule mes amis et mes ennemis, afin que je force les derniers à ne me point haïr, et que je me rende digne des autres. 1736.

Je voudrais bien qu'en me renvoyant ma pièce vous puiſſiez y joindre quelques notes de *Pollion* et des vôtres. Que dites-vous du petit *Lamare* qui ne m'a point encore écrit? Il n'avait rien de particulier à dire à *Rameau*; je ne l'avais chargé que de complimens. Les négociations ne ſont confiées qu'à vous.

Savez-vous bien ce qui m'a plu davantage dans votre lettre? C'eſt l'eſpérance que vous me donnez de venir apporter un jour vos hommages à la divinité de Cirey. Vous y verriez une retraite de hiboux, que les Grâces ont changée en un palais d'*Albane*. Voici quatre vers que fit *Linant*, ces jours paſſés, ſur le château :

Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Paſſe à Cirey, s'arrête, le contemple;
Surpris, il dit : C'eſt un palais;
Mais voyant Emilie, il dit que c'eſt un temple. (*)

Vous m'avouerez que voilà un fort joli quatrain. Vous en verrez bien d'autres ſi vous venez

(*) M. de *Voltaire* corrigea ainſi ce quatrain :
Un voyageur, qui ne mentit jamais,
Paſſe à Cirey, l'admire, le contemple;
Il croit d'abord que ce n'eſt qu'un palais;
Mais il voit Emilie : ah, dit-il, c'eſt un temple!

1736. jamais dans cette vallée de Tempé ; mais *Pollion* ne voudra jamais vous prêter pour quinze jours.

J'ai peur de ne vous avoir point parlé des vers que l'aimable *Bernard* a fait pour moi. Vous savez tout ce qu'il faut lui dire.

Adieu, je souffre, mais l'amitié diminue tous les maux.

LETTRE IX.

A M. PALLU,

INTENDANT DE MOULINS.

A Cirey, le 9 février.

Un peu de maladie, Monsieur, m'a privé de la consolation de vous écrire des pouilles de ma main. Je me sers d'un secrétaire ; je me donne des airs d'intendant. Hélas ! cruel que vous êtes, c'est bien vous qui faites l'intendant avec moi, en ne répondant point à mes requêtes ! J'avais cru vous faire ma cour et flatter votre goût, en vous envoyant, il y a quelques mois, une scène toute entière traduite d'un vieil auteur anglais, mais vous ne vous souciez ni de l'anglais ni de moi. Vous aviez promis à madame *du Châtelet* des petits cygnes de Moulins et des petits bateaux. Savez-vous bien que des bagatelles, quand on les a promises, deviennent solides et sacrées, et qu'il vaudrait mieux être deux ans sans faire payer la taille aux peuples de *la mère aux gaines*, que de manquer d'envoyer des petits cygnes à Cirey.

Vous croyez donc qu'il n'y a dans le monde que des miniftres, Moulins et Verfailles. 1736.

En lifant aujourd'hui des vers anglais de *Pope* fur le bonheur, voici comme j'ai réfuté ce raifonneur :

Pope l'anglais, ce fage fi vanté
Dans fa morale au Parnaffe embellie,
Dit que les biens, les feuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aifance et la fanté.
Il s'eft mépris : quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain féjour,
Ce trifte anglais n'a pas compté l'amour!
Qu'il eft à plaindre! il n'eft heureux ni fage.

Mettez l'amitié à la place de l'amour, et vous verrez combien vous manquez à ma félicité. Donnez-moi au moins votre protection, comme fi j'étais né dans Moulins. Ayez pitié de cette pauvre Alzire que l'on imprime, à ce qu'on m'a dit, furtivement, comme on a imprimé le Jules-Céfar. Il eft bien dur de voir ainfi fes enfans eftropiés. M. *Rouillé* peut, d'un mot, empêcher qu'on me faffe ce tort; c'eft à vous que je veux en avoir l'obligation. Si vous me rendez ce bon office, j'aurai pour vous bien du refpect et de la reconnaiffance; et fi vous m'écrivez, je vous aimerai de tout mon cœur.

1736.

LETTRE X.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 22 février.

Mon aimable et respectable ami, voilà trois de vos lettres auxquelles une de ces maladies de langueur que vous me connaissez m'a empêché de répondre. Tandis que monsieur votre père souffrait à quatre-vingts ans des coups de bistouri, et réchappait d'une opération, moi je dépérissais de ces maux d'entrailles qui sont à l'épreuve du bistouri. Peut-être depuis votre dernière lettre avez-vous perdu monsieur votre père. En ce cas, je reprends vigueur, en reprenant l'espérance qu'enfin vous vivrez pour vous, pour les belles-lettres, pour vos amis sur-tout, et que la déesse de Cirey pourra vous voir dans son temple. Je suis persuadé que vous ne m'avez pas assez méprisé pour penser que je pusse quitter un moment Cirey pour aller jouir des vains applaudissemens du parterre,

> Et de je ne sais quel amour
> Que la faveur publique ôte et donne en un jour.

Si j'allais à Paris, ce ne serait que parce qu'il est sur le chemin de Rouen. Vous m'avez bien connu, vous avez toujours adressé vos lettres à Cirey, malgré les indignes gens qui disaient que j'avais été à Paris.

Je vous répondrai peu de choses sur *Jore*. Il s'est très-mal comporté avec moi dans l'affaire des Lettres philosophiques. Je lui ait fait donner de l'argent

l'argent depuis peu; mais pour l'édition d'Alzire, je l'abandonne à *Demoulin* qui n'a pas affez bonne opinion de lui pour la lui confier. 1736.

Un article plus important, c'eft *Linant*. J'ai toujours affecté de ne vous en point parler, voulant attendre que le temps fixât mes idées fur fon compte. Il m'avait marqué bien peu de reconnaiffance à Paris; et déjà enflé du fuccès d'une tragédie qu'il n'a jamais achevée, il m'écrivit de Rouen, après fix mois d'oubli, un petit billet en lignes diagonales, où il me difait qu'il ferait bientôt jouer fa pièce, et qu'il me rendrait l'argent que je lui avais, difait-il, prêté. Je diffimulai ce trait d'ingratitude et d'impertinence; et toujours prêt à pardonner à la jeuneffe, quand elle a de l'efprit, je le fis entrer chez madame *du Châtelet*, malgré l'exclufion du maître de la maifon, malgré le défaut qu'il a dans les yeux et dans la langue, et malgré la profonde ignorance dont il eft. A peine a-t-il été établi dans la maifon, qu'oubliant qu'il était précepteur et aux gages de madame *du Châtelet*, oubliant le profond refpect qu'il doit à fon nom et à fon fexe, il lui écrivit un jour une lettre d'une terre voifine où il était allé de fon chef et fort mal à propos; la lettre finiffait ainfi: *L'ennui de Cirey eft de tous les ennuis le plus grand*, fans figner, fans mettre un mot de convenance. Les perfonnes chez qui il écrivit cette lettre, et auxquelles il eut l'imprudence de la montrer, dirent à madame la marquife *du Châtelet*, qu'il le fallait chaffer honteufement. Je fis fufpendre l'arrêt, et je lui épargnai

1736. même les reproches. On ne lui parla de rien, et il continua de se conduire comme ferait un ami chez son ami, croyant que c'était-là le bel air, parlant toujours du cher *Cideville*, du *pauvre Cideville*, et pas une fois de M. de *Cideville*, à qui il doit autant de respect que de reconnaissance et d'amitié.

Madame *du Châtelet* indignée a toujours voulu le chasser. J'ai apaisé sa colère en lui représentant que c'était un jeune homme (il a pourtant 27 ans passés) qui n'avait que de l'esprit et point d'usage du monde; que d'ailleurs il était né sage; qu'enfin, si elle n'avait pas besoin de lui, il avait besoin d'elle, qu'il mourrait de faim ailleurs, grâce à sa paresse et à son ignorance; qu'il fallait essayer de le corriger au lieu de le punir; qu'à la vérité il ne rendrait jamais dans une maison aucun de ces petits services par où l'on plaît à tout le monde, et dont la faiblesse de sa vue et la pesanteur de sa *machine* le rendent incapable; mais qu'il savait assez de latin pour l'apprendre, au moins, conjointement avec son fils; qu'il lui apprendrait à penser, ce qui vaut mieux que du latin; et que je me chargeais de lui faire sentir la décence et les devoirs de son état.

C'est dans ces circonstances, mon tendre et judicieux ami, qu'il m'a demandé de faire entrer sa sœur dans la maison. Il est vrai que depuis quelque temps il se tient plus à sa place; mais il n'a pas encore effacé ses péchés. J'ai ouï dire d'ailleurs que sa sœur était encore plus fière que lui. J'ai vu de ses lettres; elle écrit comme une

fervante. Si avec cela elle penfe en reine, je ne vois pas ce qu'on pourra faire d'elle. 1736.

Après toutes ces repréfentations, fouffrez que je vous dife que vous êtes d'autant plus obligé d'avertir *Linant* d'être modefte, humble et ferviable, que ce font vos bontés qui l'ont gâté. Vous lui avez fait croire qu'il était né pour être un *Corneille*, et il a penfé que pour avoir broché, à peine en trois ans, quatre malheureux actes d'un monftre qu'il appelait tragédie, il devait avoir la confidération de l'auteur du Cid. Il s'eft regardé comme un homme de lettres et comme un homme de bonne compagnie, égal à tout le monde. Vos louanges et vos amitiés ont été un poifon doux qui lui a tourné la tête. Il m'a haï, parce que je lui ai parlé franc. Méritez à votre tour qu'il vous haïffe, ou il eft perdu. Je lui ai déjà dit qu'il était impertinent qu'il parlât de *fon cher et de fon pauvre Cideville* et de *Formont*, à qui il a des obligations. Je lui ai fait fentir tous fes devoirs; je lui ai dit qu'il faut favoir le latin, apprendre à écrire, et favoir l'orthographe avant de faire une pièce de théâtre, et qu'il doit fe regarder comme un homme qui a fon efprir à cultiver et fa fortune à faire: enfin, depuis quinze jours il a pris des allures convenables. Le voilà en bon train, encouragez-le à la perfévérance: un mot de votre main fera plus que tous mes avis.

En voilà beaucoup pour un malade; la tête me tourne, j'enrage. Voilà quatre feuilles d'écrites fans vous avoir parlé de vous. Adieu; mille amitiés au philofophe *Formont* et au tendre du *Bourgtroulde*.

1736.

LETTRE XI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, le 26 février.

MA destinée sera donc toujours d'avoir des remercîmens à vous faire, des pardons à vous demander, et de nouvelles importunités à vous faire essuyer. Je sais quelle est votre bonté et votre indulgence, et qu'on prend toujours bien son temps avec vous, mais quelles circonstances que celles où vous êtes, pour que vous soyez tous les jours fatigué de querelles et de dénonciations des libraires, et que j'y ajoute encore de nouveaux contre-temps au sujet de ces pauvres Américains. Mais enfin, quand on a débauché une fille, on est obligé de nourrir l'enfant, et d'entrer dans les détails du ménage. C'est vous qui avez débauché *Alzire*, pardonnez-moi donc toutes mes importunités.

J'ai reçu enfin la copie de la pièce telle qu'elle est jouée : nous avons examiné la chose avec attention, madame *du Châtelet* et moi, et nous avons été également frappés de la nécessité de restituer bien des choses à peu-près comme elles étaient : par exemple, nous avons lu au quatrième acte :

ALZIRE.

Compte après cet effort sur un juste retour.

GUSMAN.

En est-il donc, hélas ! qui tienne lieu d'amour ?

Bon Dieu, que dirait *Despréaux*, s'il voyait *Alzire* prononcer un vers aussi dur, et *Gusman*

répondre en doucereux? Au nom du bon goût, laiſſez les choſes dans leur premier état. Quelle différence! ne la ſentez-vous pas? 1736.

J'inſiſte encore ſur le cinquième acte; il eſt ſi écourté, ſi rapide, qu'il ne nous a fait aucun effet. On craint les longueurs au théâtre, mais c'eſt dans les endroits inutiles et froids. Voyez que de vers débite *Mithridate* en mourant; ſont-ils auſſi néceſſaires que ceux de *Guſman*? Quel outrage à toutes les règles que *Montèze* ne paraiſſe pas avec *Guſman*, et n'embraſſe pas ſes genoux! Je l'avais fait dire aux comédiens, mais inutilement: tout le monde croit que c'eſt ma faute; j'en reçois tous les jours des reproches. Je vous conjure enfin de preſſer M. *Thiriot* ou M. *Lamare* d'exiger tous ces changemens.

Je ſais qu'on fait bien d'autres critiques; mais pour ſatisfaire les cenſeurs, il faudrait refondre tout l'ouvrage, et il ſerait encore bien plus critiqué. C'eſt au temps ſeul à établir la réputation des pièces, et à faire tomber les critiques.

M. et madame *du Châtelet* ont approuvé l'épître dédicatoire; à l'égard d'un diſcours apologétique que j'adreſſais à M. *Thiriot*, je ne ſuis pas encore bien décidé ſi j'en ferai uſage ou non. Je ne répondrai jamais aux ſatires qu'on fera ſur mes ouvrages; il eſt d'un homme ſage de les mépriſer; mais les calomnies perſonnelles tant de fois imprimées et renouvelées, connues en France et chez les étrangers, exigent qu'on prenne une fois la peine de les confondre. L'honneur eſt d'une autre eſpèce que la réputation.

1736. d'auteur : l'amour-propre d'un écrivain doit se taire ; mais la probité d'un homme accusé doit parler, afin qu'on ne dise pas :

Pudet hæc opprobria nobis
Et dici potuisse, et non potuisse refelli.

Reste à savoir si je dois parler moi-même, ou m'en remettre à quelque autre ; c'est sur quoi j'attends votre décision.

Pardon de ma longue lettre et de tout ce qu'elle contient. Madame *du Châtelet* qui pense comme moi, mais qui me trouve un bavard, vous demande pardon pour mes importunités. Elle obtiendra ma grâce de vous. Elle fait mille complimens aux deux aimables frères pour qui j'aurai toujours la plus tendre amitié et la plus respectueuse reconnaissance.

LETTRE XII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 26 février.

Je ne me porte guère bien encore. Raisonnons pourtant, mon cher ami. Pas un mot de Samson aujourd'hui, s'il vous plaît. Tout sera pour Alzire ; je viens de la recevoir ; c'était de vous que je l'attendais ; je suis au désespoir qu'elle ait été en d'autres mains qu'entre les vôtres et celles de M. *d'Argental*. Ce sont des profanes qui se sont emparés de mes vases sacrés ; et vous, mon grand-prêtre, vous ne les avez pas eus dans votre sacristie !

Demoulin est une tête picarde que je laverais

bien, mais qu'il faut ménager, parce qu'il a le cœur bon, et que de plus il a mon bien entre ses mains. Dieu veuille qu'il y soit plus surement que mes Américains ! C'est un honnête homme ; mais je ne sais s'il entend les affaires mieux que le théâtre. Il m'aime ; il faut lui passer bien des choses. J'ai été confondu, je vous l'avoue, de voir les négligences barbares dont la précipitation avec laquelle on m'a joué a laissé ma pièce remplie : elle en est défigurée. J'ai été bien fâché, je vous l'avoue. J'ai fait sur le champ un bel écrit à trois colonnes, pour être envoyé à M. d'*Argental*, à vous et aux comédiens. *Demoulin* en est chargé. De plus, j'écris à chaque acteur en particulier. Enfin, s'il en est temps, il faut réparer ces fautes ; il y en a d'énormes. Croyez-moi ; j'ai mis mes raisons en marge. Je serai bien piqué si l'on ne se prête pas à la justice que je réclame, et je suis sûr que la pièce tombera, si elle n'est tombée. Je sais que toutes ces fautes ont été bien senties et bien relevées à la cour. Mon cher ami, il faut presser *Sarrazin*, *Grandval*, mademoiselle *Gaussin*, *le Grand*, de se rendre à mes remontrances. C'est là où j'ai besoin de votre éloquence persuasive. La dédicace à madame la marquise *du Châtelet* doit absolument paraître ; le prêtre et la déesse le veulent. 1736.

Pour l'épître que je vous adressais, je ne suis pas encore décidé. Je suis convaincu qu'il faut une apologie. Qu'on attaque mes ouvrages, je n'ai rien à répondre, c'est à eux à se défendre bien ou mal ; mais qu'on attaque publiquement ma personne, mon honneur, mes mœurs, dans

1736. vingt libelles dont la France et les pays étrangers sont inondés, c'eſt ſigner ma honte que de demeurer dans le ſilence. Il faut oppoſer des faits à la calomnie; il faut impoſer ſilence au menſonge. Je ne veux, il eſt vrai, d'aucune place; mais quelle eſt celle où j'oſerais prétendre, ſi ces calomnies n'étaient pas réfutées? Je veux qu'on diſe: Il n'eſt pas de l'académie, parce qu'il ne le déſire pas; et non pas qu'on diſe: Il ſerait refuſé. C'eſt ne me point aimer que de penſer autrement, et je ſuis sûr que vous m'aimez. L'exemple de l'abbé *Prévoſt* ne me paraît pas fait pour moi. Je ne ſais s'il a dit ou dû dire: *Je ſuis honnête homme*; mais je ſais moi que je dois le dire, et que ce n'eſt pas une choſe à laiſſer conclure comme une propoſition délicate. Mes mœurs ſont directement oppoſées aux infames imputations de mes ennemis. J'ai fait tout le bien que j'ai pu, et je n'ai jamais fait le mal que j'ai pu faire. Si ceux que j'ai accablés de bienfaits et de ſervices ſont demeurés dans le ſilence contre mes ennemis, le ſoin de mon honneur me doit faire parler, ou quelqu'un doit être aſſez juſte, aſſez généreux pour parler pour moi. Pourquoi ſera-t-il permis d'imprimer que j'ai trompé un libraire, que j'ai retenu des ſouſcriptions, et ne me ſera-t-il pas permis de démontrer la fauſſeté de cette accuſation? Pourquoi ceux qui la ſavent, la tairont-ils? L'innocence, et j'oſe dire la vertu, doit-elle être opprimée, calomniée, par la ſeule raiſon que mes talens m'ont rendu un homme public? C'eſt cette raiſon-là même qui doit m'élever la voix, ou qui doit dénouer la langue

de ceux qui me connaiſſent. Que m'importe que don *Prévoſt*, qui n'a point d'ennemis, ait écrit quelque choſe ou non ſur ſon compte ? Que me fait ſon aventure d'une lettre de change à Londres? Qu'il ſe diſculpe devant les jurés ; mais moi, je ſuis attaqué dans mon honneur par des ennemis, par des écrivains indignes ; je dois leur répondre hardiment, une fois dans ma vie, non pour eux, mais pour moi. Je ne crains point *Rouſſeau*, je le mépriſe ; et tout ce que j'ai dit dans mon épître eſt vrai : reſte à ſavoir s'il faut que ce ſoit moi ou un autre qui ferme la bouche au menſonge. Si don *Prévoſt* voulait entrer dans ces détails, dans une feuille conſacrée en général à venger la réputation des gens de lettres calomniés, il me rendrait un ſervice que je n'oublierais de ma vie. La matière d'ailleurs eſt belle et intéreſſante. Les perſécutions faites aux auteurs de réputation, ont mérité des volumes. Si donc je ſuis aſſuré que le Pour et Contre parlera auſſi fortement qu'il eſt néceſſaire, je me tairai, et ma cauſe ſera mieux entre ſes mains que dans les miennes ; mais il faut que j'en ſois sûr. 1736.

Quel eſt le malheureux auteur de cet Obſervateur poligraphique ? Ne ſerait-ce point l'abbé *Deſfontaines* ? C'eſt aſſurément quelque miſérable écrivain de Paris. Il ne ſait donc pas que vous êtes mon ami intime, mon plénipotentiaire, mon juge : voilà vos qualités ſur le Parnaſſe.

P. S. Madame la marquiſe *du Châtelet* veut abſolument que mon apologie paraiſſe en mon nom ; cela n'empêcherait pas les bons offices du Pour et Contre.

1736.

LETTRE XIII.

A M. BERGER.

A Cirey, ... février.

Le ſuccès de mes Américains eſt d'autant plus flatteur pour moi, mon cher Monſieur, qu'il juſtifie votre amitié pour ma perſonne, et votre goût pour mes ouvrages. J'oſe vous dire que les ſentimens vertueux qui ſont dans cette pièce ſont dans mon cœur; et c'eſt ce qui fait que je compte beaucoup plus ſur l'amitié d'une perſonne comme vous dont je ſuis connu, que ſur les ſuffrages d'un public toujours inconſtant, qui ſe plaît à élever des idoles pour les détruire, et qui, depuis long-temps, paſſe la moitié de l'année à me louer, et l'autre à me calomnier. Je ſouhaiterais que l'indulgence avec laquelle cet ouvrage vient d'être reçu, pût encourager notre grand muſicien *Rameau* à reprendre en moi quelque confiance, et à achever ſon opéra de Samſon ſur le plan que je me ſuis toujours propoſé. J'avais travaillé uniquement pour lui. Je m'étais écarté de la route ordinaire dans le poëme, parce qu'il s'en écarte dans la muſique. J'ai cru qu'il était temps d'ouvrir une carrière nouvelle à l'opéra, comme ſur la ſcène tragique. Ces beautés de *Quinault* et de *Lulli* ſont devenues des lieux communs. Il y aura peu de gens aſſez hardis pour conſeiller à M. *Rameau* de faire de la muſique pour un opéra dont les deux premiers actes ſont ſans amour; mais il doit être aſſez hardi pour ſe mettre au-deſſus du préjugé. Il doit m'en croire et s'en

croire lui-même. Il peut compter que le rôle de *Samson*, joué par *Chassé*, fera autant d'effet au moins que celui de *Zamore* joué par *Dufresne*. Tâchez de persuader cela à cette tête à doubles croches : que son intérêt et sa gloire l'encouragent ; qu'il me promette d'être entièrement de concert avec moi ; sur-tout, qu'il n'use pas sa musique en la fesant jouer de maison en maison, qu'il orne de beautés nouvelles les morceaux que je lui ai faits. Je lui enverrai la pièce quand il le voudra ; M. de *Fontenelle* en sera l'examinateur. Je me flatte que M. le prince de *Carignan* la protégera, et qu'enfin ce sera de tous les ouvrages de ce grand musicien celui qui, sans contredit, lui fera le plus d'honneur. 1736.

A l'égard de M. de *Marivaux*, je serais très-fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère, et dont j'estime l'esprit et la probité. Il y a sur-tout dans ses ouvrages un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentimens. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché et des sujets plus nobles ; mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner, en parlant des comédies métaphysiques. Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques, propres tout au plus pour le poëme épique, mais très-déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de

1736. *Marivaux*; je lui reprocherais au contraire de trop détailler les paſſions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus ſon eſprit, que je le prierais de le moins prodiguer. Il ne faut point qu'un perſonnage de comédie ſonge à être ſpirituel; il faut qu'il ſoit plaiſant malgré lui, et ſans croire l'être; c'eſt la différence qui doit être entre la comédie et le ſimple dialogue. Voilà mon avis, mon cher Monſieur; je le ſoumets au vôtre.

J'avais prêté quelque argent à feu M. de *Laclède*, mais ſans billet; je voudrais en avoir perdu dix fois davantage, et qu'il fût en vie. Je vous ſupplie de m'écrire tout ce que vous apprendrez au ſujet de mes Américains. Je vous embraſſe tendrement.

Qu'eſt devenu l'abbé *Desfontaines*? dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ſes maîtres? hélas! je lui donnerais encore du pain, tout enragé qu'il eſt. Je ne vous écris point de ma main, parce que je ſuis un peu malade. Adieu.

LETTRE XIV.

A M. THIRIOT.

1 mars.

MADAME la marquiſe *du Châtelet* vient de vous écrire une lettre dans laquelle elle ne ſe trompe que ſur la bonne opinion qu'elle a de moi; et mon plus grand tort, dans l'épître dont elle

approuve l'hommage, c'eſt de n'avoir pas dignement exprimé la juſte opinion que j'ai d'elle. 1736.

Il s'en fallait de beaucoup que je fuſſe content de mon épître dédicatoire et du diſcours que je vous adreſſais ; je ne l'étais pas même d'Alzire, malgré l'indulgence du public. Je corrige aſſidument ces trois ouvrages ; je vous prie de le dire aux deux reſpectables frères.

Si j'étais *la Fontaine*, et ſi madame *du Châtelet* avait le malheur de n'être que madame de *Monteſpan*, je lui ferais une épître en vers, où je dirais ce qu'on dit à tout le monde ; mais le ſtyle de ſa lettre doit vous faire voir qu'il faut raiſonner avec elle, et payer à la ſupériorité de ſon eſprit un tribut que les vers n'acquittent jamais bien. Ils ne ſont ni le langage de la raiſon, ni de la véritable eſtime, ni du reſpect, ni de l'amitié ; et ce ſont tous ces ſentimens que je veux lui peindre. C'eſt préciſément parce que j'ai fait de petits vers pour mademoiſelle de *Villefranche*, pour mademoiſelle *Gauſſin*, etc., que je dois une proſe raiſonnée et ſage à madame la marquiſe *du Châtelet*. Faites-la donc digne d'elle, me direz-vous ; c'eſt ce que je n'exécuterai pas, mais c'eſt à quoi je m'efforcerai.

Non poſſis oculis quantum contendere Lynceus
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi,
Eſt quodam prodire tenus ſi non datur ultra.

Je tâcherai du moins de m'éloigner autant des penſées de madame de *Lambert*, que le ſtyle vrai et ferme de madame *du Châtelet* s'éloigne de ces

riens entortillés dans des phrases précieuses, et
1736. de ces billevesées énigmatiques.

A l'égard de l'Apologétique de *Tertullien*, toutes choses mûrement considérées, il faut qu'il paraisse avec des changemens, des additions, des retranchemens; mais, ne vous en déplaise, un honnête homme doit dire très-hardiment qu'il est honnête homme. Voilà qui est plaisant de me conseiller de faire de mon apologie une énigme dont le mot soit la vertu. On peut laisser conclure qu'on a les dents belles et la jambe bien tournée; mais l'honneur ne se traite pas ainsi: il se prouve et il s'affiche: il est d'autant plus hardi qu'il est attaqué; et de telles vérités ne sont pas faites pour porter un masque. Votre amitié y est intéressée. Les calomniateurs qui disent, qui impriment que j'ai trompé des libraires, vous outragent en m'insultant, puisque c'est vous qui avez fait les éditions anglaises des Lettres, et qui avez reçu plusieurs souscriptions; en un mot, c'est ici une des affaires les plus sérieuses de ma vie; et, croyez-moi, elle influe sur la vôtre. C'est une occasion où nous devrions nous réunir, fussions-nous ennemis. Que ne doit donc pas faire une amitié de vingt années?

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse avec tendresse: continuez à m'aimer, et en particulier et en public, et à répandre sur vous et sur moi, par vos discours sages, polis et mesurés, la considération que notre amitié et notre goût pour les arts méritent.

Je suis bien étonné de ne pas recevoir des

nouvelles de monſieur votre frère. Mais, mon Dieu, ai-je écrit à notre cher petit *Bernard* qui le premier m'annonça la victoire d'Alzire? Ma foi, je n'en ſais rien; demandez-le-lui. Buvez à ma ſanté avec *Pollion*. Adieu; je vous aime de tout mon cœur. 1736.

LETTRE XV.

A M. THIRIOT.

4 mars.

J'AI été malade; madame *du Châtelet* l'eſt à ſon tour. Je vous écris à la hâte, au chevet de ſon lit, et c'eſt pour vous dire qu'on vous aime à Cirey autant que chez *Plutus-Pollion*; puis vous ſaurez qu'Alzire, la dédicace, le diſcours, la pièce, corrigés jour et nuit, viennent par la poſte. Tout cela eſt changé, comme une chryſalide qui vient de devenir papillon en une nuit. Vous direz que je me pille; car c'eſt ce que je viens d'écrire à M. d'*Argental*; mais quand *Emilie* eſt malade, je n'ai point d'imagination. Je viens de voir la feuille de l'abbé *Prévoſt*; je vous prie de l'aſſurer de mon amitié pour le reſte de ma vie. Je lui écrirai aſſurément.

Comptez, mon cher ami, qu'il fallait une dédicace d'une honnête étendue. J'oſe aſſurer que c'eſt la première choſe adroite que j'aye faite de ma vie. Toutes les femmes qui ſe piquent de ſcience et d'eſprit feront pour nous; les autres s'intéreſſeront au moins à la gloire de leur ſexe. Les académiciens des ſciences ſeront flattés; les

1736. amateurs de l'antiquité retrouveront avec plaisir des traits de *Cicéron* et de *Lucrèce*. Enfin, morbleu, *Emilie* ordonne, obéissons.

Si la fin du discours que je vous adresse ne vous plaît pas, je n'écris plus de ma vie.

Allons, voyons si nous serons sûrs d'un censeur. Mon cher ami, je vous recommande cette affaire; elle est sérieuse pour moi; il s'agit d'*Emilie* et de vous.

Remerciez M. de *Marivaux*; il fait un gros livre contre moi, qui lui vaudra cent pistoles. Je fais la fortune de mes ennemis.

LETTRE XVI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 mars.

LA galanterie de mademoiselle *Quoniam* est plus flatteuse que les battemens de mains du parterre. Je ne sais plus quelle fille de l'antiquité voulut coucher avec un philosophe pour le récompenser de ses ouvrages. Mademoiselle *Quoniam* ne pousserait pas si loin la générosité antique, mais aussi je ne suis pas si philosophe. Pour mademoiselle *Gaussin*, elle me devrait au moins quelques baisers. Je m'imagine que vous les recevez pour moi, et que ce n'est pas au théâtre que sa bouche vous fait plus de plaisir.

Il est vrai que dans la petite comédie que nous avons jouée à Cirey, il y aurait un rôle assez plaisant et assez neuf pour mademoiselle *Dangeville*. Madame *du Châtelet* l'a joué à étonner, si quelque

chose

1736.

chose pouvait étonner d'elle ; mais la pièce n'eſt qu'une farce qui n'eſt pas digne du public. Thétis et Pelée (*) me font trembler pour ma vieilleſſe. Il eſt triſte que ce qui a été beau ne le ſoit plus ; mais ce n'eſt point M. de *Fontenelle* qui eſt tombé, ce ſont les acteurs de l'opéra. Ne pourrai-je point avoir l'épître à *Clio* de M. de *la Chauſſée* ? C'eſt celui-là qui fait bien des vers, et qui, par conſéquent, ne ſera pas loué par quelqu'un que vous connaiſſez (**), auquel il ne reſte plus ni goût ni talent, mais ſeulement de l'envie.

Je viens de voir une épigramme parfaite ; c'eſt celle de notre petit *Bernard* ſur la *Sallé*. Il a troqué ſon encenſoir contre des verges ; il fouette ſa coquine après avoir adoré ſa déeſſe. On ne peut pas mieux punir ce faſte de vertu ridicule qu'elle étalait ſi mal à propos.

Pitteri, libraire à Veniſe, qui débite la traduction de *Charles XII*, n'a pu obtenir la permiſſion pour la Henriade, parce que j'ai l'honneur d'être à l'index.

Formont vient de m'envoyer de jolis vers ſur Alzire. Vous les aurez bientôt ; car tout ce qu'on fait pour moi vous appartient. Pour ma métaphyſique, il n'y a pas moyen de la faire voyager ; j'y ai trop cherché la vérité. Adieu, héros de l'amitié ; adieu, ami de tous les arts ; vos lettres ſont le ſecond plaiſir de ma vie.

(*) Opéra ; paroles de *Fontenelle*, muſique de *Colaſſe* ; repréſenté pour la première fois en 1689, et repris ſept fois.

(**) *Jean-Baptiſte Rouſſeau*.

1736. *De madame du Châtelet.*

Voltaire veut que je ſigne ſa lettre ; j'y mettrai avec grand plaiſir le ſceau de l'amitié ; je ſens celle que vous avez marquée à votre ami, et je déſire que vous en ayez pour *Emilie.*

LETTRE XVII.

A M. DE LA MARE.

A Cirey, 15 mars.

Je me flatte, Monſieur, que quand vous ferez imprimer quelques-uns de vos ouvrages, vous le ferez avec plus d'exactitude que vous n'en avez eu dans l'édition de Jules-Céſar. Permettez que mon amitié ſe plaigne que vous avez haſardé dans votre préface des choſes ſur leſquelles vous deviez auparavant me conſulter.

Vous dites, par exemple, que dans certaines circonſtances le parricide était regardé comme une action de courage et même de vertu chez les Romains : ce ſont de ces propoſitions qui auraient grand beſoin d'être prouvées.

Il n'y a aucun exemple de fils qui ait aſſaſſiné ſon père pour le ſalut de la patrie. *Brutus* eſt le ſeul ; encore n'eſt-il pas abſolument ſûr qu'il fût le fils de *Céſar*.

Je crois que vous deviez vous contenter de dire que *Brutus* était ſtoïcien et preſque fanatique, féroce dans la vertu, et incapable d'écouter la nature quand il s'agiſſait de ſa patrie, comme ſa lettre à *Cicéron* le prouve.

Il eſt aſſez vraiſemblable qu'il ſavait que *Céſar* était ſon père, et que cette conſidération ne le retint pas; c'eſt même cette circonſtance terrible et ce combat ſingulier entre la tendreſſe et la fureur de la liberté qui ſeuls pouvaient rendre la pièce intéreſſante : car de repréſenter des Romains nés libres, des ſénateurs opprimés par leur égal, qui conſpirent contre un tyran, et qui exécutent de leurs mains la vengeance publique, il n'y a rien là que de ſimple : et *Ariſtote* (qui après tout, était un très-grand génie) a remarqué, avec beaucoup de pénétration et de connaiſſance du cœur humain, que cette eſpèce de tragédie eſt languiſſante et inſipide; il l'appelle la plus vicieuſe de toutes, tant l'inſipidité eſt un poiſon qui tue tous les plaiſirs. 1736.

Vous auriez donc pu dire que *Céſar* eſt un grand homme, ambitieux juſqu'à la tyrannie, et *Brutus* un héros d'un autre genre, qui pouſſa l'amour de la liberté juſqu'à la fureur.

Vous pouviez remarquer qu'ils ſont repréſentés tous condamnables, mais à plaindre, et que c'eſt en quoi conſiſte l'artifice de cette pièce. Vous paraiſſez ſur-tout avoir d'autant plus de tort de dire que les Romains approuvaient le parricide de *Brutus*, qu'à la fin de la pièce les Romains ne ſe ſoulèvent contre les conjurés que lorſqu'ils apprennent que *Brutus* a tué ſon père. Ils s'écrient :

O monſtre que les Dieux devraient exterminer!

Je vous avais dit, à la vérité, qu'il y avait, parmi les lettres de *Cicéron*, une lettre de *Brutus*, par laquelle on peut inférer qu'il avait tué ſon

père pour la cause de la liberté. Il me semble que
1736. vous avez assuré la chose trop positivement.

Celui qui a traduit la lettre italienne de M. le marquis *Algarotti*, semble être tombé dans une méprise à l'endroit où il est dit que c'est un de ceux qu'on appelle *doctores umbratici*, qui a fait la première édition furtive de cette pièce. Je me souviens que quand M. *Algarotti* me lut sa lettre en Italien, il y désignait un précepteur qui, ayant volé cet ouvrage, le fit imprimer. Cet homme a même été puni ; mais, par la traduction, il semble qu'on ait voulu désigner les professeurs de l'université. L'auteur de la brochure qu'on donne toutes les semaines sous le titre d'Observations, etc. a pris occasion de cette méprise pour insinuer que M. le marquis *Algarotti* avait prétendu attaquer les professeurs de Paris ; mais cet étranger respectable, qui a fait tant d'honneur à l'université de Padoue, est bien loin de ne pas estimer celle de Paris, dans laquelle on peut dire qu'il n'y a jamais eu tant de probité et tant de goût qu'à présent.

Si vous m'aviez envoyé votre préface, je vous aurais prié de corriger ces bagatelles ; mais vos fautes sont si peu de chose en comparaison des miennes, que je ne songe qu'à ces dernières. J'en ferais une fort grande de ne vous point aimer, et vous pouvez compter toujours sur moi.

1736.

LETTRE XVIII.

A M. THIRIOT.

16 mars.

MON cher ami, vous avez bien gagné à mon silence. *Emilie* a entretenu la correſpondance.

N'admirez-vous pas ſa lumière,
Son ſtyle aiſé, ſublime et net,
Sa plume, ou ſolide ou légère
Traitant de ſcience ou d'affaire,
D'un madrigal ou d'un ſonnet?
Elle écrit pourtant pour Voltaire.
Louis quinze a-t-il en effet
Quelque ſemblable ſecrétaire,
Soit d'Etat, ſoit de cabinet?

Ces petits vers une fois paſſés, vous ſaurez que vos lettres m'ont fait autant de plaiſir que les ſiennes ont dû vous en faire. Si j'étais un *Deſcartes*, vous feriez mon père *Merſenne*. J'ai été accablé de maladies et d'occupations. Je m'étais donné tout cela, et je m'en ſuis tiré. Etes-vous content de la dédicace du temple d'*Alzire* à la déeſſe de Cirey, et de la poſt-face à M. *Thiriot*, et du petit grain d'avertiſſement? Et vîte, que *Demoulin* tranſcrive, et que *la Serre* approuve, et que *Prault* imprime; car je crois que *Demoulin* le ſurintendant a donné ſes faveurs à *Prault*.

Homme faible! vous laiſſerez-vous perſuader qu'il faut que *Guſman* interrompe *Alzire* pour lui dire une quinauderie? et ne ſentez-vous pas con bien ce vers

S'il en eſt, après tout, qui tiennent lieu d'amour,

1736. eſt pris dans le caractère de la perſonne, qui ne doit avoir aucune adreſſe, et rien que de la vérité.

Triumvirat très-aimable, il y a des cas où je ſuis votre dictateur,

Une eſpagnole eût promis davantage;
Je n'ai point leurs mœurs.

eſt très-français. Cette phraſe eſt de toutes les langues. Liſez la grammaire à l'article des pronoms collectifs.

Compte à jamais au moins ſur ma reconnaiſſance,

eſt un vers faible et plat, s'il eſt ſeul, à peu-près comme le feraient beaucoup de vers de *Racine*. Mais

Tantùm ſeries juncturaque pollet!
Tantùm de medio ſumptis accedit honoris!

Que ces vers plats ſe rebondiſſent du voiſinage des autres.

Compte à jamais au moins ſur ma reconnaiſſance,
Sur la foi, ſur les vœux qui ſont en ma puiſſance,
Sur tous les ſentimens du plus juſte retour,
S'il en eſt, après tout, qui tiennent lieu d'amour.

Voilà qui devient coulant et harmonieux par les traits conſécutifs et par la figure ménagée juſqu'au bout de la phraſe.

Bauche va réimprimer Zaïre; je la corrige. *Prault* réimprimera la Henriade; je la corrige auſſi. Je corrige tout hors moi. Savez-vous bien que je retouche Adélaïde, et que ce ſera une de mes moins mauvaiſes filles.

J'ai lu Jules-Céſar. Eſt-ce M. *Algarotti* qui a lui-même traduit ſon italien? Apprenez que ce

vénitien-là a fait des dialogues sur la lumière, où il y a malheureusement autant d'esprit que dans les Mondes, et beaucoup plus de choses utiles et curieuses. 1736.

J'ai lu la Zaïre anglaise : elle m'a enchanté plus qu'elle n'a flatté mon amour-propre. Comment des anglais tendres, naturels ! without bombast ! without similes at the end of acts ! Quel est donc ce M. *Hill* ? quel est ce gentilhomme qui a joué *Orosmane* sur le théâtre des comédiens ? Cet honneur fait aux arts ne sera-t-il pas consacré dans le Pour et Contre ? Autrefois ce Pour et Contre avait été contre Zaïre ; ah ! il doit faire amende honorable.

Rameau s'est marié avec *Moncrif*. Suis-je au vieux sérail ? Samson est-il abandonné ? Non ; qu'il ne l'abandonne pas. Cette forme singulière d'opéra fera sa fortune et sa gloire.

LETTRE XIX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 18 mars.

Il faut, mon ami, vous rendre compte de l'Epitre à *Clio*. Les vers sont frappés sur l'enclume qu'avait *Rousseau*, quand il était encore bon ouvrier ; mais malheureusement le choix du sujet n'a pas ce piquant qu'il faut pour le monde. C'est le chef-d'œuvre d'un artiste fait pour des artistes seulement. Tout s'y trouve, hors le plaisir qu'il faut à des lecteurs oisifs. J'admirerai toujours cet écrit (excepté la bataille) ; mais nos

1736. Français veulent en tout genre de l'intérêt et des grâces. Il en faut par-tout, fans quoi le beau n'eft que beau.

Non fatis eft pulchra effe poëmata, dulcia funto;
Et quocunque volent, animum auditoris agunto.

Dites-lui combien j'eftime fa précifion, fa netteté, fa force, fon tour heureux, naturel, fon ftyle châtié. Ajoutez à cela que je fuis très-fâché qu'il déshonore un fi bon ouvrage par des éloges dont il rougit. S'il ne voulait qu'un afile heureux et fait pour un philofophe, au lieu d'une place inutile et qui n'a plus que du ridicule, je trouverais bien le fecret de le mettre en état de ne plus louer indignement.

Voici un petit quatrain en réponfe à l'honneur qu'il m'a fait de m'envoyer fon épître :

Lorfque fa mufe courroucée
Quitta le coupable Rouffeau,
Elle te donna fon pinceau,
Sage et modefte la Chauffée.

Il ne faut pas oublier ce jeune M. de *Verrières*; car nous devons encourager la jeuneffe.

Elève heureux du dieu le plus aimable,
Fils d'Apollon, digne de fes concerts,
Voudriez-vous être encore plus louable?
Ne me louez pas tant, travaillez plus vos vers.
Le plus bel arbre a befoin de culture.
Emondez-moi ces rameaux trop épars,
Rendez leur féve et plus forte et plus pure.
Il faut toujours, en fuivant la nature,
La corriger : c'eft le fecret des arts.

C'eft

C'eſt ce qui fait que je me corrige tous les jours moi et mes ouvrages. 1736.

Vous trouverez ſur une dernière feuille une choſe que je n'avais faite de ma vie, un ſonnet. Préſentez-le au marquis ou non marquis *Algarotti*, et admirez avec moi ſon ouvrage ſur la lumière. Ce ſonnet eſt une galanterie italienne. Qu'il paſſe par vos mains, la galanterie ſera complète. (*)

LETTRE XX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Cirey, par Vaſſi en Champagne, 18 mars.

Une aſſez longue maladie, Madame, m'a empêché de répondre plutôt à la lettre charmante dont vous m'avez honoré. Vous devez vous intéreſſer à cette maladie; elle a été cauſée par trop de travail : eh, quel objet ai-je dans tous mes travaux que l'envie de vous plaire, de mériter votre ſuffrage ? Celui que vous donnez à mes Américains, et ſur-tout à la vertu tendre et ſimple d'*Alzire*, me conſole bien de toutes les critiques de la petite ville qui eſt à quatre lieues de Paris, à cinq cents lieues du bon goût, et qu'on appelle la cour. Je ferai ce que je pourrai aſſurément pour rendre *Guſman* plus tolérable. Je ne veux point me juſtifier ſur un rôle qui vous déplaît; mais *Grandval* ne m'a-t-il pas fait auſſi un peu de tort ? n'a-t-il pas outré le caractère ?

(*) Voyez les Poéſies mêlées, vol. de Contes

1736. n'a-t-il pas rendu féroce ce que je n'ai prétendu peindre que févère.

Vous penfâtes, dites-vous, dès les premiers vers, que ce *Gufman* ferait pendre fon père. Eh! Madame, le premier vers qu'il dit, eft celui-ci:

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez.

N'a-t-il pas l'autorité de tous les vice-rois du Pérou? et cette inflexibilité ne peut-elle pas s'accorder avec les fentimens d'un fils? *Sylla* et *Marius* aimaient leur père.

Enfin la pièce eft fondée fur le changement de fon cœur; et fi le cœur était doux, tendre, compatiffant au premier acte, qu'aurait-on fait au dernier?

Permettez-moi de vous parler plus pofitivement fur *Pope*. Vous me dites que l'amour focial *fait que tout ce qui eft, eft bien*. Premièrement, ce n'eft point ce qu'il nomme *amour focial* (très-mal à propos) qui eft chez lui le fondement et la preuve de l'ordre de l'univers. Tout ce qui eft, eft bien, parce qu'un Etre infiniment fage en eft l'auteur; et c'eft l'objet de la première épître. Enfuite il appelle *amour focial*, dans l'épître dernière, cette Providence bienfefante par laquelle les animaux fervent de fubfiftance les uns aux autres. Milord *Shaftesbury* qui le premier a établi une partie de ce fyftême, prétendait, avec raifon, que DIEU avait donné à l'homme l'amour de lui-même pour l'engager à conferver fon être; et *l'amour focial*, c'eft-à-dire un inftinct très-fubordonné à l'amour-propre, et qui fe joint à ce grand reffort, eft le fondement de la fociété.

Mais il est bien étrange d'imputer à je ne sais quel amour social dans DIEU cette fureur irrésistible avec laquelle toutes les espèces d'animaux sont portées à s'entre-dévorer. Il paraît du dessein à cela, d'accord ; mais c'est un dessein qui assurément ne peut être appelé amour. 1736.

Tout l'ouvrage de *Pope* fourmille de pareilles obscurités. Il y a cent éclairs admirables qui percent à tous momens cette nuit, et votre imagination brillante doit les aimer. Ce qui est beau et lumineux est votre élément. Ne craignez point de faire la disserteuse ; ne rougissez point de joindre aux grâces de votre personne la force de votre esprit ; faites des nœuds avec les autres femmes, mais parlez-moi raison.

Je vous supplie, Madame, de me ménager les bontés de M. le président *Hénault* : c'est l'esprit le plus adroit et le plus aimable que j'aye jamais connu. Mille respects et un éternel attachement.

LETTRE XXI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT,

Chanoine et trésorier du chapitre de Saint-Méry, à Paris, et trésorier de M. de Voltaire.

Cirey, 20 mars.

MON cher abbé, j'aime mille fois mieux votre coffre fort que celui d'un notaire ; il n'y a personne au monde à qui je me fiasse autant qu'à vous : vous êtes aussi intelligent que vertueux ; vous

1736. étiez fait pour être le procureur général de l'*ordre* des jansénistes, car vous savez qu'ils appellent leur union l'*ordre*; c'est leur argot: chaque communauté, chaque société a le sien. Voyez si vous voulez vous charger de l'argent d'un indévot, et faire par amitié pour cet indévot ce que par devoir vous faites pour votre chapitre. Mes affaires, comme vous savez, sont très-aisées et très-simples: vous serez mon surintendant en quelque endroit que je sois; vous parlerez pour moi, et en votre nom, aux *Villars*, aux *Richelieu*, aux d'*Estaing*, aux *Guise*, aux *Guebriant*; aux d'*Auneil*, aux *Lezeau* et autres illustres débiteurs de votre ami. Quand on parle pour son ami, on demande justice; quand c'est moi qui réclame cette justice, j'ai l'air de demander grâce, et c'est ce que je voudrais éviter.

Ce n'est pas tout; vous agirez en plénipotentiaire, soit pour mes pensions auprès de M. *Pâris Duverney*, auprès de M. *Tevenot*, premier commis des finances; soit pour mes rentes sur l'hôtel de ville, sur *Arouet* mon frère; soit enfin pour les actions et pour l'argent que j'ai chez différens notaires. Vous aurez, mon cher abbé, carte blanche pour tout ce qui me regarde, et tout sera dans le plus grand secret. Mandez-moi si cette charge vous plaît. En attendant votre réponse, je vous prie d'envoyer chercher, par votre frotteur, un jeune homme nommé *Baculard d'Arnaud*; c'est un étudiant en philosophie au collége d'Harcourt; il demeure rue Mouffetard: vous lui donnerez ce petit manuscrit, et

douze francs. Je vous prie de ne pas négliger cette petite grâce que je vous demande ; ce manuscrit 1736. sera négocié à son profit. Je vous embrasse de tout mon cœur : aimez-moi toujours, et sur-tout resserrons les nœuds de notre amitié par la confiance et par les services réciproques.

LETTRE XXII.

A M. JORE, *libraire*.

A Cirey, 24 mars.

Vous me mandez, Monsieur, qu'on vous donnera des lettres de grâce, qui vous rétabliront dans votre maîtrise, en cas que vous disiez la vérité qu'on exige de vous sur le livre en question (*), ou plutôt dont il n'est plus question.

Un de mes amis, très-connu (**), ayant fait imprimer ce livre en Angleterre, uniquement pour son profit, suivant la permission que je lui en avais donnée, vous en fites, de concert avec moi, une édition en 1730.

Un des hommes les plus respectables du royaume, savant en théologie comme dans les belles-lettres, m'avait dit, en présence de dix personnes, chez madame de *Fontaine-Martel*, qu'en changeant seulement vingt lignes dans l'ouvrage, il mettrait son approbation au bas. Sur cette confiance, je vous fis achever l'édition. Six mois après, j'appris qu'il se formait un parti pour me perdre, et que d'ailleurs monsieur le garde des sceaux ne voulait pas que l'ouvrage parût. Je

(*) Les lettres philosophiques.

(**) M. *Thiriot.*

1736. priai alors un confeiller au parlement (*) de Rouen de vous engager à lui remettre toute l'édition. Vous ne voulûtes pas la lui confier; vous lui dîtes que vous la dépoferiez ailleurs, et qu'elle ne paraîtrait jamais fans la permiffion des fupérieurs.

Mes alarmes redoublèrent quelque temps après, fur-tout lorfque vous vintes à Paris. Je vous fis venir chez M. le duc de *Richelieu*, je vous avertis que vous feriez perdu fi l'édition paraiffait, et je vous dis expreffément que je ferais obligé de vous dénoncer moi-même. Vous me jurâtes qu'il ne paraîtrait aucun exemplaire, mais vous me dîtes que vous aviez befoin de quinze cents livres; je vous les fis prêter fur le champ, par le fieur *Paquier*, agent de change, rue Quincampoix, et vous renouvelâtes la promeffe d'enfevelir l'édition.

Vous me donnâtes feulement deux exemplaires, dont l'un fut prêté à madame de ***, et l'autre, tout découfu, fut donné à *François Joffe*, libraire, qui fe chargea de le faire relier pour M. d'*Argental*, à qui il devait être confié pour quelques jours.

François Joffe, par la plus lâche des perfidies, copia le livre toute la nuit avec *René Joffe*, petit libraire de Paris, et tous deux le firent imprimer fecrétement. Ils attendirent que je fuffe à la campagne, à foixante lieues de Paris, pour mettre au jour leur larcin. La première édition qu'ils en firent était prefque débitée, et je ne

(*) M. de *Cideville*.

favais pas que le livre parût. J'appris cette trifte nouvelle, et l'indignation du gouvernement. Je vous écrivis fur le champ plufieurs lettres, pour vous dire de remettre toute votre édition à M. *Rouillé*, et pour vous en offrir le prix. Je ne reçus point de réponfe: vous étiez à la baftille. J'ignorais le crime de *François Joffe*; tout ce que je pus faire alors fut de me renfermer dans mon innocence, et de me taire. 1736.

Cependant *René*, ce petit libraire, fit en fecret une nouvelle édition; et *François*, jaloux du gain que fon coufin allait faire, joignit à fon premier crime celui de faire dénoncer fon coufin *René*. Ce dernier fut arrêté, caffé de maîtrife, et fon édition confifquée.

Je n'appris ce détail que dans un féjour de quelques femaines que je vins faire malgré moi à Paris, pour mes affaires.

J'eus la conviction du crime de *François Joffe*; j'en dreffai un mémoire pour M. *Rouillé*. Cependant ce homme a joui du fruit de fa méchanceté impunément. Voilà tout ce que je fais de votre affaire; voilà la vérité devant DIEU et devant les hommes. Si vous en retranchiez la moindre chofe, vous feriez coupable d'impofture. Vous y pouvez ajouter des faits que j'ignore, mais tous ceux que je viens d'articuler font effentiels. Vous pouvez fupplier votre protecteur de montrer ma lettre à monfieur le garde des fceaux; mais furtout prenez bien garde à votre démarche, et fongez qu'il faut dire la vérité à ce miniftre.

Pour moi, je fuis fi las de la méchanceté et

1736. de la perfidie des hommes, que j'ai résolu de vivre désormais dans la retraite, et d'oublier leurs injustices et mes malheurs.

A l'égard d'Alzire, c'est au sieur *Demoulin* qu'il faut s'adresser. Je ne vends point mes ouvrages, je ne m'occupe que du soin de les corriger : ceux à qui j'en ai donné le profit s'accommoderont sans doute avec vous. Je suis entièrement à vous, etc.

LETTRE XXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, par Vassi, ce 4 avril.

MON cœur vous adresse cette ode (*) que je n'ose décorer de votre nom. Vous êtes fait pour partager des plaisirs, et non des querelles. Recevez donc ce témoignage de ma reconnaissance, et soyez sûr que je vous aime plus que je ne hais *Desfontaines* et *Rousseau*.

Je vous avais mandé, par ma dernière, que je souscrivais à toutes vos critiques; vous saurez par celle-ci, que je les ai regardées comme des ordres, et que je les ai exécutées. Il est vrai que je n'ai pu remettre les cinq actes en trois ; l'intérêt serait étranglé et perdu ; il faut que des reconnaissances soient filées pour toucher; mais j'ai retranché la *Croupille*, mais j'ai réfondu la *Croupillac*, mais j'ai retouché le cinquième acte, mais j'ai refait des scènes et des vers par-tout. Il y a une seule chose dans laquelle je n'ai obéi qu'à

(*) Ode IV, sur l'ingratitude, vol. d'Epîtres.

demi aux deux aimables frères, c'eſt dans le caractère d'*Euphémon*, que je n'ai pu rendre implacable pendant la pièce, pour lui faire changer d'avis à la fin. Premièrement, ce ſerait imiter *Ines*; en ſecond lieu, ce n'eſt pas d'une converſation longue, ménagée et contradictoire entre le père et le fils, que dépend l'intérêt au cinquième acte. Cet intérêt eſt fondé ſur la manière adroite et pathétique dont l'aimable *Liſe* tourne l'eſprit du père *Euphémon*; et dès qu'*Euphémon* fils paraît, la réconciliation n'eſt qu'un inſtant. En troiſième lieu, ſi vous me condamniez à une longue ſcène entre le père et le fils, ſi vous vouliez que le fils attendrît ſon père par degrés, ce ne ferait qu'une répétition de la ſcène qu'il a eue déjà avec ſa maîtreſſe. Peut-être même y a-t-il de l'art à avoir fait rouler tout le grand intérêt de ce cinquième acte ſur *Liſe*. 1736.

Enfin, je vous l'envoie telle qu'elle eſt, et telle qu'il me paraît difficile que j'y touche beaucoup encore. J'ai actuellement d'autres occupations qui ne me permettent guère de donner tout mon temps à une comédie.

J'oſe me flatter qu'elle réuſſira. Ce qui eſt sûr, c'eſt que le ſuccès eſt dans le ſujet et dans le total de l'ouvrage. Je peux la corriger pour les lecteurs, mais ce que j'y ferais eſt inutile pour le théâtre. Je vous demande donc en grâce qu'on la joue telle que je vous la renvoie; et quand il s'agira de l'impreſſion, vous ſerez ſi ſévère qu'il vous plaira.

Je ne vous pardonnerai de ma vie d'avoir, dans les repréſentations d'Alzire, ôté ce vers,

Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.

1736. et d'avoir toujours laiſſé ſubſiſter cette réponſe:

Etudiez nos mœurs avant de les blâmer.

Il fallait bien que le premier vers fondât le dernier: cela me met dans un courroux effroyable. Adieu, mon cher et aimable *Ariſtarque*; adieu, ami généreux.

Emilie vous fait les complimens les plus tendres et les plus vrais.

Elle veut abſolument qu'Alzire paraiſſe avec la dédicace; et moi, je vous demande en grâce que le diſcours ſoit imprimé au moins avec permiſſion tacite, et débité avec Alzire.

LETTRE XXIV.

A M. DE LA CHAUSSÉE.

A Paris, 2 mai.

Il y a huit jours, Monſieur, que je fais chercher votre demeure, pour préſenter Alzire à l'homme de France qui fait et qui cultive le mieux cet art ſi difficile de faire de bons vers. Je penſe bien comme vous, Monſieur, ſur cet art que tout le monde croit connaître et qu'on connaît ſi peu. Je dirai de tout mon cœur avec vous:

L'unique objet que notre art ſe propoſe
Eſt d'être encor plus précis que la proſe;
Et c'eſt pourquoi les vers ingénieux
Sont appelés le langage des dieux. (*)

Il faut avouer que perſonne ne juſtifie mieux que vous ce que vous avancez.

(*) Vers de l'épître à *Clio*.

On m'a parlé aujourd'hui d'une place à l'académie française, mais ni les circonstances où je me trouve, ni ma santé, ni la liberté, que je préfère à tout, ne me permettent d'oser y penser. J'ai répondu que cette place devait vous être destinée, et que je me ferais un honneur de vous céder le peu de suffrages sur lesquels j'aurais pu compter, si votre mérite ne vous assurait de toutes les voix. 1736.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute l'estime que vous méritez,

votre, etc.

LETTRE XXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Paris, hôtel d'Orléans, mai.

Il s'agit, mon aimable protecteur, d'assurer le bonheur de ma vie.

M. le bailli de *Froulai*, qui me vint voir hier, m'apprit que toute l'aigreur du garde des sceaux contre moi venait de ce qu'il était persuadé que je l'avais trompé dans l'affaire des Lettres philosophiques, et que j'en avais fait faire l'édition.

Je n'appris que dans mon voyage à Paris, de l'année passée, comment cette impression s'était faite : j'en donnai un mémoire. M. *Rouillé*, fatigué de toute cette affaire qu'il n'a jamais bien sue, demanda à M. le duc de *Richelieu* s'il lui conseillait de faire usage de ce mémoire.

M. de *Richelieu*, plus fatigué encore, et las du déchaînement et du trouble que tout cela avait causé, persuadé d'ailleurs (parce qu'il trouvait

1736. cela plaisant), qu'en effet je m'étais fait un plaisir d'imprimer et de débiter le livre, malgré le garde des sceaux, M. de *Richelieu*, dis-je, me croyant trop heureux d'être libre, dit à M. *Rouillé*: L'affaire est finie; qu'importe que ce soit *Jore* ou *Josse* qui ait imprimé ce... livre? que *Voltaire* s'aille faire..., et qu'on n'en parle plus. Qu'arriva-t-il de cette manière légère de traiter les affaires sérieuses de son ami? que M. *Rouillé* crut que mes propres protecteurs étaient convaincus de mon tort, et même d'un tort très-criminel. Le garde des sceaux fut confirmé dans sa mauvaise opinion; et voilà ce qui, en dernier lieu, m'a attiré les soupçons cruels de l'impression de la Pucelle: c'est de là qu'est venu l'orage qui m'a fait quitter Cirey.

M. le bailli de *Froulai*, qui connaît le terrain, qui a un cœur et un esprit digne du vôtre, m'a conseillé de poursuivre vivement l'éclaircissement de mon innocence: l'affaire est simple. C'est *Josse*, *François Josse*, libraire, rue Saint-Jacques, à la fleur de lis, le seul qui n'ait point été mis en cause, le seul impuni, qui imprima le livre, qui le débita, par la plus punissable de toutes les perfidies. Je lui avais confié l'original sous serment, uniquement afin qu'il le reliât pour vous le faire lire.

Le principal colporteur, instruit de l'affaire, est greffier de Lagni: il se nomme *Lyonais*. J'ai envoyé à Lagni, avant-hier; il a répondu que *François Josse* était en effet l'éditeur. On peut lui parler.

Il est démontré que, pour supprimer le livre,

j'avais donné quinze cents livres à *Jore* de Rouen; 1736.
c'eſt *Paquier*, banquier, rue Quincampoix, qui lui compta l'argent. *Jore* de Rouen fut fidelle, et ne ſongea à débiter ſon édition ſupprimée que quand il vit celle de *Joſſe* de Paris. Voilà des faits vrais et inconnus. Echauffez M. *Rouillé* en faveur d'un honnête homme, de votre ami malheureux et calomnié.

LETTRE XXVI.

À M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 30 mai.

POINT de littérature cette fois-ci, mon cher ami; point de fleurs. Il s'agit d'une horreur dont je dois vous apprendre des nouvelles.

Jore, que j'ai accablé de préſens et de bienfaits, et qui oublie apparemment que j'ai en main ſes lettres, par leſquelles il me remercie de mes bontés et de mes gratifications; *Jore*, conſeillé par *Launay*, m'écrivit, il y a quelque temps, une lettre affectueuſe par laquelle il me manda qu'il ne tenait qu'à moi de lui racheter la vie; que monſieur le garde des ſceaux lui propoſait de le rétablir dans ſa maîtriſe, à condition qu'il dît toute la vérité de l'hiſtoire du livre en queſtion. Mais, ajoutait-il, je ne dirai jamais rien, Monſieur, que ce que vous m'aurez permis de dire.

Moi qui ſuis bon, mon cher ami; moi qui ne me défie point des hommes, malgré la funeſte expérience que j'ai faite de leur perfidie,

1736. j'écris à *Jore* une longue lettre bien détaillée, bien circonstanciée, bien regorgeante de vérité (*), et je l'avertis qu'il n'a autre chose à faire qu'à tout avouer naïvement.

A peine a-t-il cette lettre entre les mains, qu'il sent qu'il a contre moi un avantage, et alors il me fait proposer doucement de lui donner mille écus, ou qu'il va me dénoncer comme auteur des Lettres philosophiques. M. d'*Argental* et tous mes amis m'ont conseillé de ne point acheter le silence d'un scélérat. Enfin, il me fait assigner; il se déclare imprimeur des Lettres, pour m'en dénoncer l'auteur; mais cette iniquité est trop criante, pour qu'elle ne soit pas punie. C'est ce malheureux *Demoulin* qui m'a volé enfin une partie de mon bien, qui me suscite cette affaire; c'est *Launay* qui est de moitié avec *Jore*. Ah! mon ami, les hommes sont trop méchans. Est-il possible que j'aye quitté Cirey pour cela? Il ne fallait sortir de Cirey que pour venir vous embrasser.

Adieu, mon cher ami; l'ode sur la superstition n'était que pour vous, pour *Formont* et pour *Emilie*; et tout ce que je fais est pour vous trois. Allez, allez, malgré mes tribulations, je travaille comme un diable à vous plaire.

(*) Voyez la lettre du 24 mars.

1736.

LETTRE XXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, 2 juillet.

MON cher ami, le ministère a été si indigné de cette abominable intrigue de la cabale qui fesait agir *Jore*, qu'on a forcé ce misérable de donner un désistement pur et simple, et à rendre cette lettre arrachée à la bonne foi. Cette maudite lettre fesait tout l'embarras : c'était une conviction que j'étais l'auteur des Lettres philosophiques. Rien n'était donc si dangereux que de gagner sa cause juridiquement contre *Jore*. Mais je vous avoue qu'au milieu des remercîmens que je dois à l'autorité qui m'a si bien servi en cette occasion, j'ai un petit remords, comme citoyen, d'avoir obligation au pouvoir arbitraire : cependant il m'a fait tant de mal qu'il faut bien permettre qu'il me fasse du bien une fois en ma vie.

Je retourne bientôt à Cirey ; c'est là que mon cœur parlera au vôtre, et que je reprendrai ma forme naturelle. L'accablement des affaires a tué mon esprit pendant mon séjour à Paris. J'ai eu à essuyer des banqueroutes et des calomnies. Enfin, je n'ai perdu que de l'argent ; et je pars, dans deux ou trois jours, trop heureux et ne connaissant plus de malheur que l'absence de mes amis. Madame de *Bernières* est-elle à Rouen ? notre philosophe *Formont* y est-il ? comment vont vos affaires domestiques, mon cher ami ? êtes-vous aussi content que vous méritez de l'être ? avez-vous le repos et le bien être ? Adieu ; je serai heureux si vous l'êtes.

1736.

LETTRE XXVIII.

A M. BERGER.

A Cirey, le . . . juillet.

Vous êtes le plus aimable et le plus exact correspondant du monde. Voilà la Henriade sous votre coulevrine. Je ne veux plus rien y changer, après que vous aurez dirigé cette édition. Je regarde la peine que vous prenez, comme la bordure du tableau et le dernier sceau à la réputation de l'ouvrage, s'il en mérite quelqu'une. *Prault* n'ira pas plus vîte ; ainsi je ferai toujours à portée de corriger quelques vers, quand vous m'en indiquerez. J'attendais de bonnes remarques de notre ami *Thiriot*, mais il est critique paresseux autant que juge éclairé. Réveillez un peu, je vous prie, son âmitié et sa critique : marquez-moi franchement les vers qui déplairont à vous et à vos amis, c'est pour vous autres que j'écris; c'est à vous que je veux plaire. Il est vrai que mes occupations me détournent un peu de la poésie. J'étudie la philosophie de *Newton*. Je compte même faire imprimer bientôt un petit ouvrage qui mettra tout le monde en état d'entendre cette philosophie dont le monde parle, et qui est si peu connue ; mais, dans les intervalles de ce travail, la Henriade aura quelques-uns de mes regards. L'harmonie des vers me délassera de la fatigue des discussions. *Rousseau* peut écrire contre moi tant qu'il voudra ; je suis beaucoup plus sensible aux vérités, que j'étudie, et qui me paraissent éter-

nelles,

nelles, qu'aux calomnies de ce pauvre homme, qui paſſeront bientôt : malheur ſur-tout dans ce ſiècle à un verſificateur qui n'eſt que verſificateur. 1736.

A-t-on imprimé les harangues des nouveaux récipiendaires à l'académie ? Adieu ; mille complimens à tous nos amis, à ceux qui font des opéra, à ceux qui les aiment. Je vous embraſſe.

Si vous voyez M. de *Mairan*, je vous prie de lui demander ſi M. *Lamare* lui a remis une brochure qu'il avait eu la bonté de me confier. C'eſt un philoſophe bien eſtimable que ce M. de *Mairan* : il ſemble qu'il a raiſon dans tout ce qu'il écrit.

J'ai reçu les lettres que M. *Duclos* a bien voulu me renvoyer ; je lui écrirai pour le remercier.

LETTRE XXIX.

A M. BERGÈR.

A Cirey. . . .

Il y a du malheur ſur les paquets que vous m'envoyez, mon aimable correſpondant. Je n'ai encore rien reçu de ce qu'on remit entre les mains de M. *du Châtelet*, à ſon départ de Paris. Ce petit ballot arriva trop tard pour être mis dans la chaiſe déjà trop chargée, et fut envoyé au coche : Dieu ſait quand je l'aurai.

L'aventure de M. *Rasle* ne peut être vraie. Je n'ai ni créancier qui puiſſe m'arrêter, ni rien par devers moi qui doive me faire craindre le gouvernement ſage ſous lequel nous vivons. Je ſuis loin

1736. de penfer que le magiftrat en queftion foit mon ennemi ; mais s'il l'était, il n'eft pas en fon pouvoir de nuire à un honnête homme.

La lettre dont vous me parlez, et qu'on doit mettre à la tête de la Henriade, eft de M. *Cocchi*, homme de lettres très-eftimé. Elle fut écrite à M. de *Renuccini*, fecrétaire et miniftre d'Etat à Florence. Elle eft traduite par le baron *Elderchen*. Je ne me fouviens pas qu'il y ait un feul endroit où M. *Cocchi* me mette au-deffus de *Virgile*. Sa lettre m'a paru fage et inftructive. Si c'était ici une première édition de la Henriade, j'exigerais qu'on n'imprimât pas cette lettre ; trop d'éloges révolteraient les lecteurs français. Mais, après vingt éditions, on ne peut plus avoir ni orgueil ni modeftie fur fes ouvrages ; ils ne nous appartiennent plus, et l'auteur eft hors de tout intérêt. Au refte, n'ayant point encore reçu les exemplaires du poëme que j'avais demandés, je ne puis rien répondre fur ce qui concerne l'édition.

Le petit poëme que vous m'avez envoyé eft d'un pâtiffier (*) ; il n'eft pas le premier auteur de fa profeffion. Il y avait un pâtiffier fameux qui enveloppait fes bifcuits de fes vers, du temps de maître *Adam*, menuifier de Nevers. Ce pâtiffier difait que fi maître *Adam* travaillait avec plus de bruit, pour lui il travaillait avec plus de feu. Il paraît que le pâtiffier d'aujourd'hui n'a pas mis tout le feu de fon four dans fes vers.

Je viens de recevoir une lettre de M. *Sinetti*, mais il n'a point encore reçu les Alzire.

(*) *Favart.*

Le gentil *Bernard* devrait bien m'envoyer fa Claudine ; mais que fait le gentil *la Bruëre ?* 1736.

Je ne vous dis rien fur l'*Orofmane* dont vous me parlez ; apparemment que le mot de cette énigme eft dans quelque lettre de vous que je n'ai point encore reçue. Quand *Thiriot* fera-t-il à Paris ? Adieu.

LETTRE XXX.

A M. THIRIOT.

Le 5 feptembre.

J'ai reçu, mon cher ami, le prologue et l'épilogue de l'Alzire anglaife : j'attends la pièce pour me confoler, car franchement ces prologues-là ne m'ont pas fait grand plaifir. Je vous avoue que fi j'étais capable de recevoir quelque chagrin dans la retraite délicieufe où je fuis, j'en aurais de voir qu'on m'attribue cette longue épître de fix cents vers dont vous me parlez toujours, et que vous ne m'envoyez jamais. Rendez-moi la juftice de bien crier contre les gens qui m'en font l'auteur, et faites-moi le plaifir de me l'envoyer.

Vous aurez inceffamment votre Chubb et votre Defcartes. Vous me prenez tout jufte dans le temps que j'écris contre les tourbillons, contre le plein, contre la tranfmiffion inftantanée de la lumière, contre le prétendu tournoiement des globules imaginaires qui font les couleurs, felon *Defcartes* ; contre fa définition de la matière, etc. Vous voyez, mon ami, qu'on a befoin d'avoir devant fes yeux les gens que l'on contredit ;

1736. mais quand cela fera fait, vous aurez votre fublime rêvaffeur *René*.

Je ne conçois pas que les trois épîtres de *Rouffeau* puiffent avoir de la réputation. Les d'*Argental*, les préfident *Hénault*, les *Palu*, les duc de *Richelieu*, me difent que cela ne vaut pas le diable. Il me femble qu'il faut du temps pour affeoir le jugement du public ; et quand ce temps eft arrivé, l'ouvrage eft tombé dans le puits.

Encouragez le divin *Orphée-Rameau* à imprimer fon Samfon. Je ne l'avais fait que pour lui. Il eft jufte qu'il en recueille le profit et la gloire.

On me mande que la Henriade eft au dixième chant. Je ne connais point cette édition en quatre volumes, dont vous parlez. Tout ce que je fais c'eft qu'on en prépare une magnifique en Hollande : mais elle fe fera affurément fans moi.

Nous étudions le divin *Newton* à force. Vous autres ferviteurs des plaifirs, vous n'aimez que des opéra. Eh! pour Dieu, mon cher petit *Merfenne*, aimez les opéra et *Newton*. C'eft ainfi qu'en ufe *Emilie*.

Que ces objets font beaux! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle eft éclairée.
Oui, dans le fein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'efprit femble écouter la voix de l'Eternel.
Vous, à qui cette voix fe fait fi bien entendre,
Comment avez-vous pu, dans un âge encor tendre,
Malgré les vains plaifirs, cet écueil des beaux jours,
Prendre un vol fi hardi, fuivre un fi vafte cours,
Marcher après Newton dans cette route obfcure
Du labyrinthe immenfe où fe perd la nature?

Voilà ce que je dis à *Emilie* dans des entresols vernis, dorés, tapissés de porcelaine, où il est bien doux de philosopher. Voilà de quoi l'on devrait être envieux plutôt que de la Henriade; mais on ne fera tort ni à la Henriade ni à ma felicité. 1736.

Algarotti n'est point à Venise, nous l'attendons à Cirey tous les jours. Adieu, père *Mersenne*; si vous étiez homme à lire un petit traité du newtonisme, de ma façon, vous l'entendriez plus aisément que *Pemberton*.

Adieu; je vous embrasse tendrement. Faites souvenir de moi les *Pollion*, les Muses, les *Orphée*, les pères d'*Aglaure*. *Vale*, *te amo*.

LETTRE XXXI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 23 septembre.

J'AVAIS ôté ce monstre subalterne d'abbé *Desfontaines* de l'ode sur l'ingratitude, mais les transitions ne s'accommodaient pas de ce retranchement, et il vaut mieux gâter *Desfontaines* que mon ode; d'autant plus qu'il n'y a rien de gâté en relevant sa turpitude. Je vous envoie donc l'ode; chacun est content de son ouvrage; cependant je ne le suis pas de m'être abaissé à cette guerre honteuse; je retourne à ma philosophie; je ne veux plus connaître qu'elle, le repos et l'amitié.

J'avais deviné juste, vous étiez malade, mon cœur me le disait; mais si vous ne l'êtes plus, écrivez-moi donc. M. *Berger* a pressé l'impression

1736. de la Henriade ; mais je vais le prier d'aller bride en main, afin que les derniers chants se sentent au moins de vos remarques. Envoyez-moi cette pièce de la Ménagerie ; je ne sais ce que c'est. On dit qu'il paraît une réponse de *la Chaussée* aux trois impertinentes épîtres de *Rousseau*, et qu'elle court sous mon nom. Il faut encore m'envoyer cela ; car nous aimons les vers, tout philosophes que nous sommes à Cirey.

Or, qu'est-ce que Pharamond (*) ? A-t-on joué Alzire à Londres ? Ecoutez, mon ami ; gardez-moi, vous et les vôtres, le plus profond secret sur ce que vous avez lu chez moi, et qu'on veut représenter à toute force.

J'ai grand'peur que le petit *Lamare*, grand fureteur, grand étourdi, grand indiscret, et *super hæc omnia ingratissimus*, n'ait vu le manuscrit sur ma table ; en ce cas je le supprimerais tout-à-fait. *Emilie* vous fait mille complimens. Ne m'oubliez pas auprès de *Pollion* et de vos amis. Adieu, mon ami, que j'aimerai toujours. Que devient le père d'*Aglaure* ? Adieu ; écrivez-moi sans soin, sans peine, sans effort, comme on parle à son ami, comme vous parlez, comme vous écrivez. C'est un plaisir de griffonner nos lettres ; une autre façon d'écrire serait insupportable. Je les trouve comme notre amitié, tendres, libres et vraies.

(*) Tragédie de *Cahusac*.

LETTRE XXXII.

1736.

A M. DE LA FAYE.

SECRETAIRE DU CABINET DU ROI.

Septembre.

On vous attend à Cirey, mon cher ami ; venez voir la maison dont j'ai été l'architecte. J'imite *Apollon ;* je garde des troupeaux, je bâtis, je fais des vers, mais je ne suis pas chassé du ciel ; vous verrez sur la porte :

Ingens incepta est, sit parvula casa : sed ævum
Degitur hic felix et benè, magna sat est.

Vous serez bien plus content de la maîtresse de la maison que de mon architecture. Une dame qui entend *Newton*, et qui aime les vers et le vin de Champagne comme vous, mérite de recevoir des visites des sages de toute espèce.

Vous aurez peut-être vu à Strasbourg un assez gros libelle qui voudrait être diffamatoire, mais qui n'est pas à craindre, attendu qu'il est de *Rousseau.* Il dit gravement, dans ce beau libelle, que la source de sa haine contre moi vient de ce qu'il y a dix ans, en passant à Bruxelles, je scandalisai le monde à la messe, et que je lui récitai des vers satiriques ; et ce qui est de plus incroyable, c'est qu'il ose citer sur cela M. le duc d'*Aremberg* et M. le comte de *Lannoy.* En vérité, être accusé d'indévotion, et s'entendre reprocher la satire par *Rousseau*, c'est être accusé de vol par *Cartouche* et de sodomie par *Duchaufour.* Je vous envoie la

1736. Crépinade qui ne le corrigera pas, parce qu'il n'a pas été corrigé par monfieur votre père. Adieu, je vous attends; il y a encore ici

Certain vin frais dont la mouffe preffée,
De la bouteille avec force élancée,
Avec éclat fait voler le bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce nectar l'écume pétillante,
De nos Français eft l'image brillante.

LETTRE XXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 25 feptembre.

Je deviens bien pareffeux, mon cher ami, mais ce n'eft pas quand votre amitié ordonne quelque chofe à la mienne. J'avais parole, à peu-près, de placer la petite *Linant* chez madame la ducheffe de *Richelieu*; mais l'enfant qu'il fallait élever, fe meurt. Enfin, j'ai obtenu de madame *du Châtelet* qu'elle la prendrait, quelque répugnance qu'elle y eût. Je ne doute pas que la petite n'ait pour le moins autant de répugnance à fervir, que madame *du Châtelet* en a à fe faire fervir par la fœur du gouverneur de fon fils. Ce font de petits défagrémens qu'il faut facrifier à la néceffité. Enfin, voilà toute la famille de *Linant* placé dans nos cantons. La mère, le fils, la fille, tout eft devers Cirey, *quia Cideville fic voluit.*

Comptez que *Linant* n'a déformais rien à faire

que

que de se tenir où il est. Son élève est d'un caractère doux et sage, et ce caractère excellent sera orné un jour de quarante mille livres de rente. Il y a donc de la fortune et des agrémens à espérer pour *Linant*. S'il pouvait se rendre un peu utile, savoir écrire, savoir que deux et trois font cinq, se rendre nécessaire, en un mot, cela vaudrait bien mieux que de croupir dans l'ignorance et dans le travail oisif d'une misérable tragédie qui, depuis quatre ans, est à peine commencée. Il n'est pas né poëte; il en avait l'oisiveté et l'orgueil. Vous l'avez, me semble, corrigé de cet orgueil si mal placé; si vous le corrigez de son oisiveté, vous lui aurez tenu lieu de père. 1736.

Newton est ici le dieu auquel je sacrifie; mais j'ai des chapelles pour d'autres divinités subalternes. Voici ce Mondain qu'*Emilie* croyait vous avoir envoyé. Donnez-en, mon cher ami, copie au philosophe *Formont*, à qui je dois bien des lettres. Cette vie de Paris, dont vous verrez la description dans le Mondain, est assez selon le goût de votre philosophie.

La vie que je mène à Cirey serait bien au-dessus, si j'avais plus de santé, et si je pouvais y embrasser mon cher *Cideville*.

La sotte guerre de *Rousseau* et de moi continue toujours; j'en suis fâché, cela déshonore les lettres.

1736.

LETTRE XXXIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, feptembre.

Vous allez donc, mon cher ami, dans le royaume de M. *Oudri?* Je voudrais bien qu'un jour il voulût exécuter la Henriade en tapifferie; j'en achèterais une tenture. Il me femble que le temple de l'amour, l'affaffinat de *Guife*, celui de *Henri III* par un moine, St *Louis* montrant fa poftérité à *Henri IV*, font d'affez beaux fujets de deffin: il ne tiendrait qu'au pinceau d'*Oudri* d'immortalifer la Henriade et votre ami.

Je fuis fâché de la multitude des édits de *Louis XV:* la multitude des lois eft dans un Etat ce qu'eft le grand nombre de médecins, figne de maladie et de faibleffe. Je ferai dans peu un petit voyage à Paris, et je feuilleterai mon *Prault:* ce libraire en ufe très-mal, felon la coutume des libraires; qu'il ne m'échauffe pas les oreilles.

Pour vous punir, mon cher ami, de n'avoir pas envoyé chercher le jeune *Baculard d'Arnaud*, et de ne lui avoir pas donné douze francs, je vous condamne à lui donner un louis d'or. Exhortez-le de ma part à apprendre à écrire, cela peut contribuer à fa fortune: au lieu de vingt-quatre francs, donnez-lui-en trente, et je cachette vîte ma lettre, de peur que je n'augmente la fomme. Pardon, mon cher abbé, mon indifcrétion n'eft pardonnable qu'à l'amitié.

LETTRE XXXV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, ſeptembre.

TRENTE-CINQ mille livres pour les tapiſſerie de la Henriade! C'eſt beaucoup, mon cher tré ſorier. Il faudrait, avant tout, ſavoir ce que l tapiſſerie de don *Quichotte* a été vendue: il fau drait ſur-tout, avant de commencer, que M. d *Richelieu* me payât mes cinquante mille francs Suſpendons donc tout projet de tapiſſeries, et qu M. *Oudri* ne faſſe rien ſans un plus amplemen informé.

Faites-moi, mon cher abbé, l'emplette d'un petite table qui puiſſe ſervir à la fois d'écran e d'écritoire, et envoyez-la de ma part chez ma dame de *Vinterfeld*, rue Plâtrière. (*)

Encore un autre plaiſir; il y a un chevalier d *Moubi*, qui demeure à l'hôtel Dauphin, rue de Orties; ce chevalier veut m'emprunter cent pi toles, et je veux bien les lui prêter. Soit qu' vienne chez vous, ſoit que vous alliez chez lui je vous prie de lui dire que mon plaiſir eſt d'ol liger les gens de lettres, quand je le peux

(*) Madame de *Vinterfeld* était fille de madame *du Noye* qui vers le commencement de ce ſiècle, ſe réfugia en Ho lande avec ſes deux filles: l'aînée épouſa le fameux *Cavalie* qui avait été l'un des chefs des Camiſards. La puînée, q eſt celle dont il eſt ici queſtion, et qui dans ſa jeuneſſe por le nom de *Pinpette*, avait vu M. de *Voltaire* à la Haie, à ſuite de M. de *Châteauneuf* ambaſſadeur de France: elle f la première qui lui inſpira une paſſion violente; il conſer toujours pour elle une eſtime et une affection ſinguliè *Note de l'A. d. V.*

1736. mais que je ſuis actuellement très-mal dans mes affaires; que cependant vous ferez vos efforts pour trouver cet argent, et que vous eſpérez que le rembourſement en ſera délégué, de façon qu'il n'y ait rien à riſquer; après quoi, vous aurez la bonté de me dire ce que c'eſt que ce chevalier, et le réſultat de ces préliminaires.

Dix-huit francs au petit d'*Arnaud:* dites-lui que je ſuis malade, et que je ne peux écrire. Pardon de toutes ces guenilles. Je ſuis un bavard bien importun, mais je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XXXVI.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . ſeptembre.

J'AI enfin reçu, mon cher Monſieur, le paquet de M. *du Châtelet.* Il y avait un Newton. Je me ſuis d'abord mis à genoux devant cet ouvrage, comme de raiſon; enſuite je ſuis venu au fretin. J'ai lu ma Henriade; j'envoie à *Prault* un *errata.*

S'il veut décorer mon maigre poëme de mon maigre viſage, il faut qu'il s'adreſſe à M. l'abbé *Mouſſinot*, cloître Saint-Méri. Cet abbé *Mouſſinot* eſt un curieux, et il faut qu'il le ſoit bien pour qu'il s'aviſe de me faire graver. Je connaiſſais la Comteſſe *des Barres.* Il n'y a que le tiers de l'ouvrage; mais ce tiers eſt conforme à l'original qu'on me fit lire, il y a quelques années.

Le Diſſipateur eſt comme vous le dites; mais les comédiens ont reçu et joué des pièces fort

au-deſſous. Ils ont tort de s'être brouillés avec M. *Deſtouches* ; ils aiment leur intérêt et ne l'entendent pas. 1736.

Le Mentor cavalier devrait être brûlé, s'il pouvait être lu. Comment peut-on ſouffrir une auſſi calomnieuſe, auſſi abominable et auſſi plate hiſtoire que celle de madame la ducheſſe de *Berri*? Je n'ai point encore lu les autres brochures. Eſt-ce vous, mon cher ami, qui m'envoyez tout cela? Je ſuis bien fâché que vous ne puiſſiez pas venir vous-même.

A l'égard de la lettre du ſignor *Antonio Cocchi*, il la faut imprimer; elle eſt pleine de choſes inſtructives. Il y a autant de courage que de vérité à oſer dire que les fictions, dans les poëmes, ſont ce qui touche le moins; en effet, le voyage d'*Iris* et de *Mercure*, et les aſſemblées des dieux feraient bien ignorés ſans les amours de *Didon*; et DIEU et le diable ne feraient rien ſans les amours d'*Eve*. Puiſque M. *Cocchi* a l'eſprit ſi juſte et ſi hardi, il en faut profiter; c'eſt toujours une vérité de plus qu'il apprend aux hommes. Il faudra ſeulement échancrer les louanges dont il m'affuble. Il commence par crier à la première phraſe: *il n'y a rien de plus beau que la Henriade.* Adouciſſons ce terme; mettons: *il y a peu d'ouvrages plus beaux que*, etc. Mais comptez qu'il eſt bon d'avoir, en fait de poëme épique, le ſuffrage des italiens.

Le dévot *Rouſſeau* a fait imprimer un libelle diffamatoire contre moi, dans la Bibliothéque françaiſe, de concert avec ce malheureux *Desfontaines*, qui a été mon traducteur, et que j'ai

1736. tiré de bicêtre. Ai-je tort, après cela, de faire des homélies contre l'ingratitude ? J'ai été obligé de répondre et de me juſtifier (*); car il s'agit de faits dont j'ai la preuve en main. J'ai envoyé la réponſe à M. *Saurin* le fils, parce que monſieur ſon père y eſt mêlé; il doit vous la communiquer.

J'ai lu enfin l'épître en vers qu'on m'imputait: il faut être bien ſot ou bien méchant pour m'accuſer d'être l'auteur d'un ouvrage où l'on me loue. Comment eſt-ce que vous n'avez pas battu ces miſérables qui répandent de ſi plates calomnies ? La pièce eſt quatre fois trop longue au moins, et d'ailleurs extrêmement inégale. Il ſerait aiſé d'en faire un bon ouvrage, en feſant trois cents ratures, et en corrigeant deux cents vers; il en reſterait une centaine de judicieux et de bien frappés: ſi je connaiſſais l'auteur, je lui donnerais ce conſeil. Quand vous aurez la réponſe au libelle diffamatoire de *Desfontaines* et de *Rouſſeau*, je vous prie de la communiquer à M. l'abbé d'*Olivet*, rue de la Sourdière. Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe.

(*) Voyez cette réponſe dans les Mélanges littéraires, tome IV, page 244.

LETTRE XXXVII.

1736.

A M. THIRIOT.

15 octobre.

Si vous êtes à Saint-Urain, tant mieux pour vous : si vous êtes à Paris, tant mieux pour vos amis qui vous voient. Ce bonheur n'est pas fait pour moi ; mais on ne saurait tout avoir : au moins ne me privez pas de celui de recevoir de vos nouvelles. Je demande le secret plus que jamais sur cet anonyme qu'on joue (*) : vous connaissez l'Envie, vous savez comme ce vilain monstre est fait. S'il savait mon nom, il irait déchirer le même ouvrage qu'il approuve. Gardez-moi donc, vous, *Pollion* et *Polymnie*, un secret inviolable. N'êtes-vous pas faits pour avoir toutes les vertus ? Je vous le demande avec la dernière instance.

Je persiste à trouver les trois épîtres de *Rousseau* mauvaises en tous sens, et je les jugerais telles si *Rousseau* était mon ami. La plus mauvaise est sans contredit celle qui regarde la comédie ; elle est digne de l'auteur des Aïeux chimériques, et se ressent tout entière du ridicule qu'il y a, dans un très-mauvais poëte comique, de donner des règles d'un art qu'il n'entend point. Je crois que la meilleure manière de lui répondre, est de donner une bonne comédie dans le genre qu'il condamne : ce serait la seule manière dont tout artiste devrait répondre à la critique.

Je vous envoie la lettre du prince de Prusse ;

(*) L'Enfant prodigue.

1736. ne la montrez qu'à quelques amis; on m'y donne trop de louanges.

La lettre de M. *Cocchi* n'eſt pas, à la vérité, moins pleine d'éloges; mais elle eſt inſtructive: elle a déjà été imprimée dans pluſieurs journaux, et il eſt bon d'oppoſer le témoignage impartial d'un académicien de la Cruſca aux invectives de *Rouſſeau* et de *Desfontaines*.

J'ai adreſſé ma lettre au Prince royal à monſieur votre frère, pour la remettre au miniſtre de Pruſſe, que je ne connais point. A l'égard de l'épître en vers que j'adreſſe à ce prince, je l'ai envoyée à M. *Berger* pour vous la montrer; mais je ferais au déſeſpoir qu'elle courût. L'ouvrage n'eſt pas fini. J'ai été deux heures à le faire, il faudrait être trois mois à le corriger; mais je n'ai pas de temps à perdre dans le travail miſérable de compaſſer des mots.

Un temps viendra où j'aurai plus de loiſir, et où je corrigerai mes petits ouvrages. Je touche à l'âge où l'on ſe corrige et où l'on ceſſe d'imaginer.

Mille reſpects à votre petit Parnaſſe.

LETTRE XXXVIII.

A M. BERGER.

A Cirey, 18 octobre.

OUI, je compte entièrement ſur votre amitié et ſur toutes les vertus ſans leſquelles l'amitié eſt un être de raiſon. Je me fie à vous ſans réſerve.

1736.

Premièrement, il faut que le ſecret ſoit toujours gardé ſur l'Enfant prodigue. Il n'eſt point joué, comme je l'ai compoſé; il s'en faut beaucoup. Je vous enverrai l'original: vous le ferez imprimer, vous ferez marché avec *Prault* dans le temps; mais ſur-tout que l'ouvrage ne paſſe point pour être de moi; j'ai mes raiſons.

Vous ne ſauriez me rendre un plus grand ſervice que de dérouter les ſoupçons du public. Je veux vous devoir tout le plaiſir de l'incognito, et tout le ſuccès du théâtre et de l'impreſſion.

Embraſſez pour moi l'aimable *la Bruère*. Peut-on ne pas s'intéreſſer tendrement aux gens que l'amour et les arts rendent heureux? Si un opéra d'une femme réuſſit, j'en ſuis enchanté; c'eſt une preuve de mon petit ſyſtême que les femmes ſont capables de tout ce que nous feſons, et que la ſeule différence qui eſt entre elles et nous, c'eſt qu'elles ſont plus aimables. Comment appelez-vous par ſon nom cette nouvelle muſe (*) qu'on appelle *la Légende? Grégoire VII* n'a rien fait de mieux qu'un opéra. Avez-vous vu le Mondain? Je vous l'enverrai pour entretenir commerce.

(*) Mademoiſelle *Duval* des chœurs de l'opéra.

1736.

LETTRE XXXIX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, le 18 octobre.

Vos sentimens, Monsieur, et votre esprit m'ont déjà rendu votre ami; et si, du fond de l'heureuse retraite où je vis, je peux exécuter quelques-uns de vos ordres, soit auprès de MM. de *Richelieu* et de *Vaujour*, soit auprès de votre famille, vous pouvez disposer de moi.

Je ne doute pas, Monsieur, qu'avec l'esprit brillant et philosophe que vous avez, vous ne vous fassiez une grande réputation. *Descartes* a commencé comme vous par faire quelques campagnes; il est vrai qu'il quitta la France par un autre motif que vous, mais enfin, quand il fut en Hollande, il en usa comme vous. Il écrivit, il philosopha, et il fit l'amour. Je vous souhaite dans toutes ces occupations le bonheur dont vous semblez si digne.

Je suis bien curieux de voir l'ouvrage nouveau dont vous me parlez. Je m'informerai s'il n'y a point quelque voiture de Hollande en Lorraine: en ce cas, je vous supplierais de m'adresser l'ouvrage à Nanci, sous le nom de madame la comtesse de *Beauvau*. Je vous garderai un profond secret sur votre demeure. Il faut que *Rousseau* vous croye déjà parti de Hollande, puisqu'il a fait une épigramme sanglante contre vous. Elle commence ainsi:

Cet écrivain plus errant que le juif,
Dont il arbore et le style et le masque.

Voilà tout ce qu'on m'a écrit de cette épigramme ou plutôt de cette ſatire. Elle a, dit-on, dix-huit vers. Ce malheureux veut toujours mordre et n'a plus de dents. 1736.

Voulez-vous bien me permettre de vous envoyer une réponſe en forme, que j'ai été obligé de faire à un libelle diffamatoire qu'il a fait inſérer dans la Bibliothéque françaiſe ?

J'aurais encore, Monſieur, une autre grâce à vous demander, c'eſt de vouloir bien m'inſtruire quels journaux réuſſiſſent le plus en Hollande, et quels ſont leurs auteurs. Si parmi eux il y a quelqu'un ſur la probité de qui on puiſſe compter, je ſerai bien aiſe d'être en relation avec lui. Son commerce me conſolerait de la perte du vôtre que vous me faites enviſager vers le mois d'avril. Mais, Monſieur, en quelque pays que vous alliez, fût-ce en pays d'inquiſition, je rechercherai toujours la correſpondance d'un homme comme vous, qui fait penſer et aimer.

Supprimons dorénavant les inutiles formules, et reconnaiſſons-nous l'un et l'autre à notre eſtime réciproque et à l'envie de nous voir. Je me ſens déjà attaché à vous par la lettre pleine de confiance et de franchiſe que vous m'avez écrite, et que je mérite.

1736.

LETTRE XL.

A M. DE PONT-DE-VESLE, LECTEUR DU ROI.

A Cirey, 19 octobre.

J'APPRENDS, Monſieur, le détail des obligations que je vous ai; vous n'êtes pas de ces gens qui ſouhaitent du bien à leurs amis, vous leur en faites. D'autres diraient, comment *ſe tirera-t-on de là? la choſe eſt embarraſſante*; et quand ils auraient plaint leur homme, le laiſſeraient là, et iraient ſouper. Pour vous, vous raccommodez tout, et très-vîte et très-bien, et vous ſervez vos amis de toutes façons, et vous leur faites des vers, et vous leur coupez des ſcènes, et les pièces ſont jouées, et la police et les ſifflets ont un pied de nez, et malgré les mauvais plaiſans on réuſſit.

Ajoutez vîte à toutes vos bontés celle de me faire tenir cet Enfant par la poſte. Vous pouvez aiſément me faire contreſigner cet Enfant-là, ou vous ou monſieur votre frère; et puis, s'il vous plaît, dites-moi l'un et l'autre comment cela va, s'il faut bien corriger, ſi cela peut devenir digne de paraître au grand jour de l'impreſſion; je vous croirai, *par amabile fratrum*. Pourquoi meſdemoiſelles *Feſſard* diſent-elles que cela eſt de moi? pourquoi madame de *Saint-Pierre* l'aſſure-t-elle? Je ne l'ai point avoué, je ne l'avouerai pas. Je ne me vante que de votre amitié, de vos bontés, de mon tendre attachement pour vous, et point du tout de l'Enfant.

LETTRE XLI.

1736.

A M. THIRIOT.

21 octobre.

Le mensonge n'est un vice que quand il fait du mal : c'est une très-grande vertu quand il fait du bien. Soyez donc plus vertueux que jamais. Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, non pas pour un temps, mais hardiment et toujours. Qu'importe à ce malin de public qu'il sache qui il doit punir d'avoir produit une *Croupillac ?* qu'il la siffle si elle ne vaut rien, mais que l'auteur soit ignoré ; je vous en conjure au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis vingt ans. Engagez les *Prévost* et les *la Roque* à détourner le soupçon qu'on a du pauvre auteur. Ecrivez-leur un petit mot tranchant et net. Consultez avec l'ami *Berger*. Si vous avez mis *Sauvau* du secret, mettez-le du mensonge. Mentez, mes amis, mentez ; je vous le rendrai dans l'occasion.

Je suis sûr de *Pollion* et de *Polymnie*. Vous ne leur auriez pas dit mon secret, si vous n'étiez bien sûr qu'ils sont aussi discrets qu'aimables. Avoir parlé à tout autre qu'à eux, eût été une infidélité impardonnable ; mais leur en avoir parlé, c'est m'avoir lié à eux par une nouvelle reconnaissance, et à vous par une nouvelle grâce que vous me faites.

Comment va la santé de *Pollion ?* vous savez si je m'y intéresse. Il y a peu de gens comme lui. Je ferais une hécatombe de sots pour sauver un rhumatisme à un homme aimable.

1736. *Emilie* a preſque achevé ce dont vous parlez ; mais la lecture de *Newton*, des terraſſes de cinquante pieds de large, des cours en baluſtrades, des bains de porcelaine, des appartemens jaune et argent, des niches en magots de la Chine, tout cela emporte bien du temps. Nous reſſemblons bien au Mondain ; mais l'avez-vous ce Mondain ?

Voici bien autre choſe ; c'eſt cette épître (*) que les beaux eſprits n'entendront peut-être pas, car ils ſont peu philoſophes ; et que les philoſophes ne goûteront guère, car ils n'ont point d'oreilles. Mais vous ſavez aſſez de la philoſophie de *Newton*, et vous avez de l'oreille, ceci eſt donc fait pour vous, mon cher *Merſenne*.

LETTRE XLII.

A M. BERGER.

A Cirey, le 2 novembre.

Je ne ſais point, Monſieur, partager les profits d'une affaire dans laquelle je ne mets point de fonds, que je ne connais et que je ne veux connaître que pour rendre ſervice. J'ai déjà écrit à la perſonne en queſtion pour vous faire avoir l'intérêt que vous déſirez. Je vous inſtruirai de ſa réponſe auſſitôt que je l'aurai reçue. L'intérêt ne m'a jamais tenté, et je n'ai jamais eu ſur cet article autre choſe à me reprocher que d'avoir fait plaiſir, et d'avoir prodigué mon bien à des amis ingrats. L'abbé *Makarti* n'eſt pas le dixième qui m'ait marqué de l'ingratitude, mais c'eſt le ſeul qui

(*) Epître 44, vol. d'Epîtres.

ait été empalé. Parmi les infames calomnies dont j'ai été accablé, l'accuſation d'avoir eu part à la publication des Lettres philoſophiques m'a été une des plus ſenſibles. On diſait que je les feſais vendre pour en retirer de l'argent, tandis qu'en effet je n'épargnais ni ſoins ni argent pour les ſupprimer. Je ſuis bien aiſe d'être loin d'un pays où de ſi lâches calomnies ont été ma ſeule récompenſe, et je crois que je n'y reviendrai de long-temps. 1736.

Je vous remercie, Monſieur, de l'amitié que vous voulez bien me conſerver, et des nouvelles que vous me mandez. Si j'avais fait quelque choſe de nouveau en poéſie, je me ferais un plaiſir de vous l'envoyer; mais les choſes auxquelles je m'occupe préſentement ſont d'une toute autre nature. Je vous prie ſeulement, à propos de poéſie et de calomnie, de vouloir bien vous oppoſer à l'injure que l'on m'a faite de gliſſer le nom de *Croſat* dans l'épître à *Emilie*. Je ne connais et n'ai jamais vu M. *Croſat* l'aîné ni monſieur ſon frère, et je ne vois pas pourquoi on a été fourrer là leur nom, ſi ce n'eſt pour me faire un ennemi de plus; mais ſi ces meſſieurs ſont ſages, ils doivent faire comme moi, qui regarde avec un profond mépris toutes ces misères. J'écrirai bientôt à M. *Sinetti*, et je prierai M. *Demoulin* de faire un petit ballot de livres que je veux lui envoyer. Je vous ſupplie, Monſieur, d'être perſuadé de mon amitié, et de me conſerver la vôtre. Permettez-moi d'aſſurer M. *Berhard* de mon eſtime et de mon amitié. J'ai l'honneur d'être, etc.

1736.

LETTRE XLIII.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 9 novembre.

En partant de Paris, Monfieur, au mois de juin, je chargeai un jeune homme, nommé *Lamare*, de vous remettre le Mémoire fur les forces motrices, que vous aviez eu la bonté de me prêter; mais j'ignore encore fi ce jeune homme vous l'a rendu. Il ferait heureux pour lui qu'il eût fait la petite infidélité de le garder pour s'inftruire; mais c'eft un tréfor qui n'eft pas à fon ufage.

La veille de mon départ, j'avais demandé à M. *Pitot* s'il avait lu ce Mémoire, il m'avait répondu que non; fur quoi je conclus que dans votre académie il arrive quelquefois la même chofe qu'aux affemblées des comédiens; chacun ne fonge qu'à fon rôle, et la pièce n'en eft pas mieux jouée.

J'avais encore demandé à M. *Pitot* s'il croyait que la quantité du mouvement fût le produit de la maffe par le carré de la vîteffe; il m'avait affuré qu'il était de ce fentiment, et que les raifons de MM. *Leibnitz* et *Bernoulli* lui avaient paru convaincantes: mais à peine fus-je arrivé à Cirey qu'il m'écrivit qu'il venait de lire enfin votre Mémoire, qu'il était converti, que vous lui aviez ouvert les yeux, que votre differtation était un chef-d'œuvre.

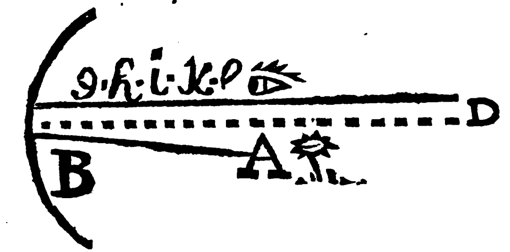
Pour moi, Monfieur, je n'avais point à changer de parti. Il n'était pas queftion de me convertir, mais de m'apprendre mon catéchifme. Quel plaifir,

plaisir, Monsieur, d'étudier sous un maître tel que vous! J'ai trop tardé à vous remercier des lumières et du plaisir que je vous dois. Avec quelle netteté vous exposez les raisons de vos adversaires! Vous les mettez dans toute leur force, pour ne leur laisser aucune ressource lorsqu'ensuite vous les détruisez. Vous démêlez toutes les idées, vous les rangez chacune à leur place; vous faites voir clairement le mal-entendu qu'il y avait à dire qu'il faut quatre fois plus de force pour porter un fardeau quatre lieues que pour une lieue, etc. etc. J'admire comme vous distinguez les mouvemens accélérés qui sont comme le carré des vitesses et des temps, d'avec les forces qui ne sont qu'en raison des vîtesses et des temps. 1736.

Quand vous avez fait voir, par le choc des corps mous et des corps à ressort (articles XXII, XXIII, XXIV), que la force est toujours en raison de la simple vîtesse, on croirait que vous pouvez vous passer d'autres raisons, et vous en apportez une foule d'autres. Le n° XXVIII est sans réplique. Je serais bien curieux de voir ce que peuvent répondre à ces preuves si claires les *Wolf*, les *Bernoulli* et les *Musschembroeck*.

Serait-ce abuser de vos bontés, Monsieur, de vous parler ici d'une difficulté d'un autre genre, qui m'occupe depuis quelques jours? Il s'agit d'une expérience contraire aux premiers fondemens de la catoptrique. Ce fondement est qu'on doit voir l'objet au point de concours du cathète et du rayon réfléchi. Cependant il y a bien des occasions où cette règle fondamentale se trouve fausse.

1736.



Dans ce cas-ci, par exemple, je devrais, par les règles, voir l'objet A au point de concours D: cependant je le vois en *l. k. i. h. g.* successivement, à mesure que je recule mon œil du miroir concave, jusqu'à ce qu'enfin mon œil soit placé en un point où je ne vois plus rien du tout.

Cela ne prouve-t-il pas manifestement que nous ne connaissons point, que nous n'apercevons point les distances par le moyen des angles qui se forment dans nos yeux? Je vois souvent l'objet très-près et très-gros, quoique l'angle soit très-petit. Il paraît donc que la théorie de la vision n'est pas encore assez approfondie. *Taquet* et *Barrou* n'ont pu résoudre la difficulté que je vous propose. Voulez-vous bien me mander ce que vous en pensez?

Madame la marquise *du Châtelet*, qui est digne de vous lire (et c'est beaucoup), trouve qu'il n'y a personne qui soit plus fait pour faire goûter la vérité que vous. Elle m'ordonne de vous assurer de son estime, et de vous faire ses complimens. Ses sentimens pour vous, Monsieur, vous consoleront de l'ennui de ma lettre, et me feront pardonner mon impo tunité.

Je suis avec la plus respectueuse estime etc.

1736.

LETTRE XLIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

A Cirey, 12 novembre.

Je remercie, mon cher abbé, le chevalier de *Moubi* de ses nouvelles, et je n'en veux plus recevoir. En trois mois de temps il n'a pas écrit trois vérités. Je ne connais ce chevalier que par ce qu'il m'emprunte; prêtez-lui cent écus, faites-lui en espérer autant pour le mois prochain. Je ne veux plus être la dupe des ingrats, ni mettre les hommes à portée d'être injustes. Je consens de prêter, mais je ne veux plus perdre. Il me propose des billets de *Dupuis*, libraire; prêtez-lui donc mon argent sur les billets de ce *Dupuis*.

Je vous supplie instamment d'envoyer à mademoiselle *Quinault*, rue d'Anjou-Dauphine, le joli petit secrétaire que je lui ai destiné. L'homme qui le portera ne doit pas laisser à mademoiselle *Quinault* le temps de le refuser. Dressez-le donc à cela.

Vous m'avez fait un grand plaisir de m'emprunter un peu d'argent. Tout ce que j'ai est à votre service; vous savez combien je vous aime, combien je vous estime; et à quel point vous pouvez compter en tout sur moi.

1736.

LETTRE XLV.

A M. THIRIOT.

Le 18 novembre.

Eh bien, quand on vous envoie des épîtres sur *Newton*, voilà donc comme vous traitez les gens! Je m'imagine que si vous ne répondez point, c'est que vous étudiez à présent *Newton*, et que la première lettre que je recevrai de vous sera un traité sur le carré des distances et sur les forces centripètes. En attendant, vous devriez bien vous égayer à m'envoyer la dispute d'*Orphée-Rameau* avec *Euclide-Castel*. On dit qu'*Orphée* a battu *Euclide*. Je crois en effet notre musicien bien fort sur son terrain.

On m'a envoyé l'Enfant prodigue tel qu'on le joue. Vraiment, j'ai bien raison de la désavouer, et je vous prie de jurer pour moi plus que jamais. On l'avait estropié chez les réviseurs successeurs de l'abbé *Cherrier*, mais estropié au point qu'il ne pouvait marcher (*), lui ont vite donné des jambes de bois. Mon ami, donnez-vous la peine de le relire entre les mains de notre *Berger* qui va le faire imprimer, et vous m'en direz des nouvelles. Eh bien, bourreau; eh bien, marmotte en vie, paresseux *Thiriot*, vous laissez faire l'édition de Paris et l'édition hollandaise de la Henriade sans y mettre un petit mot, sans corriger un vers; ah, quel homme, quel

(*) Messieurs d'*Argental* et de *Pont-de-Vesle*.

homme ! Embraſſez pour moi l'imagination de *Sauvau* ; ſi vous rencontrez *Colbert-Melon* et *Varron-Dubos*, bien des complimens. Menez-vous toujours une vie charmante chez *Pollion?* Etes-vous, après moi, un des plus heureux mortels de ce monde ? digérez-vous ? 1736.

Savez-vous que le duc d'*Aremberg* a chaſſé *Rouſſeau* pour ce beau libelle imprimé contre moi? Voilà une aſſez bonne réponſe, c'eſt une terrible philippique. Je dois avoir pitié de mes ennemis. *Rouſſeau* eſt chaſſé par-tout, *Desfontaines* eſt déteſté, et vit ſeul comme un lézard; moi, je vis au milieu des délices; j'en ſuis honteux; *vale*; écrivez donc, loir, marmotte; dégourdiſſez votre indifférence.

L'ambaſſadeur *Fakener* vous fait mille complimens. Adieu, mon aimable, et pareſſeux, et vieil ami; adieu. *Bibe*, *vale*, *ſcribe*.

LETTRE XLVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

23 novembre.

Je demande à M. de *Brezé* le ſecret qu'il exige de moi. Je ne ſuis pas difficile en affaires, mais je veux éviter toute diſcuſſion entre lui et moi. Il faut pour cela qu'il y ait un payement certain d'année en année, ou de ſix mois en ſix mois, ſans la moindre remiſe; qu'il conſente à cela par un écrit entre vos mains; qu'il affirme, par cet écrit, qu'il n'y a aucune ſaiſie ſur les maiſons que j'ai choiſies pour m'être hypothéquées; qu'il

1736. renonce à toutes lettres d'Etat de répit, payement en billets, et à autres injuftices royales. Ces précautions prifes, je confens à tout.

Faites une bonne œuvre, mon bon janféniſte; envoyez chercher le jeune d'*Arnaud*; c'eft un jeune homme qu'il faut aider, mais à qui il ne faut pas donner de quoi fe débaucher. Donnez-lui, cette fois-ci, dix-huit francs; exhortez-le férieufement à apprendre à écrire. Affurez-le de mon amitié, et qu'il compte fur mes fecours quand je ferai plus riche. Il paraît avoir de bonnes mœurs: il mérite vos confeils; voilà les gens qu'il faut aider:

Quid mihi fortunas, fi non conceditur uti?

Et *uti*, c'eft faire du bien chacun felon fon petit pouvoir. Je vous embraffe tendrement.

LETTRE XLVII.

A M. THIRIOT.

Le 24 novembre.

On m'a mandé que le Mondain avait été trouvé chez M. de *Luçon*, et que le préfident *Dupuy* en avait diftribué beaucoup de copies. On m'en a envoyé une toute défigurée. Il eft trifte de paffer pour un hétérodoxe, et de fe voir encore tronqué, eftropié, mutilé comme un auteur ancien. Je trouve qu'on a grande raifon de s'emporter contre l'auteur dangereux de cet abominable ouvrage dans lequel on ofe dire qu'*Adam* ne fe fefait point la barbe, que fes ongles étaient un peu trop longs, et que fon teint était hâlé; cela mènerait tout droit à penfer qu'il n'y avait ni cifeaux, ni rafoir,

ni ſavonnette, dans le paradis terreſtre; ce qui ſerait une héréſie auſſi criante qu'il y en ait. De plus, on ſuppoſe, dans ce pernicieux libelle, qu'*Adam* careſſait ſa femme dans le paradis. Or, dans les anecdotes de la vie d'*Adam*, trouvées dans les archives de l'arche ſur le mont Ararat; par St *Cyprien*, il eſt dit expreſſément que le bon homme ne.... ait point, et qu'il ne... a qu'après avoir été chaſſé; et de là vient, à ce que diſent tous les rabbins, le mot... er de miſère. *Ut ut eſt*, la hauteur et la bêtiſe avec laquelle un certain homme a parlé à un de nos amis, m'aurait donné la plus extrême indignation, ſi elle ne m'avait pas fait pouffer de rire. 1736.

Il n'eſt pas encore ſûr que j'aille en Pruſſe. Recommandez à votre frère d'envoyer par le coche le paquet du prince philoſophe; demandez ſi ce prince a chez lui des comédiens français; en ce cas, nous lui enverrions le Prodigue pour l'amuſer. Je ſuppoſe que le miniſtère trouve très-bon ce petit commerce littéraire.

J'ai envoyé à Berlin, dans ce paquet (dont point de nouvelles), le Mondain, l'ode à *Emilie*, la Newtonique, une lettre ſur *Locke*, afin de lui faire ma cour *in omni genere*.

De qui eſt donc ce beau poëme didactique? de M. de *la Chauſſée*, ſans doute. Il n'y a que lui dont j'attende ce chef-d'œuvre. Mandez-moi ſi j'ai deviné.

Voici une copie plus exacte de la Newtonique, vous pouvez la donner; mais il faut commencer par des gens un peu philoſophes et poëtes, *pauci quos æquus amavit Jupiter*.

1736. Mon copiste, qui n'est ni poëte ni philosophe, avait mis pour la période de vingt-six mille ans :

Six cents siècles entiers par de-là vingt mille ans :

ce qui fesait quatre-vingts mille ans au lieu de vingt-six mille, bagatelle.

Mille complimens à vous, à votre Parnasse. Si vous voyez l'aimable philosophe *Mairan*, dites-lui qu'il songe à moi, qu'il vous donne sa lettre. Dites que je vais à Berlin. N'écrivez plus jamais qu'à madame *Faveroles*, à Bar-sur-Aube ; retenez cela. Réponse sur tous les articles. Aimez-moi ; adieu, *Mersenne*.

LETTRE XLVIII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 27 novembre.

ASSURÉMENT vous êtes le père *Mersenne* : ce n'est pas tout-à-fait, mon cher ami, en ce que mes ennemis vous font quelquefois tomber dans leurs sentimens, comme les ennemis de *Descartes* entraînaient *Mersenne* dans les leurs ; c'est parce que vous êtes le conciliateur des Muses. Je vous permets très-fort d'aimer d'autres vers que les miens : je suis une maîtresse assez indulgente pour souffrir les partages. Je suis de ces beautés qui aiment si fort le plaisir qu'elles ne peuvent haïr leurs rivales. J'aime tant les beaux vers que je les aime dans les autres ; c'est beaucoup pour un poëte. Je vous fais mon compliment sur votre beau porte-feuille ; je voudrais bien que le Mondain y fût, et ne fût que là. Ce petit enfant tout nu n'était

pas

pas fait pour se montrer. Mais est-il possible qu'on ait pu prendre la chose sérieusement? Il faut avoir l'absurdité et la sottise de l'âge d'or pour trouver cela dangereux, et la cruauté du siècle de fer pour persécuter l'auteur d'un badinage si innocent, fait il y a long-temps. 1736.

Ces persécutions d'un côté, et de l'autre une nouvelle invitation du prince de Prusse et du duc de Holstein me forcent enfin à partir. Je serai bientôt à Berlin. *Platon* allait bien chez *Denis*, qui assurément ne valait pas le prince de Prusse. Cela vient comme de cire; vous serez l'agent du prince à Paris, et notre commerce en sera plus vif. Voilà un nouveau rapport entre *Mersenne* et vous: son pauvre ami allait errer dans les climats du Nord. Dieu veuille que quelque gelée ne me tue pas à Berlin, comme le froid de Stockholm tua *Descartes*.

Dites à votre frère qu'il fasse partir sur le champ, par le coche de Bar-sur-Aube, à l'adresse de madame *du Châtelet*, le nouveau paquet du prince royal pour moi. Ne manquez pas de dire à tous vos amis qu'il y a déjà long-temps que mon voyage était médité. Je serais très-fâché qu'on crût qu'il entre du dégoût pour mon pays dans un voyage que je n'entreprends que pour satisfaire une si juste curiosité.

Adieu; je pars incessamment avec un officier du prince. Nous irons à petites journées. Ecrivez-moi toujours, cela m'est important; vous m'entendez. Une autre fois je vous parlerai de *Newton* et de l'Enfant prodigue. Je vous embrasse.

1736.

LETTRE XLIX.

A M. BERGER.

A Cirey, 27 novembre.

VOICI le Mondain pour ce qu'il vaut. La petite vie dont il y eſt parlé vaut beaucoup mieux que l'ouvrage. Je me mêle auſſi d'être voluptueux; mais je ne ſuis pas tout-à-fait ſi pareſſeux que ces meſſieurs dont vous faites ſi bien la critique, qui vantent un ſouper agréable en mourant de faim, et qui ſe donnent la torture pour chanter l'oiſiveté.

Les comédiens comptaient qu'ils auraient une pièce de moi cet hiver; mais ils ont très-mal compté. Je ne fais point le fin avec vous; je me caſſe la tête contre *Newton*, et je ne pourrais pas à préſent trouver deux rimes. J'avais fait l'Enfant prodigue à Pâques dernier: il était juſte que, dans ce ſaint temps, je tiraſſe mes farces de l'Evangile. DIEU m'aida, et cela fut fait en quinze jours. Depuis ce temps, je n'ai vu que des angles, des *a*, des *b*, des planètes, et des comètes. Mais *Mercure* n'eſt pas plus éloigné de *Saturne* que cette étude l'eſt d'une tragédie.

Eſt-il vrai que ce monſtre d'abbé *Desfontaines* a parlé de l'Enfant prodigue? Ce brutal ennemi des mœurs et de tout mérite ſaurait-il que cela eſt de moi? Mettez-moi un peu au fait, je vous en prie; et continuez d'écrire à votre véritable ami. *Vale*, *te amo*.

1736.

LETTRE L.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 1 décembre.

VOTRE ministère à l'égard de Cirey, *benefactor in utroque jure*, est le même que celui des protecteurs des couronnes à Rome. Vous veillez sur ce petit coin de terre ; vous en détournez les orages ; vous êtes une bien aimable créature. Vous sentez tout ce que je vous dois, car votre cœur entend le mien, et vous avez mesuré vos bontés à mes sentimens. Ecoutez, nous sommes dans les horreurs de *Newton* ; mais l'Enfant prodigue n'est pas oublié. Mandez-moi vos avis, c'est-à-dire, vos ordres définitivement. Faut-il le laisser reposer, et le reprendre à Pâques? très-volontiers ; en ce cas, nous attendrons à Pâques à le faire imprimer ; mais gare l'ami *Minet* et les comédiens de campagne qui en ont, dit-on, des copies. Si vous voulez suivre le train ordinaire, et qu'on imprime à présent, renvoyez-nous la copie que vous avez, avec annotations ; il y a dans cette copie nouvelle du bon en petite quantité, qu'il faut conserver. Je crois la tournure des premiers actes meilleure de cette seconde cuvée. Je demande toujours un passe-port pour monsieur le président, car monsieur le sénéchal me paraît si provincial et si antiquaille que je ne peux m'y faire. Si vous avez quelque chose à me mander librement, vous savez le moyen, vous avez l'adresse. Au reste, je vous avertis que quand vous voudrez

1736. avoir une tragédie, il faudra faire vos supplications à la divinité newtonienne qui, à la vérité, souffre les vers, mais qui aime passionnément la règle de *Kepler*, et qui fait plus de cas d'une vérité que de *Sophocle* et d'*Euripide*.

Qu'avez-vous ordonné du sort de ce petit écrit (*) sur les trois infames épîtres de mon ennemi? Vous sentez qu'on obtient aisément d'imprimer contre moi; mais quiconque prend ma défense est sûr d'un refus. En vérité, méritai-je d'être ainsi traité dans ma patrie? Votre amitié et Cirey me soutiennent.

Vous croyez bien que madame *du Châtelet* vous dit toutes les choses tendres que vous méritez.

LETTRE LI.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey, le 1 décembre.

J'ABUSE de vos bontés, Monsieur; mais vous êtes fait pour donner de lumières, et moi pour en profiter.

Sur ce que vous me dites, dans votre lettre, que vous vous êtes bien trouvé de ne jamais admettre de merveilleux mathématique, j'ai consulté le mémoire de 1715 que vous m'indiquez, et j'y ai vu le prétendu merveilleux de la roue d'*Aristote*, réduit aux lois mathématiques. Il est clair que vous avez très-bien expliqué ce qui était échappé à *Taquet* et aux autres.

J'ose croire sur ce fondement que peut-être ne vous éloignerez-vous pas de mes idées sur la question d'optique que j'ai pris la liberté de vous

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome II, page 105.

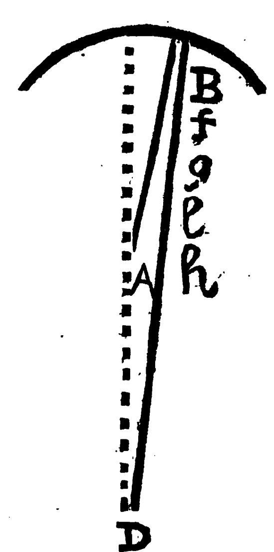
propofer. Ni *Taquet*, ni *Barrou*, ni *Grimaldi*, ni *Molineux*, n'ont pu la réfoudre. C'était une queftion du reffort du P. *Mallebranche*, mais il ne l'a point traitée; et j'ai grand'peur qu'il ne s'y fût trompé, comme il a fait, à mon avis, fur la raifon pour laquelle nous voyons le foleil et la lune plus grands à l'horifon qu'au méridien. 1736.

Je fuis bien loin d'admettre du merveilleux dans ma difficulté; ce font les opticiens qui, en ne l'expliquant pas, en font une efpèce de miracle. Il n'y a que l'obfcur qui foit merveilleux; et je ne cherche qu'à ôter l'obfcurité qui enveloppe depuis long-temps cette queftion. Il me paraît qu'elle en vaut la peine, et qu'elle tient à une théorie affez fûre et affez curieufe. Voulez-vous vous donner la peine de voir *Grimaldi*, page 312, et *Barrou*, *ad finem lectionum?* Vous trouverez la chofe très-obfcurément énoncée dans *Barrou*, et très-clairement dans *Grimaldi;* mais de raifon, ni l'un ni l'autre n'en donne. Voici le fait:

Prenez un miroir concave; tenez votre montre dans une main, à la diftance d'un demi-pied du miroir; reculez enfuite petit à petit le miroir de votre œil: plus vous le reculez, plus votre montre vous paraît près, jufqu'à ce qu'enfin elle femble être fur la furface du miroir d'une manière très-confufe; reculez encore un peu plus, vous ne voyez plus rien du tout.

Or, lorfque vous voyez ainfi l'objet de très-près, vous devriez le voir très-loin, par la règle de catoptrique, qui vous dit que vous verrez l'objet au point d'interfection de la perpendicule d'incidence et du rayon réfléchi. Ce point d'inter-

1736. fection eft très-loin derrière votre œil, et malgré cela l'objet vous femble très-près. J'aurai bien de la peine à faire ma figure, car je fuis très-maladroit.



Le rayon parti de l'objet A fait un angle d'incidence fur la droite infiniment petite de la courbe du miroir ; l'angle de réflexion B lui eft égal. Le rayon réfléchi eft B, *e*, le cathète eft la ligne pointillée ; l'interfection de cette ligne et du rayon réfléchi eft en D : donc je dois voir l'objet en D ; mais je le vois en *f*, en *g*, quand mon œil eft placé à peu-près en *h*. Voilà, encore un coup, ce que nul opticien n'a éclairci.

L'évêque de Cloine, savant anglais, est le seul que je sache qui ait porté la lumière dans ce petit coin de ténèbres. Il me semble qu'il prouve très-bien que nous ne connaissons point les distances ni les grandeurs par les angles, c'est-à-dire, que ces angles ne sont point une cause immédiate du *jugement prompt* que nous portons des distances et des grandeurs, comme les configurations des parties des corps sont une cause immédiate des saveurs que nous sentons, et la dureté, cause immédiate du sentiment de résistance que nous éprouvons, etc. (*)

1736.

Dans le cas présent, nous jugeons l'objet très-près, non à cause de ce *point d'interjection* qui n'en pourrait rendre raison, mais parce qu'en effet ce point d'interfection étant très-éloigné, l'objet en doit paraître confus. Mais comme nous sommes accoutumés à voir confusément un objet qui est trop près de nos yeux, l'objet, en cette expérience, devant paraître et paraissant confus, nous le jugeons à l'instant très-près.

Mais un homme qui aurait la vue si mauvaise qu'il ne pourrait absolument voir qu'à un doigt de ses yeux, verrait très-loin (dans cette même expérience) cet objet que le miroir concave représente très-près aux yeux ordinaires.

C'est donc en cela l'expérience qui fait tout. De là mon anglais conclut que nous ne pouvons apercevoir en aucune façon les distances; nous ne pouvons les apercevoir par elles-mêmes; nous ne le pouvons par les angles optiques, puisque ces

(*) Voyez les lettres à M. *Pitot*, année 1737.

angles font en défaut dans plusieurs cas. Et non-
1736. feulement les diftances, mais auffi les grandeurs, les fituations des objets ne font point fenties au moyen de ces angles : car fi ces angles produifaient ces effets, ils les auraient produits dans l'aveugle-né à qui M. *Chefelden* abaiffa les cataractes. Cet aveugle-né avait quinze ans quand *Chefelden* lui donna la vue ; il fut long-temps fans pouvoir diftinguer fi les objets étaient à un pas ou à une lieue de lui, s'ils étaient grands ou petits, etc. Cet aveugle femble décider la queftion ; mais j'ai bien peur moi-même d'être ici l'aveugle. En ce cas, vous ferez mon *Chefelden*, et je vous écris, *Domine*, *ut videam*.

Eft-il vrai que le fon fe réfracte de l'air dans l'eau, et cela en même proportion que la lumière ? D'où l'a-t-on pu favoir ? Il n'y a que les poiffons qui puiffent nous le dire, et ils paffent pour être fourds et muets. Je vous demande un petit mot fur cela.

Il court, à ce que l'on me mande, une épître fur la philofophie de *Newton* ; j'ai peur qu'elle ne foit très-informe ; fouffrez que je vous en envoye une copie exacte. Je fouhaiterais que ce petit ouvrage pût prouver que la phyfique et la poéfie ne font point incompatibles.

Je vous fupplie de vouloir bien me dire, dans votre réponfe, pourquoi la lumière eft, felon *Muffchembroek*, dix minutes à traverfer le grand orbe annuel, et arrive cependant en fept minutes ou environ du foleil à nous. N'a-t-il pas pris dix minutes pour environ quatorze minutes ? *Ignofce et doce*.

LETTRE LII.

1736.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 8 décembre.

UNE comédie; après une comédie, de la géométrie; après la géométrie, la philoſophie de *Newton*; au milieu de tout cela, des maladies; et avec les maladies, des perſécutions plus cruelles que la fièvre: voilà, mon cher ami, *ſemper amate*, *ſemper honorate*, ce qui m'a empêché de vous écrire. Ou n'être point avec moi, ou travailler, ou ſouffrir, a été, ſans diſcontinuer, ma deſtinée. Nous avons envoyé les vers ſur *Newton* au philoſophe *Formont*, et j'envoie au délicat, au charmant *Cideville*, l'Enfant prodigue. Ce n'eſt pas que vous ne ſoyez philoſophe, et que M. de *Formont* ne ſoit homme de belles-lettres; il vous a fait part de notre Newtonique, et vous lui communiquerez notre Enfant. Je me fais un plaiſir d'autant plus ſenſible de vous l'envoyer, que c'eſt encore un ſecret pour le public. On doute que cet Enfant ſoit de moi, mais je n'ai point pour vous de ſecrets de famille; vous jugerez s'il a un peu l'air de ſon père.

J'ai fait cet Enfant pour répondre à une partie des impertinentes épîtres de *Rouſſeau*, où cet auteur des Aïeux chimériques et des plus mauvaiſes pièces de théâtre que nous ayons, oſe donner des règles ſur la comédie. J'ai voulu faire voir à ce docteur flamand que la comédie pouvait très-bien réunir l'intéreſſant et le plaiſant. Le pauvre homme

1736. n'a jamais connu ni l'un ni l'autre, parce que les méchans ne font jamais ni gais ni tendres.

Ce petit essai m'a assez réussi. La pièce a été jouée vingt-deux fois, et n'a été interrompue que par la maladie d'une actrice; mais je ne la ferai imprimer qu'après mûre délibération. J'ai envoyé à M. d'*Argental* le manuscrit; il vous le fera tenir.

M. et mademoiselle *Linant* vous assurent de leurs respects, et ils auraient dû vous parler toujours sur ce ton; je crois qu'ils sont l'un et l'autre dans la seule maison et dans la seule place où ils puissent être. L'extrême paresse de corps et d'esprit est l'apanage de cette famille. Avec cela on meurt par-tout de faim; c'est un talent sûr pour manquer de tout. Vous riez apparemment quand vous lui conseillez de faire des tragédies. Il y a quatre ans que vous devez vous apercevoir qu'il n'est bon qu'à faire du chyle. Il a de l'esprit, mais un esprit inutile à lui et aux autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour le frère et la sœur, mais je ne m'aveugle pas en leur fesant du bien, et je vois *Linant* de trop près pour ne vous pas assurer qu'il ne fera jamais rien.

Eh bien, mon cher ami, vous coupez donc des forêts, vous abattez ces arbres que vous avez incrustés de *C* et de toutes les autres lettres de l'alphabet, car vous avez mêlé plus d'un chiffre avec le vôtre: tantôt c'est *Chloé*, tantôt c'est *Lycoris* ou *Glycère* qui a eu le cœur de l'*Horace* de Rouen. Vous songez donc maintenant à vous arrondir. Mais quand vous aurez fait tous vos contrats, et que vous serez las de votre maîtresse,

Il faut venir voir l'héroïne et le palais de Cirey; nous cacherons les compas et les quarts de cercle, et nous vous offrirons des fleurs. 1736.

P. S. Je vous ai parlé de perfécutions dans ma lettre. Savez-vous bien que le Mondain a été traité d'ouvrage fcandaleux, et vous douteriez-vous qu'on eût ofé prendre ce miférable prétexte pour m'accabler encore? Dans quel fiècle vivons-nous! et après quel fiècle! faire à un homme un crime d'avoir dit qu'*Adam* avait les ongles longs, traiter cela férieufement d'héréfie! Je vous avoue que je fuis outré, et qu'il faut que l'amitié foit bien puiffante fur mon cœur pour que je n'aille pas chercher plus loin une retraite, à l'exemple des *Defcartes* et des *Bayle*. Jamais l'hypocrifie n'a plus infecté les Efpagnols et les Italiens. Il s'eft élevé contre moi une cabale qui a juré ma perte; et pourquoi? parce que j'ai fait la Henriade, Charles XII, Alzire, etc.; parce que j'ai travaillé vingt ans à donner du plaifir à mes compatriotes.

Virtutem incolumem odimus,
Sublatam ex oculis quærimus, invidi.

1736.

LETTRE LIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Ce 9 décembre.

Il est certain que c'est M. le président *Dupuy* qui a distribué des copies du Mondain dans le monde, et qui pis est, des copies très-défigurées. La pièce, tout innocente qu'elle est, n'était pas faite assurément pour être publique. Vous savez d'ailleurs que je n'ai jamais fait imprimer aucun de ces petits ouvrages de société qui sont, comme les parades du prince *Charles* et du duc de *Nevers*, supportables à huis clos. Il y a dix ans que je refuse constamment de laisser prendre copie d'une seule page du poëme de la Pucelle, poëme cependant plus mesuré que l'Arioste, quoique peut-être aussi gai. Enfin, malgré le soin que j'ai toujours pris de renfermer mes enfans dans la maison, ils se sont mis quelquefois à courir les rues. Le Mondain a été plus libertin qu'un autre. Le président *Dupuy* dit qu'il le tenait de l'évêque de Luçon, lequel prélat, par parenthèse, n'était pas encore assez mondain, puisqu'il a eu le malheur d'amasser douze mille inutiles louis dont il eût pu, de son vivant, acheter douze mille plaisirs.

Venons au fait. Il est tout naturel et tout simple que vous ayez communiqué ce Mondain de *Voltaire*, à cet autre mondain d'évêque. Je suis fâché seulement qu'on ait mis dans la copie:

Les parfums les plus doux
Rendent sa peau *douce*, fraîche et polie.

Il fallait mettre :

Rendent sa peau plus fraîche et plus polie. 1736.

Voilà sans doute le plus grand grief. Rien ne peut arriver de pis à un poëte qu'un vers estropié.

Le second grief est qu'on ait pu avoir la mauvaise foi, et j'ose dire la lâche cruauté de chercher à m'inquiéter pour quelque chose d'aussi simple, pour un badinage plein de naïveté et d'innocence. Cet acharnement à troubler le repos de ma vie, sur des prétextes aussi misérables, ne peut venir que d'un dessein formé de m'accabler et de me chasser de ma patrie. J'avais déjà quitté Paris pour être à l'abri de la fureur de mes ennemis. L'amitié la plus respectable a conduit dans la retraite des personnes qui connaissent le fond de mon cœur, et qui ont renoncé au monde pour vivre en paix avec un honnête homme dont les mœurs leur ont paru dignes peut-être de tout autre prix que d'une persécution. S'il faut que je m'arrache encore à cette solitude, et que j'aille dans les pays étrangers, il m'en coûtera, sans doute, mais il faudra bien s'y résoudre; et les mêmes personnes qui daignent s'attacher à moi, aiment beaucoup mieux me voir libre ailleurs, que menacé ici.

Monsieur le prince royal de Prusse m'a écrit depuis long-temps, en des termes qui me font rougir, pour m'engager à venir à sa cour. On m'a offert une place auprès de l'héritier d'une vaste monarchie, avec dix mille livres d'appointemens; on m'a offert des choses très-flatteuses en Angleterre. Vous devinez aisément que je n'ai été tenté

1736. de rien, et que si je suis obligé de quitter la France, ce ne sera pas pour aller servir des princes.

Je voudrais seulement savoir, une bonne fois pour toutes, quelle est l'intention du ministère, et si, parmi mes ennemis, il n'y en a point d'assez cruel pour avoir juré de me persécuter sans relâche. Ces ennemis au reste, je ne les connais pas; je n'ai jamais offensé personne; ils m'accablent gratuitement.

Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.

Je demande uniquement d'être au fait, de bien savoir ce qu'on veut, de n'être pas toujours dans la crainte, de pouvoir enfin prendre un parti. Vous êtes à portée, et par vous-même et par vos amis, de savoir précisément les intentions. M. le bailli de *Froulai*, M. de *Bissi* peuvent s'unir avec vous. Je vous devrai tout, si je vous dois au moins la connaissance de ce qu'on veut. Voilà la grâce que vous demande celui qui vous a aimé dès votre enfance, qui a vu un des premiers tout ce que vous deviez valoir un jour, et qui vous aime avec d'autant plus de tendresse que vous avez passé toutes ses espérances.

Soyez aussi heureux que vous méritez de l'être, et à la cour et en amour. Vous êtes né pour plaire, même à vos rivaux. Je serai consolé de tout ce qu'on me fait souffrir, si j'apprends au moins que la fortune continue à vous rendre justice. Comptez qu'il n'y a pas deux personnes que votre bonheur intéresse plus que moi.

Permettez-moi de présenter mes respects à

mademoiselle de *Tressan* et à madame de *Genlis*. Vous m'écriviez : 1736.

Formosam resonare doces Amaryllida sylvas,

faudra-t-il que je réponde,

Nos patriam fugimus! . . . . . .

Adieu, *Pollion*; adieu *Tibulle*. On me traite comme *Bavius*.

LETTRE LIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Cirey, 10 décembre.

J'ATTENDS avec bien de l'impatience, Monsieur, le nouvel ouvrage que vous m'avez annoncé. J'y trouverai surement ces vérités courageuses que les autres hommes osent à peine penser. Vous êtes né pour faire bien de l'honneur aux lettres, et j'ose dire à la raison humaine.

L'habitude que vous avez prise de si bonne heure de mettre vos pensées par écrit, est excellente pour fortifier son jugement et ses connaissances. Quand on ne réfléchit que pour soi, et comme en passant, on accoutume son esprit à je ne sais quelle mollesse qui le fait languir à la longue; mais quand on ose, dans une si grande jeunesse, se recueillir assez pour écrire en philosophe et penser pour soi et pour le public, on acquiert bientôt une force de génie qui met au-dessus des autres hommes. Continuez à faire un si noble usage du loisir que peut vous laisser l'attachement respectable qui vous a conduit où vous êtes.

Je crois que j'irai bientôt en Prusse voir un

1736. autre prodige : c'eſt le Prince Royal, qui eſt à peu-près de votre âge, et qui penſe comme vous. Je compte à mon retour paſſer par la Hollande, et avoir l'honneur de vous y embraſſer. Un de mes amis, qui va à Leyde, et qui doit y paſſer quelque temps, ſera en attendant, ſi vous le voulez bien, le lien de notre correſpondance. Il s'appelle de *Révol*; il eſt ſage, diſcret et bon ami. Ce ſera lui qui vous fera tenir ma lettre; vous pourrez vous confier à lui en toute ſureté. Je ne lui ai point dit votre demeure, et vous reſterez le maître de votre ſecret; je lui ai dit ſeulement qu'il pouvait vous écrire chez M. *Proſper*, à la Haie.

Adieu, Monſieur; permettez-moi de préſenter mes reſpects à la perſonne qui vous retient où vous êtes.

LETTRE LV.

A M. BERGER.

A Cirey, 12 décembre.

Je reçois votre lettre du 8. Je fais partir par cet ordinaire la pièce et la préface, pour être imprimées par le libraire qui en offrira davantage : car je ne veux faire plaiſir à aucun de ces meſſieurs qui ſont comme les comédiens, créés par les auteurs, et très-ingrats envers leurs créateurs.

Je ſuis indigné contre *Prault* de ce qu'il ne m'envoie point le carton du portrait de M. le duc d'*Orléans*, et de ce qu'il ne m'envoie point la préface imprimée, et de ce qu'il a l'impertinence

de

de ne pas répondre exactement à mes lettres. Faites-lui sentir ses torts, et punissez-le en donnant la pièce à un autre. 1736.

Vous aurez la Newtonade ou plutôt l'Eucliade. *Thiriot* doit vous la faire voir ; mais il faut être un peu philosophe pour aimer cela.

Je vous prie de passer chez l'abbé *Moussinot* ; il y a une très-jolie pendule d'or moulu, dont je veux faire présent à mademoiselle *Quinault* pour ses peines. Voyez si vous voulez avoir la bonté de vous charger de faire ce présent. Vous n'avez pas besoin de cela pour être reçu à merveille ; mais ce sera un petit véhicule pour vous faire avoir vos entrées. Il faudra forcer mademoiselle *Quinault* à accepter cette bagatelle. Voilà déjà une petite négociation en attendant mieux.

A l'égard de l'Enfant prodigue, il faut qu'il soit mieux que la Henriade. Je suis honteux de la négligence de *Prault* ; mauvais papier, mauvais caractère, point de table ; cela est honteux.

Vous trouverez la pièce et la préface chez M. d'*Argental* qui vous remettra l'une et l'autre ; ainsi, négociez avec le libraire le moins fripon et le moins ignorant que faire se pourra.

Comment pourrait-on faire pour avoir par écrit le procès de *Castel* et de *Rameau* ? Vous êtes un correspondant à qui on peut demander de tout. Envoyez-moi ce procès ; écrivez-moi souvent ; sachez comment va l'Enfant prodigue ; aimez le père, qui vous aime de tout son cœur.

Je défie M. le chevalier de *Villefort* d'avoir dit,

1736. et même d'avoir connu combien on eſt heureux à Cirey.

Les nuages que les *Rouſſeau* et les *Desfontaines* veulent élever, du ſein de la fange où ils rampent, ne vont pas juſqu'à moi. Je crache quelquefois ſur eux, mais c'eſt ſans y ſonger.

Adieu.

LETTRE LVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey, décembre.

QUE dites-vous, mon cher abbé, de ce petit *Lamare* qui eſt venu excroquer de l'argent chez vous par un menſonge, et qui ne m'a pas écrit depuis que j'ai quitté Paris? L'ingratitude me paraît innée dans le genre humain bien plus que les idées métaphyſiques dont parlent *Deſcartes* et *Mallebranche*. Vous avez raiſon d'être plus content du jeune *Baculard* à qui vous avez donné de l'argent, que du ſieur *Lamare* qui vous en a eſcamoté, et je vois leurs caractères fort différens; je crois dans l'un encourager la vertu, je ne vois rien dans l'autre. Vous les connaiſſez, c'eſt à vous d'en juger.

Si vous avez de l'argent, je vous prie de donner cent francs à M. *Berger*, et ſi vous ne les avez pas, de vendre vîte quelqu'un de mes meubles pour les lui donner, duſſiez-vous lui donner cinquante francs une fois, et cinquante livres une autrefois. Ayez la bonté de lui faire ce plaiſir; je lui ai une grande obligation de vouloir bien

s'adresser à moi. Le plus grand regret que j'aye dans le dérangement où *Demoulin* a mis ma fortune, est d'être si peu utile à des amis tels que M. *Berger*. Il faut songer à ce qui me reste, oublier ce que j'ai perdu, et tâcher d'arranger mes petites affaires de façon que je puisse passer ma vie à être un peu utile à moi et à ceux que j'aime. 1736.

Si le chevalier de *Moubi* vient vous voir, dites-lui que je suis prêt à lui faire tous les plaisirs qui dépendront de moi; mais ne vous engagez pas, et même ne lui donnez pas de parole trop positive.

Depuis huit jours je suis sur le point de partir pour aller voir le prince de Prusse, qui m'a fait l'honneur de m'écrire souvent pour m'inviter d'aller à sa cour passer quelque temps. Je vous embrasse, mon cher chanoine, et vous aimerai toujours bien sincèrement, même après avoir vu le prince royal de Prusse.

LETTRE LVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 20 décembre.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre du 10 décembre, et depuis ce temps une heureuse occasion a fait parvenir jusqu'à moi votre livre de philosophie. Mes louanges vous seront fort inutiles: je suis un juge bien corrompu. Je pense absolument comme vous presque sur tout. Si l'intérêt de mon opinion ne me rendait pas un peu

1736. ſuſpect, je vous dirais : *Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.* Mais je ne veux pas vous louer, je ne veux que vous remercier. Oui, je vous rends grâces, au nom de tous les gens qui penſent, au nom de la nature humaine qui réſide dans eux ſeuls, des vérités courageuſes que vous dites : *Vos exæquat victoria cœlo.* Je vous trouve l'eſprit de *Bayle* et le ſtyle de *Montagne.* Votre livre doit avoir un très-grand ſuccès, et les écrits de la ſuperſtition et de l'hypocriſie ne ſerviront qu'à votre gloire. Mon Dieu, que votre *indepair* m'a réjoui! et que cela donne un bon ridicule à l'indéfini! mais qu'il y a de choſes qui m'ont plu! et que j'ai envie de vous voir pour vous le dire! Vous devez mener une vie très-heureuſe : vous vivez avec les belles-lettres, la philoſophie, tous les arts. Je vous fais bien mes complimens ſur tout cela.

Qu'il me ſoit permis de profiter de votre exemple, et d'être un peu philoſophe à mon tour. Je vous envoie une épître à madame la marquiſe *du Châtelet*, épître qui eſt, ce me ſemble, dans un autre goût que celles de *Rouſſeau.* N'eſt-ce pas un peu rappeler l'art des vers à ſon origine que de faire parler à *Apollon* le langage de la philoſophie? Je voudrais bien n'avoir conſacré mon temps qu'à des choſes auſſi dignes de la curioſité des hommes raiſonnables. Je ſuis ſur-tout très-affligé d'être obligé quelquefois de perdre des heures précieuſes à repouſſer les indignes attaques de *Rouſſeau* et de *Desfontaines.* La jalouſie a fait le premier mon ennemi, l'autre ne l'eſt devenu que par

excès d'ingratitude. Ce qui me console et me justifie, c'est que mes ennemis sont les vôtres. 1736.

LETTRE LVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce dimanche, à quatre heures du matin, décembre.

VOTRE amie a été d'abord bien étonnée quand elle a appris qu'un ouvrage aussi innocent que le Mondain avait servi de prétexte à quelques-uns de mes ennemis; mais son étonnement s'est tourné dans la plus grande confusion et dans l'horreur la plus vive, à la nouvelle qu'on voulait me persécuter sur ce misérable prétexte. Sa juste douleur l'a emporté sur la résolution de passer avec moi sa vie. Elle n'a pu souffrir que je restasse plus longtemps dans un pays où je suis traité si inhumainement. Nous venons de partir de Cirey; nous sommes à quatre heures du matin à Vassy où je dois prendre des chevaux de poste. Mais, mon véritable, mon tendre et respectable ami, quand je vois arriver le moment où il faut se séparer pour jamais de quelqu'un qui a fait tout pour moi, qui a quitté pour moi Paris, tous ses amis et tous les agrémens de la vie, quelqu'un que j'adore et que je dois adorer, vous sentez bien ce que j'éprouve; l'état est horrible. Je partirais avec une joie inexprimable; j'irais voir le prince de Prusse, qui m'écrit souvent pour me prier d'aller à sa cour; je mettrais entre l'envie et moi un assez grand espace pour n'en être plus troublé; je vivrais dans

1736. les pays étrangers, en français qui respecten toujours son pays ; je serais libre et je n'abuserais point de ma liberté ; je serais le plus heureux homme du monde : mais votre amie (*) est devant moi qui fond en larmes. Mon cœur est percé. Faudra-t-il la laisser retourner seule dans un château qu'elle n'a bâti que pour moi, et me priver de ma vie, parce que j'ai des ennemis à Paris ? Je suspends, dans mon désespoir, mes résolutions ; j'attendrai encore que vous m'ayez instruit de l'excès de fureur où l'on peut se porter contre moi.

C'est bien assurément réunir l'absurdité de l'âge d'or, et la barbarie du siècle de fer, que de me menacer pour un tel ouvrage. Il faut donc qu'on l'ait falsifié. Enfin, je ne sais que croire. Tout ce que je sais, c'est que je voudrais être ignoré de toute la terre, et n'être connu que de vous et de votre amie. Elle était déterminée à neuf heures du soir à me laisser partir ; mais moi je vous dis, à quatre heures du matin, à présent de concert avec elle, faites tout ce que vous croyez convenable. Si vous jugez l'orage trop fort, mandez-le-nous à l'adresse ordinaire, et j'acheverai ma route ; si vous le croyez calmé véritablement, je resterai. Mais quelle vie affreuse ! Etre éternellement bourrelé par la crainte de perdre, sans forme de procès, sa liberté sur le moindre rapport ! j'aimerais mieux la mort. Enfin, je m'en rapporte à vous : voyez ce que je dois faire. Je suis épuisé de lassitude, accablé de chagrin et de maladie. Adieu ;

(*) Madame la marquise *du Châtelet*.

je vous embrasse mille fois, vous et votre aimable frère. 1736.

Pourquoi mademoiselle *Quinault* ne m'aime-t-elle pas assez pour daigner recevoir un colifichet de ma part ?

LETTRE LIX.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

De Givet, décembre.

MONSIEUR de *Champbonin*, Madame, a un cœur fait comme le vôtre ; il vient de m'en donner une preuve bien sensible. Je me flatte que vous rendrez encore un plus grand service à la plus adorable personne du monde ; vous la consolerez, vous resterez auprès d'elle autant que vous le pourrez. J'ai plus besoin encore de consolation ; j'ai perdu mille fois davantage, vous le savez ; vous êtes témoin de tout ce que son cœur et son esprit valent ; c'est la plus belle ame qui soit jamais sortie des mains de la nature : voilà ce que je suis forcé de quitter. Parlez-lui de moi, je n'ai pas besoin de vous en conjurer. Vous auriez été le lien de nos cœurs, s'ils avaient pu ne se pas unir eux-mêmes. Hélas ! vous partagez nos douleurs ! non, ne les partagez pas, vous seriez trop à plaindre. Les larmes coulent de mes yeux en vous écrivant. Comptez sur moi comme sur vous-même. Je vous remercie encore une fois de la marque d'amitié que vient de me donner M. de *Champbonin*.

1736.

LETTRE LX.

A M. DE S'GRAVESENDE.

Vous vous souvenez, Monsieur, de l'absurde calomnie qu'on fit courir dans le monde pendant mon séjour en Hollande (27). Vous savez si nos prétendues disputes sur le spinosisme et sur des matières de religion ont le moindre fondement. Vous avez été si indigné de ce mensonge que vous avez daigné le réfuter publiquement ; mais la calomnie a pénétré jusqu'à la cour de France, et la réfutation n'y est pas parvenue. Le mal a des ailes, et le bien va à pas de tortue. Vous ne sauriez croire avec quelle noirceur on a écrit et parlé au cardinal de *Fleuri*. Tout mon bien est en France, et je suis dans la nécessité de détruire une imposture que dans votre pays je me contenterais de mépriser, à votre exemple.

Souffrez donc, aimable et respectable philosophe, que je vous supplie très-instamment de m'aider à faire connaître la vérité. Je n'ai point encore écrit au cardinal pour me justifier. C'est une posture trop humiliante que celle d'un homme qui fait son apologie, mais c'est un beau rôle que celui de prendre en main la défense d'un homme innocent. Ce rôle est digne de vous, et je vous le propose comme à un homme qui a un cœur digne de son esprit. Ecrivez au cardinal ; deux mots et votre nom feront beaucoup, je vous en réponds:

(27) *Rousseau* avait publié que M. de *Voltaire* avait prêché l'athéisme à Leyde, ou M. *s'Gravesende* était professeur de philosophie.

il

il en croira un homme accoutumé à démontrer la vérité. Je vous remercie, et je me fouviendrai toujours de celles que vous m'avez enfeignées. Je n'ai qu'un regret, c'eft de n'en plus apprendre fous vous. Je vous lis au moins, ne pouvant plus vous entendre. L'amour de la vérité m'avait conduit à Leyde, l'amitié feule m'en a arraché. En quelque lieu que je fois, je conferverai pour vous le plus tendre attachement et la plus parfaite eftime.

1736.

LETTRE LXI.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 17 janvier.

1737.

Il eft vrai, mon cher ami, que j'ai été très-malade, mais la vivacité de mon tempérament me tient lieu de force ; ce font des refforts délicats qui me mettent au tombeau, et qui m'en retirent bien vite. Je fuis venu à Leyde confulter le docteur *Boerhaave* fur ma fanté, et *s'Gravefende* fur la philofophie de *Newton*. Le prince royal me remplit tous les jours d'admiration et de reconnaiffance ; il daigne m'écrire comme à fon ami ; il fait pour moi des vers français tels qu'on en fefait à Verfailles dans le temps du bon goût et des plaifirs. C'eft dommage qu'un pareil prince n'ait point de rivaux. Je ne manque pas de lui gliffer quelques mots de vous dans toutes mes lettres. Si ma tendre amitié pour vous vous peut être utile, ne ferai-je pas trop heureux ? Je ne vis que pour l'amitié ; c'eft elle qui m'a retenu à Cirey fi long-temps ; c'eft elle qui m'y ramènera

1737. si je retourne en France. Le prince royal m'a envoyé le comte *Bork* ambassadeur du roi de Prusse en Angleterre, pour m'offrir sa maison à Londres, en cas que je voulusse y aller, comme le bruit en a couru : je suis d'ailleurs traité ici beaucoup mieux que je ne mérite. Le libraire *Ledet*, qui a gagné quelque chose à débiter mes faibles ouvrages, et qui en fait actuellement une magnifique édition, a plus de reconnaissance que les libraires de Paris n'ont d'ingratitude. Il m'a forcé de loger chez lui, quand je viens à Amsterdam voir comment va la Philosophie newtonienne. Il s'est avisé de prendre pour enseigne la tête de votre ami *Voltaire*. La modestie qu'il faut avoir défend à ma sincérité de vous dire l'excès de considération qu'on a ici pour moi.

Je ne sais quelle gazette impertinente, misérable écho des misérables nouvelles à la main de Paris, s'était avisé de dire que je m'étais retiré dans les pays étrangers pour écrire plus librement. Je démens cette imposture en déclarant, dans la gazette d'Amsterdam, que je désavoue tout ce qu'on fait courir sous mon nom, soit en France, soit dans les pays étrangers, et que je n'avoue rien que ce qui aura ou un privilége ou une permission connue. Je confondrai mes ennemis en ne leur donnant aucune prise, et j'aurai la consolation qu'il faudra toujours mentir pour me nuire.

J'ai trouvé ici le gouvernement de France en très-grande réputation ; et ce qui m'a charmé, c'est que les Hollandais sont plus jaloux de notre compagnie des Indes que *Rousseau* ne l'est de moi.

J'ai vu aujourd'hui des négocians qui ont acheté, à la dernière vente de Nantes, ce qui leur manquait à Amsterdam. Voilà de ces choses dont *Pollion* peut faire usage auprès du ministre dans l'occasion; mais, comme je fais plus de cas d'un bon vers que du négoce et de la politique, tâchez donc de me marquer ce que vous trouvez de si négligé dans les vers dont vous me parlez. Je suis aussi sévère que vous pour le moins; et dans les intervalles que me laisse la philosophie, je corrige toutes les pièces de poésie que j'ai faites, depuis Oedipe jusqu'au Temple de l'Amitié. Il y en aura quelques-unes qui vous seront adressées; ce seront celles dont j'aurai plus de soin. 1737.

LETTRE LXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

A Leyde, 20 janvier.

Si les Lettres juives me plaisent, mon cher *Isaac!* si j'en suis charmé! Ne vous l'ai-je pas écrit trente fois? Elles sont agréables et instructives, elles respirent l'humanité et la liberté. Je soutiens que c'est rendre un très-grand service au public que de lui donner, deux fois par semaine, de si excellens préservatifs. J'aime passionnément les Lettres et l'auteur; je voudrais pouvoir contribuer à son bonheur; j'irai l'embrasser incessamment. Je suis bien fâché de l'avoir vu si peu, et je veux du mal à *Newton* qui s'est fait mon tyran,

1737. et qui m'empêche d'aller jouir de la converſation aimable de M. *Boyer*. (*)

J'irai, j'irai ſans doute. J'ai été obligé d'aller à Amſterdam pour l'impreſſion de mes guenilles, j'y ai vu M. *Prévoſt* qui vous aime de tout ſon cœur : je le crois bien, et j'en fais tout autant. Je n'ai oſé avilir votre main à faire un deſſin de vignette ; mais vous ennobliriez la vignette, et votre main ne ferait point avilie.

Je vous enverrai l'épître du fils d'un bourgmeſtre ſur la politeſſe hollandaiſe, et je vous prierai de lui donner une petite place dans vos juiveries.

Adieu, Monſieur ; je vous embraſſe tendrement. J'eſpère encore une fois venir jouer quelque rôle dans vos pièces. Je préſente mes reſpects à mademoiſelle *le Couvreur* d'Utrecht (**) ; vous faites tous deux une charmante ſynagogue, car ſynagogue ſignifie aſſemblage.

P. S. Ma foi, je ſuis enchanté que vous ayez reçu des nouvelles qui vous plaiſent. Si j'avais un fils comme vous, et qu'il ſe fît turc, je me ferais turc et j'irais vivre avec lui et ſervir ſa maîtreſſe. Malheur aux Nazaréens qui ne penſent pas ainſi.

Je vous renvoie la politeſſe hollandaiſe : faites-en uſage le plutôt que vous pourrez. Voilà le canevas ; vous prendrez de vos couleurs, vous flatterez la nation chez qui vous êtes, et vous punirez l'ennemi de toutes les nations. Je vous embraſſe tendrement.

(*) Nom de famille du marquis d'*Argens*.

(**) Mademoiſelle *Cochois*, comédienne.

1737.

LETTRE LXIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 janvier.

Mon cher ami, il faut s'armer de patience dans cette vie, et tâcher d'être auſſi inſenſible aux traverſes, que nos cœurs ſont ouverts aux charmes de l'amitié. Ce bon dévot de *Rouſſeau* fut informé, il y a un mois, que j'avais paſſé par Bruxelles; auſſitôt ſa vertu ſe ranima pour faire mettre dans trois ou quatre gazettes que je m'en allais en Pruſſe, parce que j'étais chaſſé de France; ſa probité a même été juſqu'à écrire et à faire écrire contre moi en Pruſſe. Voyant que DIEU ne béniſſait pas ſes pieuſes intentions, et que j'étais tranquille à Leyde où je travaillais à la philoſophie de *Newton*, il a recouru chrétiennement à une autre batterie. Il a ſemé le bruit que j'étais venu prêcher l'athéïſme à Leyde, et que j'en ſerais chaſſé comme *Deſcartes*; que j'avais eu une diſpute publique avec le profeſſeur *s'Graveſende* ſur l'exiſtence de DIEU, etc. Il a fait écrire cette belle nouvelle à Paris par un moine défroqué, qui feſait autrefois un libelle hebdomadaire intitulé le Glaneur. Ce moine eſt chaſſé de la Haie, et eſt caché à Amſterdam. J'ai été bien vîte informé de tout cela. Il ſe fait ici, parmi quelques malheureux réfugiés, un commerce de ſcandales et de menſonges à la main, qu'ils débitent chaque ſemaine dans tout le Nord pour de l'argent. On paye deux, trois cents,

1737. quatre cents florins par an à des nouvelliftes obfcurs de Paris, qui griffonnent toutes les infamies imaginables, qui forgent des hiftoires auxquelles les regrattiers de Hollande ajoutent encore; et tout cela s'en va réjouir les cours de l'Allemagne et de la Ruffie. Ces meffieurs-là font une engeance à étouffer.

Vous avez à Paris des perfonnes bien plus charitables, qui compofent pour rien des chanfons fur leur prochain. On vient de m'en envoyer une où vous, et *Pollion*, et le gentil *Bernard*, et tous vos amis et moi indigne, ne fommes pas trop bien traités; mais cela ne dérangera ni ma philofophie ni la vôtre, et *Newton* ira fon train.

Tranquille au haut des cieux que Newton s'eft foumis,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.

Après les confolations de l'amitié et de la philofophie, la plus flatteufe que je reçoive eft celle des bontés inexprimables du prince royal de Pruffe. J'ai été très-fâché que l'on ait inféré dans les gazettes que je devais aller en Pruffe, que le prince m'avait envoyé fon portrait, etc. Je regarde fes faveurs comme celles d'une belle femme, il faut les goûter et les taire. Mandez-lui, mon cher ami, que je fuis difcret, et que je ne me vante point des careffes de ma maîtreffe. De mon côté, je ne vous oublie pas quand je lui parle de belles-lettres et de mérite.

Mille refpects, je vous prie, à votre Parnaffe, à nos loyaux chevaliers. Parlez un peu à M. d'*Argental* des faintes calomnies du béat *Rouffeau*. Adieu; nous ne fommes qu'honnêtes gens, Dieu merci; je vous embraffe.

1737.

LETTRE LXIV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Amsterdam, le 28 janvier.

Je n'ai pu achever la lecture de l'Almanach du diable. Je suis persuadé que *Belzébuth* sera très-fâché qu'on lui impute un si plat ouvrage ; il est très-inintelligible ; je ne sais si vous y êtes fourré. On dit qu'il y en a deux éditions ; je vous les apporterai toutes deux. Il me paraît que ce titre, Almanach du diable, peut fournir une bonne lettre juive. Mon cher *Isaac* dira des choses charmantes sur le ministre *Becker* qui a fait le Monde enchanté pour prouver qu'il n'y a point de diable ; sur l'origine du diable, dont il n'est pas dit un mot dans la très-sainte Ecriture ; sur son histoire faite en anglais.

Ah ! mon cher *Isaac*, mon cher *Isaac*, vous êtes selon mon cœur ! Que ne puis-je travailler auprès de vous ! que n'êtes-vous à Amsterdam ! Je n'attends que le moment d'être débarrassé de mes graveurs, de mes imprimeurs, pour venir vous embrasser. Mais quel tour les révérends ont-ils voulu vous jouer ! *Ah ! traditori !*

Je vous prie de presser la publication de la lettre du petit bourgmestre. Embellissez, enflez cela : le canevas doit plaire à ce pays-ci. Il est bon d'avoir les bourgmestres pour soi, si on a les jésuites contre.

Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.

Mon cher *Isaac*, je vous aime tendrement. Je

1737. viens de lire le numéro où il est parlé de *Jacques Clément* et des précepteurs de *Ravaillac*. Vous êtes plus hardi qu'*Henri IV*; il craignait les jésuites.

LETTRE LXV.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 4 février.

J'AI fait ce que j'ai pu, mon cher ami, pour les manes de ce M. de *la Creuse* qui s'est tué comme *Brutus*, *Cassius*, *Caton*, *Othon*, pour avoir perdu une commission de tabac; mais je ne sais si mes représentations sourdines en faveur de cette ame romaine ou anglaise réussiront.

Vous n'avez pas relu apparemment le manuscrit de l'Enfant prodigue; vous y reprenez toutes les fautes qui ni sont plus. Vous êtes le contraire des amans qui trouvent toujours dans leurs maîtresses des beautés que personne n'y trouve plus qu'eux. Il est bon d'être sévère, mais il faut être exact, et ne plus voir ce que j'ai ôté.

Je crois que le fond de cette comédie sera toujours intéressant. Si quelque plaisanterie vient se présenter à moi pour égayer le sujet, je la prendrai; mais pour les mœurs et la tendresse, mon ame en a un magasin tout plein.

Mes récréations sont ici de corriger mes ouvrages de belles-lettres, et mon occupation sérieuse d'étudier *Newton* et de tâcher de réduire ce géant-là à la mesure des nains mes confrères. Je mets *Briarée* en miniature. La grande affaire est que les traits soient ressemblans. J'ai entrepris une

besogne bien difficile ; ma santé n'en est pas meilleure;il arrivera peut-être que je la perdrai entièrement, et que mon ouvrage ne réussira point ; mais il ne faut jamais se décourager. Je prétends que *Polymnie* entendra toute cette philosophie, comme elle exécute une sonate. Vous me direz si cela est clair. Je vous en ferai tenir quelques feuilles ; vous les jetterez au feu si vous avez trop soupé la veille ; et si vous n'êtes pas en état de lire. 1737.

Je suis enchanté que ma nièce lise *Locke*. Je suis comme un vieux bon homme de père qui pleure de joie de ce que ses enfans se tournent au bien. Dieu soit béni de ce que je fais des prosélytes dans ma famille.

Je ne suis pas fâché des calomnies que saint *Rousseau* a débitées sur mon compte. Elles étaient si grossières qu'il fallait bien qu'elles retombassent sur lui. Ce bon dévot sera le patron des calomniateurs. Il avait publié par-tout que j'avais eu une belle querelle avec *s'Gravesende*, au sujet de l'existence de DIEU. Cela a indigné M. *s'Gravesende* et tout le monde. Oh, pour le coup, je défie ici la calomnie. Je passe ma vie à voir des expériences de physique, à étudier. Je souffre tous mes maux patiemment, presque toujours dans la solitude. Pour peu que je veuille de société, je trouve ici plus d'accueil qu'on ne m'en a jamais fait en France ; on m'y fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je persiste dans le dessein de ne point répondre aux *Desfontaines*. Je tâche de mettre mes ouvrages hors de portée des griffes de la censure.

1737. Mon cher ami, je vous fais là un long détail de petites choses; pardon. Faites mes complimens aux preux chevaliers, au Parnasse, à *Pollion*, à *Polymnie* (*), à *Varron-Dubos* et à *Colbert-Melon.* Eh bien, *Castor* et *Pollux* sont donc sous l'autre hémisphère jusqu'à l'année prochaine? Mais ceux que vous me dites qui ont payé d'ingratitude les bienfaits de *Pollion*, devraient être dans les enfers à tout jamais. Votre ame tendre et reconnaissante doit trouver ce crime horrible. Ecrivez à *Emilie*; elle est bien au-dessus encore de tout ce que vous me dites d'elle. Adieu; que *Berger* m'écrive donc, il m'oublie.

LETTRE LXVI.

A M. THIRIOT.

A Leyde, le 14 février.

Je reçois votre lettre du 7 février, mon cher ami. Je pars incessamment pour achever à Cambridge mon petit cours de newtonisme; j'en reviendrai au mois de juin, et je veux qu'au mois de septembre vous et les vôtres soyez newtoniens. Si mon ouvrage n'est pas aussi clair qu'une fable de *la Fontaine*, il faut le jeter au feu. A quoi bon être philosophe, si on n'est pas entendu des gens d'esprit?

J'ai vu l'ode de *Rousseau*; elle n'est pas plus mauvaise que ses trois épitres.

Solve senescentem maturè sanus equum, . . .

Apollon lui a ôté le talent de la poésie, comme

(*) Madame de *la Poplinière*.

on dégrade un prêtre avant de le livrer au bras séculier. J'ai appris dans ce pays ci des traits de son hypocrisie, à mettre dans le Tartuffe. C'était un scélérat qui avait le vernis de l'esprit : le vernis s'est en allé, et le coquin est demeuré. 1737.

M. d'*Aremberg*, convaincu de ses impostures, et qui pis est ennuyé de lui, ne veut plus le voir. Il est réduit à un juif nommé *Médina*, condamné en Hollande au dernier supplice. Il passe chez lui sa journée au sortir de la messe. Il communie, il calomnie, il ennuie; n'en parlons plus.

Le prince royal est plus *Titus*, plus *Marc-Aurèle* que jamais.

J'ai écrit aux deux aimables frères. Ce sont les plus aimables amis que j'aye après vous. Je n'ai point vu le nouveau rien de l'ex-jésuite.

LETTRE LXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Amsterdam, ce 18 février.

Mon cher *Cideville*, j'ai reçu vos lettres où vous faites parler votre cœur avec tant d'esprit. Pardon, mon cher ami, si j'ai tardé si longtemps à vous répondre. Je vais bien haïr la philosophie qui m'a ôté l'exactitude que l'amitié m'avait donnée. Que gagnerai-je à connaître le chemin de la lumière, et la gravitation de Saturne ? Ce sont des vérités stériles ; un sentiment est mille fois au-dessus. Comptez que cette étude, en m'absorbant pour quelque temps, n'a point pourtant desséché mon cœur ; comptez que le

compas ne m'a point fait abandonner nos mu-
1737. settes. Il me ferait bien plus doux de chanter avec vous, *lentus in umbrâ*, *formosam resonare doceus Amaryllida sylvas*, que de voyager dans le pays des démonstrations ; mais, mon cher ami, il faut donner à son ame toutes les formes possibles. C'est un feu que Dieu nous a confié, nous devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de son ame à toutes les sciences et à tous les sentimens ; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, il y a place pour tout le monde. Je veux m'instruire et vous aimer ; je veux que vous soyez newtonien, et que vous entendiez cette philosophie comme vous savez aimer.

Je ne sais pas ce qu'on pense à Rouen et à Paris, et j'ignore la raison pour laquelle vous me parlez de *Rousseau*. C'est un homme que je méprise infiniment comme homme, et que je n'ai jamais beaucoup estimé comme poëte. Il n'a rien de grand ni de tendre ; il n'a qu'un talent de détail ; c'est un ouvrier, et je veux un génie. Il faut que vous vous soyez mépris quand vous m'avez conseillé de le louer, et même de caresser quelques personnes dont vous croyez qu'on doit mendier le suffrage. Je ne louerai jamais ce que je méprise, et je ne ferai jamais ma cour à personne. Prenez des sentimens plus hauts et plus honorables pour l'humanité. Ne croyez pas d'ailleurs qu'il n'y ait que la France où l'on puisse vivre : c'est un pays fait pour les jeunes femmes

et les voluptueux, c'eſt le pays des madrigaux et des pompons; mais on trouve ailleurs de la raiſon, des talens, etc. *Bayle* ne pouvait vivre que dans un pays libre: la ſève de cet arbre, heureuſement tranſplanté, eût été étouffée dans ſon pays natal. 1737.

Je ſais que par-tout la jalouſie pourſuit les arts; je connais cette rouille attachée à nos métaux. Le poiſon de *Rouſſeau* m'a été lancé juſqu'ici. Il a écrit que j'avais eu une diſpute ſur l'athéiſme avec s'*Graveſende*. Sa calomnie a été confondue, et ainſi le feront tôt ou tard toutes celles dont on m'a noirci. Je ne crains perſonne, je ne demanderai de faveur à perſonne; et je ne déshonorerai jamais le peu de talens que la nature m'a donné, par aucune flatterie. Un homme qui penſe ainſi mérite votre amitié, autrement j'en ſerais indigne. C'eſt cette amitié ſeule qui me fera retourner en France, ſi j'y retourne.

Adieu; je vous embraſſe de tout mon cœur. Mille tendres complimens à M. de *Formont* que vous voyez, ou à qui vous écrivez.

J'ai lu la pauvre ode de *Rouſſeau* ſur la paix; cela eſt preſque auſſi mauvais que tous ſes derniers ouvrages.

LETTRE LXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Leyde, ce 25 février.

Je ne ſais rien de rien. Si vous ſavez de mes nouvelles, mon reſpectable et généreux ami, vous me ferez un ſenſible plaiſir de m'en

apprendre. Je ne compte point voir cet hiver le
1737. Prince de Pruſſe. Ce ſera pour cet été, ſi en effet je me réſous d'y aller ; en attendant, je m'occuperai à l'étude. J'aurai des ſecours où je ſuis, et je ne perdrai pas mon temps ; on le perd toujours dans une cour. Je ſacrifie à préſent l'idée d'une tragédie à la phyſique, à laquelle je me ſuis remis. *Newton* l'emporte ſur ce Prince royal, il l'emportera bien ſur des vers alexandrins ; mais je vous jure que j'y reviendrai, puiſque vous les aimez.

Le genre de vie que je mène eſt tout-à-fait de mon goût, et me rendrait heureux ſi je n'étais pas loin d'une perſonne qui avait daigné faire dépendre ſon bonheur de vivre avec moi.

Mandez-moi, je vous prie, vos intentions ſur notre Enfant (*). Je n'écris point à mademoiſelle *Quinault* ; je compte que vous joindrez à toutes vos bontés celle de l'aſſurer de ma tendre reconnaiſſance.

Si cet Enfant a en effet gagné ſa vie, je vous prie de faire en ſorte que ſon pécule me ſoit envoyé, tous frais faits. C'eſt une bagatelle ; mais il m'eſt arrivé encore de nouveaux déſaſtres ; j'ai fait des pertes dans le chemin.

Souffrez que je joigne ici une lettre pour *Thiriot* le marchand. Adieu ; on ne peut être plus pénétré de vos bontés. Adieu, les deux frères que j'aimerai et que je reſpecterai toute ma vie.

(*) L'enfant prodigue.

LETTRE LXIX.

1737.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Cirey.

Je vous réitère, mon tendre ami, la prière de ne parler de mes affaires à perfonne, et fur-tout de dire que je fuis en Angleterre; j'ai pour cela de très-fortes raifons. Il y aurait à moi, dans le moment critique où je me trouve, beaucoup d'imprudence de mettre dans le commerce de *Pinga* une partie forte qui ferait trop long-temps à rentrer. N'y mettons donc que quatre à cinq mille francs pour nous amufer; pareille fomme dans les tableaux, cela vous amufera encore plus. Les billets des fermiers généraux font à fix pour cent; c'eft l'emploi le plus fûr de l'argent. Amufez-vous encore là-deffus. Achetez des actions; cette marchandife baiffera dans peu, du moins je le penfe, c'eft encore là un honnête délaffement pour un chanoine, et je m'en rapporte entièrement à votre intelligence pour tous ces amufemens.

De plus, mettons entre les mains de M. *Michel*, dont vous connaiffez la probité et la fortune, la moitié de notre argent comptant, à raifon de cinq pour cent, et pas davantage, ne fût ce que pour fix mois, cela vaudra quelque chofe; en fait d'intérêt il ne faut rien négliger, et dans le placement de fon argent fe conformer toujours à la loi du prince. Que tout cela, comme mes autres affaires, foit dans un profond fecret.

Encore dix-huit francs à d'*Arnaud* et deux

1737. Henriades. Je m'aperçois que je vous donne plus d'embarras que tout votre chapitre, mais je ne ferai pas si ingrat.

LETTRE LXX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Je suis très aise, mon cher correspondant, que M. *Berger* me croye en Angleterre. J'y suis pour tout le monde, excepté pour vous. Remettez, je vous prie, cent louis d'or à M. le marquis *du Châtelet*, qui me les rapportera.

A présent, mon cher abbé, voulez-vous que je vous parle franchement ? Il faudrait que vous me fissiez l'amitié de prendre par an un petit honoraire, une marque d'amitié. Agissons sans aucune façon. Vous aviez une petite rétribution de vos chanoines; traitez-moi comme un chapitre; prenez-le double, de votre ami le poëte philosophe, de ce que vous donnait votre cloître; sans préjudice du souvenir que j'aurai toujours pour vous. Réglez cela, et aimez-moi.

LETTRE LXXI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

L'HOMME qui a le secret du tombac qui se file, n'est pas le seul; mais je crois qu'on n'en peut filer que très-peu, et qu'il se casse. Sondez cet homme au tombac; nous pourrions bien le prendre ici, et lui donner une chambre, un laboratoire, la table,

et

et une pension de cent écus. Il ferait à portée de faire ses expériences, et d'essayer de faire de l'acier, ce qui est bien plus aisé assurément que de faire de l'or. S'il a le malheur de chercher la pierre philosophale, je ne suis pas surpris que, de six mille livres de rente, il soit réduit à rien. Un philosophe qui a six mille livres de rente, a la pierre philosophale. Cette pierre conduit tout naturellement à parler d'affaires d'intérêt. 1737.

Voici le certificat que vous demandez. Je vous réitère mes prières pour qu'on écrive sans délai à M. de *Guise*, à M. de *Lezeau* et autres; pour que vous voyiez M. *Paris Duverney*, et que vous lui fassiez entendre qu'on me fera grand plaisir de me laisser jouir de la pension de la reine et de l'argent du trésor royal, dont j'ai un très-grand besoin, et dont je serai très-obligé.

Veuillez encore, mon cher abbé, arranger à l'amiable ma rente, mon dû et les arrérages avec l'intendant de M. de *Richelieu*; le tout sans marquer une défiance injuste. Cela devrait être consommé depuis plus d'un mois. Une assurance d'un payement régulier épargnerait à Monsieur le Duc des détails désagréables, délivrerait son intendant d'un grand embarras, vous épargnerait à vous, mon cher ami, beaucoup de pas perdus, des corvées fatigantes et infructueuses.

Nous en dirons davantage là-dessus une autre fois, car je crains d'oublier de vous demander une très-bonne machine pneumatique, ce qui est rare à trouver; un bon télescope de réflexion, ce qui pour le moins est aussi rare; les volumes des pièces

1737. qui ont été couronnées à l'académie. Ce ſont là des choſes ſavantes dont mon eſprit peu ſavant a un beſoin très-urgent.

Je n'ai, mon cher abbé, ni le temps ni la force d'être plus long, ni même de vous remercier du chimiſte que vous m'avez envoyé. Je ne l'ai encore guère vu qu'à la meſſe; il aime la ſolitude: il doit être content. Je ne pourrai travailler avec lui en chimie, que quand un appartement que je bâtis ſera achevé; en attendant, il faut que chacun étudie de ſon côté, et que vous m'aimiez toujours.

LETTRE LXXII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mai.

Il y a plaiſir, mon cher ami, à vous donner des commiſſions ſavantes, tant vous vous en acquittez bien: on ne peut rendre ſervice ni mieux ni plus promptement.

Je viens de faire ſur le champ l'expérience que le ſavant charbonnier, M. *Groſſe*, conſeille ſur le fer. J'en ai peſé un morceau de deux livres, que j'ai fait rougir ſur une tuile à l'air; je l'ai peſé rouge, je l'ai peſé froid, il a toujours été de même poids. J'ai peſé tous ces jours-ci du fer et de la fonte enflammés; j'en ai peſé depuis deux livres juſqu'à mille livres. Loin de trouver le poids du fer rouge plus grand, je l'ai trouvé plus petit de beaucoup, ce que j'attribue à l'effet de la fournaiſe prodigieuſement ardente, qui aura enlevé quelques particules de fer; c'eſt ce que je vous

prie de dire au fieur *Grosse* quand vous le verrez; voyez donc promptement ce gnome, et avec votre *incognito* ordinaire, faites-lui une nouvelle consultation. C'eft un homme bien au fait. Sachez donc; 1°. s'il croit que le feu pèse: 2°. fi les expériences faites par M. *Homberg* et autres, doivent l'emporter à ce fujet fur celle du fer rouge et refroidi qui pèfe toujours également. Nous fommes environnés, mon cher abbé, d'incertitudes dans tous les genres poffibles. La moindre vérité donne des peines infinies à trouver. 1737.

3°. Demandez-lui fi le miroir ardent du Palais royal fait le même effet fur les matières mifes dans l'air libre et dans le vide de la machine pneumatique. Il faudrait là-deffus le faire jafer long-temps, lui demander les effets des rayons du foleil dans ce vide fur la poudre à canon, fur les liqueurs, fur les métaux, prendre un petit nota de toutes les réponfes de ce favant.

4°. L'interroger fi le phofphore de *Boyle* fi le phofphore igné s'allument dans le vide; enfin, s'il a vu de bon naphte de Perfe, et s'il eft vrai que ce naphte brûle dans l'eau (*). Vous voilà,

(*) M. de *Voltaire* s'occupait alors d'un Mémoire fur la nature et les lois de la propagation du feu, qu'il envoya pour concourir au prix de l'académie des fciences. M. *Euler* eut le prix, et l'académie fit une mention honorable du Mémoire de M. de *Voltaire*. Ses expériences fur le poids d'une maffe de métal rougie au feu, comparé au poids de la même maffe refroidie, ont été répétées par M. de *Buffon*, qui a trouvé que le poids de la maffe refroidie était plus petit. Mais un favant phyficien anglais a répété récemment cette expérience, et a trouvé le même réfultat que M. de *Voltaire*. Il eft difficile de faire cette expérience d'une

1737. mon cher abbé, archi-physicien. Je vous lutine furieusement, car j'ajoute encore que le temps me presse. J'abuse excessivement de votre complaisance; mais, en revanche, je vous aime excessivement.

manière concluante; mais la plupart des physiciens sont de l'avis de M. de *Voltaire.*

Quant à l'augmentation du poids des métaux calcinés, ce phénomène observé par *Boyle* est très-réel; mais il ne dépend point de la chaleur actuelle de ces métaux. Ils ne perdent point cette augmentation en refroidissant, mais seulement lorsqu'on les remet dans l'état métallique. Cette augmentation de poids a été long-temps un phénomène inexplicable. Comme les métaux ne se calcinent point dans les vaisseaux fermés, plusieurs physiciens avaient soupçonné qu'elle était due à l'air de l'atmosphère qui se combinait dans cette opération avec la terre métallique. Cette conjecture a été vérifiée depuis, et on a trouvé que l'augmentation de poids que les métaux acquièrent par la calcination, est due à une combinaison de la terre métallique, non avec l'air de l'atmosphère, mais avec celle des parties constituantes de cet air, à laquelle les chimistes donnent le nom d'air vital, d'air déphlogistiqué; et dans le temps où M. de *Voltaire* écrivait ces lettres, la doctrine de *Stahl* était inconnue en France; ainsi l'on ne doit point être étonné qu'il ne s'exprime pas toujours avec l'exactitude que le langage des chimistes a pu acquérir depuis cette époque. *Note de l'A. d. V.*

LETTRE LXXIII.

1737.

A M. PITOT,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Le 17 de mai.

Vous m'aviez flatté, Monfieur, l'année paffée, que vous voudriez bien donner quelque attention à des Elémens de la philofophie de *Newton*, que j'ai mis par écrit pour me rendre compte à moi-même de mes études, et pour fixer dans mon efprit les faibles connaiffances que je peux avoir acquifes. Si vous voulez le permettre, je vous ferai tenir mon manufcrit qui n'eft qu'un recueil de doutes, et je vous prierai de m'inftruire.

Si après cela vous trouvez que le public puiffe tirer quelque utilité de l'ouvrage, et que vous vouliez l'abandonner à l'impreffion, peut-être que la nouveauté et l'envie de voir de près quelques-uns des myftères newtoniens cachés jufqu'ici au gros du monde, pourront procurer au livre un débit qu'il ne mériterait guère fans ce goût de la nouveauté, et fur-tout fans vos foins. Les libraires le demandent déjà avec affez d'empreffement.

Je me flatte qu'un efprit philofophique comme le vôtre ne fera point effarouché de l'attraction. Elle me paraît une nouvelle propriété de la matière. Les effets en font calculés; et il eft de toute impoffibilité de reconnaître, pour principe

1737. de ces effets, l'impulſion telle que nous en avons l'idée. Enfin, vous en jugerez.

Je vous dirai, pour commencer mon commerce de queſtions avec vous, qu'ayant vu les expériences de M. *s'Graveſende* ſur les chutes et les chocs des corps, j'ai été obligé d'abandonner le ſyſtême qui fait la quantité de mouvement le produit de la maſſe par la viteſſe; et en gardant pour M. de *Mairan*, et pour ſon mémoire, une eſtime infinie, je paſſe dans le camp oppoſé, ne pouvant juger d'une cauſe que par ſes effets, et les effets étant toujours le produit de la maſſe par le carré de la viteſſe, dans tous les cas poſſibles et à tous les momens.

Il y a des idées bien nouvelles (et qui me paraiſſent vraies) d'un docteur *Barclai*, évêque de Cloine, ſur la manière dont nous *voyons*. Vous en lirez une petite ébauche dans ces Elémens; mais je me repens de n'en avoir pas aſſez dit. Il me paraît ſur-tout qu'il décide très-bien une queſtion d'optique que perſonne n'a jamais pu réſoudre. C'eſt la raiſon pour laquelle nous voyons dans un miroir concave les objets tout autrement placés qu'ils ne devraient l'être ſuivant les lois ordinaires.

Il décide auſſi la queſtion du différend entre *Régis* et *Mallebranche*, au ſujet du diſque du ſoleil et de la lune qu'on voit toujours plus grands à l'horizon qu'au méridien, quoiqu'ils ſoient vus à l'horizon ſous un plus petit angle. Il me paraît qu'il prouve aſſez que *Mallebranche* et *Régis* avaient également tort.

Pour moi qui viens d'obſerver ces aſtres à leur lever et à leur coucher avec un large tuyau de carton qui me cachait tout l'horizon, je peux vous aſſurer que je les ai vus tout auſſi grands que quand mes yeux les regardaient ſans tube. Tous les aſſiſtans en ont jugé comme moi. 1737.

Ce n'eſt donc pas la longue étendue du ciel et de la terre qui me fait paraître ces aſtres plus grands à leur lever et à leur coucher qu'au méridien, comme le dit *Mallebranche*.

J'ajouterai un article ſur ce phénomène et ſur celui des miroirs concaves, dans mon livre. En attendant, permettez que je vous conſulte ſur un fait d'une autre nature, qui me paraît très-important.

M. *Godin*, après le chevalier de *Louville*, aſſure enfin que l'obliquité de l'écliptique a diminué de près d'une minute depuis l'érection de la méridienne de *Caſſini* à Sainte-Pétrone. Il eſt donc conſtant que voilà une nouvelle période, une révolution nouvelle qui va changer l'aſtronomie de face.

Il faut ou que l'équateur s'approche de l'écliptique, ou l'écliptique de l'équateur. Dans les deux cas, tous les méridiens doivent changer peu à peu. Celui de Sainte-Pétrone a donc changé : il eſt donc midi un peu plutôt qu'il n'était. A-t-on fait ſur cela quelques obſervations ? Le ſyſtême du changement de l'obliquité, qui entraîne une ſi grande révolution, pourrait-il ſubſiſter ſans qu'on ſe fût aperçu d'une aberration ſenſible dans le mouvement apparent des

1737. astres ? Je vous prie de me mander quelles nouvelles on fait du ciel sur ce point-là.

N'a-t-on point quelques nouvelles aussi sur les mesures des degrés vers le pôle ? Je serai bien attrapé si la terre n'était pas un sphéroïde aplati aux deux extrémités de l'axe ; mais je crois encore que M. de *Maupertuis* trouvera la terre comme il l'a devinée. Il est fait pour s'être rencontré avec celui que *Platon* appelle l'éternel géomètre.

On ne peut être avec plus d'estime que moi, Monsieur, votre, etc.

LETTRE LXXIV.

A M. PITOT.

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Le 20 juin.

VOUS devez avoir actuellement, Monsieur, tout l'ouvrage (*) sur lequel vous voulez bien donner votre avis. J'en ai commencé l'édition en Hollande, et j'ai appris depuis que le gouvernement désirait que le livre parût en France, d'une édition de Paris. M. d'*Argenson* sait de quoi il s'agit ; je n'ai osé lui écrire sur cette bagatelle. La retraite où je vis ne me permet guère d'avoir aucune correspondance à Paris, et surtout d'importuner les gens en place de mes affaires particulières. Sans cela, il y a long-temps que j'aurais écrit à M. d'*Argenson*, avec qui j'ai eu l'honneur d'être élevé, et qui, depuis vingt-cinq ans, m'a toujours honoré de ses bontés. Je

(*) Les Elémens de la philosophie de *Newton*.

compte

compte qu'il m'a conservé la même bienveillance. Je vous supplie, Monsieur, de lui montrer cet article de ma lettre, quand vous le trouverez dans quelque moment de loisir. Vous l'instruirez mieux que je ne le ferais touchant cet ouvrage. Vous lui direz qu'ayant commencé l'édition en Hollande, et en ayant fait présent au libraire qui l'imprime, je n'ai songé à le faire imprimer en France que depuis que j'ai su qu'on désirait qu'il y parût avec privilége et approbation. 1737.

Ce livre est attendu ici avec plus de curiosité qu'il n'en mérite, parce que le public s'empresse de chercher à se moquer de l'auteur de la Henriade devenu physicien. Mais cette curiosité maligne du public servira encore à procurer un prompt débit à l'ouvrage, bon ou mauvais.

La première grâce que j'ai à vous demander, Monsieur, est de me dire en général ce que vous pensez de cette philosophie, et de me marquer les fautes que vous y aurez trouvées. J'ai un instinct qui me fait aimer le vrai; mais je n'ai que l'instinct, et vos lumières le conduiront.

Vous trouvez que je m'explique assez clairement; je suis comme les petits ruisseaux; ils sont transparens parce qu'ils sont peu profonds. J'ai tâché de présenter les idées de la manière dont elles sont entrées dans ma tête. Je me donne bien de la peine pour en épargner à nos Français qui, généralement parlant, voudraient apprendre sans étudier.

Vous trouverez, dans mon manuscrit, quelques anecdotes semées parmi les épines de la physique.

1737. Je fais l'hiſtoire de la ſcience dont je parle, et c'eſt peut-être ce qui ſera lu avec le moins de dégoût. Mais le détail des calculs me fatigue et m'embarraſſe encore plus qu'il ne rebutera les lecteurs ordinaires. C'eſt pour ces cruels détails ſur-tout que j'ai recours à votre tête algébrique et infatigable ; la mienne, poétique et malade, eſt fort empêchée à peſer le ſoleil.

Si madame votre femme eſt accouchée d'un garçon, je vous en fais mon compliment. Ce ſera un honnête homme et un philoſophe de plus, car j'eſpère qu'il vous reſſemblera.

Sans aucune cérémonie, je vous prie de compter ſur ma reconnaiſſance autant que ſur mon eſtime et mon amitié ; il ſerait indigne de la philoſophie d'aller barbouiller nos lettres d'un votre très humble etc.

P. S. Vous vous moquez du monde de me remercier comme vous faites, et encore plus de parler d'acte par-devant notaire ; je le déchirerais. Votre nom me ſuffit, et je ne veux point que le nom d'un philoſophe ſoit déshonoré par des obligations en parchemin. S'il n'y avait que des gens comme nous, les gens de juſtice n'auraient pas beau jeu.

LETTRE LXXV. 1737.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Le 22 juin.

J'AI reçu vos lettres, mon cher *Isaac*, comme nos pères reçurent les cailles dans le désert; mais je ne me lasserai pas de vos lettres comme ils se lassèrent de leurs cailles. Souvenez-vous que je vous ai toujours assuré un succès invariable pour les Lettres juives. Comptez que vous vous lasserez plutôt d'en écrire, que le public de les lire et de les désirer.

Je suis très-aise que vous ayez exécuté ce petit projet d'Anecdotes littéraires. Le goût que vous avez pour le bon et pour le vrai ne vous permettra pas de passer sous silence les Visions de *Marie Alacoque*:

Les vers français que *Jésu-Christ* a faits pour cette sainte; vers qui feraient penser que notre divin Sauveur était un très-mauvais poëte, si on ne savait d'ailleurs que *Languet*, archevêque de Sens, a été le *Pellegrin* qui a fait ces vers de *Jésu-Christ*:

L'impertinence absurde des jésuites qui, dans leur misérable journal, viennent d'assurer que l'Essai sur l'homme, de *Pope*, est un ouvrage diabolique contre la religion chrétienne:

Le style d'un certain père *Regnault*, auteur des Entretiens physiques; style digne de son ignorance. Ce bon père a la justice d'appeler les admirables découvertes et les démonstrations de

1737. *Newton* sur la lumière, *un système ;* et ensuite il a la modestie de proposer le sien. Il dit qu'*Hercule était physicien*, et qu'on ne pouvait résister à *un physicien de cette force*. Il examine la question du vide, et il dit ingénieusement : Voyons s'il y a du vide *ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourse*.

C'est-là le style de nos beaux esprits savans, qui ne peuvent imiter que les défauts de *Voiture* et de *Fontenelle*.

Pareilles impertinences dans le père *Castel* qui, dans un livre de mathématiques, pour faire comprendre que le cercle est un composé d'un infini de lignes droites, introduit un ouvrier fesant un talon de souliers, qui dit qu'un cône n'est qu'un pain de sucre, etc. etc. ; et que ces notions suffisent pour être bon mathématicien.

Les cabales et les intrigues pour faire réussir de mauvaises pièces, et pour faire croire qu'elles ont réussi, quand elles ont fait bâiller le peu d'auditeurs qu'elles ont eus : témoin l'Ecole des amis, Childéric, et tant d'autres qu'on ne peut lire.

Enfin, vous ne manquerez pas de matières. Vous aurez toujours de quoi venger et éclairer le public.

Vous faites fort bien, tandis que vous êtes encore jeune, d'enrichir votre mémoire par la connaissance des langues ; et puisque vous faites aux belles-lettres l'honneur de les cultiver, il est bon que vous vous fassiez un fonds d'érudition, qui donnera toujours plus de poids à votre gloire et à vos ouvrages. Tout est également frivole en

ce monde; mais il y a des inutilités qui passent pour solides, et ces inutilités là ne sont pas à négliger. Tôt ou tard vous en recueillerez le fruit, soit que vous restiez dans les pays étrangers, soit que rentriez dans votre patrie. 1737.

Voici une lettre que j'ai reçue, laquelle doit vous confirmer dans l'idée que vous avez de *Rousseau*. Adieu; Je vous aime autant qu'il est méprisable. Je vous suis attaché pour toute ma vie.

LETTRE LXXVI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

MONSIEUR de *Brézé*, est-il bien solide? Qu'en pensez-vous, mon prudent ami? Cet article d'intérêt mûrement examiné, prenez vingt mille livres chez M. *Michel*, et donnez-les à M. de *Brézé*, en rentes viagères au denier dix. Cet emploi sera d'autant plus agréable, qu'on sera payé aisément et régulièrement sur ses maisons à Paris. Arrangez cette affaire pour le mieux, et une fois arrangée, si la terre de Spoy peut se donner pour cinquante mille livres, nous les trouverons vers le mois d'avril. Nous vendrons des actions, nous emprunterons au denier vingt, cela ne sera difficile ni à vous ni à moi; la vie est courte. *Salomon* dit qu'il faut jouir: je songe à jouir, et pour cela je me sens une grande vocation pour être jardinier, laboureur et vigneron; peut-être même réussirai-je mieux à planter des arbres, à bêcher la terre et à la faire fructifier, qu'à faire des

1737. tragédies, de la chimie, des poëmes épiques, et autres ſublimes ſottiſes qui font des ennemis implacables. Donnez l'Enfant prodigue à *Prault*, moyennant cinquante louis d'or, ſix cents francs tout de ſuite, et un billet pour les autres ſix cents livres, payables quand ce malheureux Enfant verra le jour. Cet argent ſera employé à quelque bonne œuvre. Je m'en tiens à mon lot, qui eſt un peu de gloire et quelques coups de ſifflets.

LETTRE LXXVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 3 novembre.

N'OSANT vous écrire par la poſte, je me ſers de cet homme qui part de Cirey, et qui ſe charge de ma lettre. Croiriez-vous bien que la plus lâche et la plus infame calomnie qu'un prêtre puiſſe inventer, a été cauſe de mon voyage en Hollande? Vous avez été, avec pluſieurs honnêtes gens, enveloppé vous-même dans cette calomnie abſurde dont vous ne vous doutez pas. Il ne m'eſt pas permis encore de vous dire ce que c'eſt. Je vous demande même en grâce, mon cher ami, au nom de la tendre amitié qui nous unit depuis plus de vingt ans, et qui ne finira qu'avec ma vie, de ne paraître pas ſeulement ſoupçonner que vous ſachiez qu'il y a eu une calomnie ſur notre compte. Ne dites point ſur-tout que vous ayez reçu de lettre de moi; cela eſt de très-grande conſéquence. Il vous paraîtra ſans doute ſurprenant qu'il y ait une pareille inquiſition ſecrète;

mais enfin elle exiſte, et il faut que les honnêtes gens, qui ſont toujours les plus faibles, cèdent aux plus forts. J'avais voulu vous écrire par M. l'abbé du *Reſnel*, qui eſt venu paſſer un mois à Cirey, et je ne me ſuis privé de cette conſolation que parce qu'il ne devait retourner à Paris qu'après la Saint-Martin. Mon cher *Thiriot*, quand vous ſaurez de quoi il a été queſtion, vous rirez et vous ſerez indigné à l'excès de la méchanceté et du ridicule des hommes. J'ai bien fait de ne vivre que dans la cour d'*Emilie*, et vous faites très-bien de ne vivre que dans celle de *Pollion*. 1737.

Je lus, il y a un mois, le petit extrait que mademoiſelle *Deshayes* avait fait de l'ouvrage de l'*Euclide-Orphée* et je dis à madame *du Châtelet* : Je ſuis sûr qu'avant qu'il ſoit peu *Pollion* épouſera cette muſe-là. Il y avait dans ces trois ou quatre pages une ſorte de mérite peu commun ; et cela, joint à tant de talens et de grâces, fait en tout une perſonne ſi reſpectable, qu'il était impoſſible de ne pas mettre tout ſon bonheur et toute ſa gloire à l'épouſer. Que leur bonheur ſoit public, mon cher ami, et que mes complimens ſoient bien ſecrets, je vous en conjure. Je ſouhaite qu'on ſe ſouvienne de moi dans votre temple des muſes ; je veux être oublié par-tout ailleurs.

Je viens de lire les paroles de Caſtor et Pollux. Ce poëme eſt plein de diamans brillans ; cela étincelle de penſées et d'expreſſions fortes. Il y manque quelque petite choſe que nous ſentons bien tous, et que l'auteur ſent auſſi ; mais c'eſt un ouvrage qui doit faire grand honneur à ſon

1737. esprit. Je n'en sais pas le succès ; il dépend de la musique, et des fêtes, et des acteurs. Je souhaiterais de voir cet opéra avec vous, d'en embrasser les auteurs, de souper avec eux et avec vous, mon cher ami, si je pouvais souhaiter quelque chose ; mais mon petit paradis terrestre me retiendra jusqu'à ce que quelque diable m'en chasse.

Vous savez peut-être que le seul vrai prince qu'il y ait en Europe nous a envoyé dans notre Eden un petit ambassadeur (*) qu'il qualifie de son ami intime, et qui mérite ce titre. Les autres rois n'ont que des courtisans, mais notre prince n'aura que des amis. Nous avons reçu celui-ci comme *Adam* et *Eve* reçoivent l'ange dans *le* Paradis de *Milton*, à cela près qu'il a fait meilleure chère, et qu'il a eu des fêtes plus galantes. Notre prince devient tous les jours plus étonnant ; c'est un prodige de talens et de vraie vertu. Je crains qu'il ne meure. Les hommes ne sont pas faits pour être gouvernés par un tel homme ; ils ne méritent pas d'être heureux.

Il m'envoie quelquefois de gros paquets qui sont six mois en route, et qui probablement arriveraient plutôt s'ils passaient par vos mains. Je voudrais bien que vous fussiez notre unique correspondant. Je me flatte que dans peu il me sera permis d'écrire librement à mes amis. Le nombre ne sera pas grand, et vous serez toujours à la tête.

Vous devriez bien aller voir mes nièces, qui ont perdu leur père. Vous me ferez grand plaisir de leur parler de leur oncle le solitaire (sans

(*) Le baron de *Keyserling*.

témoins s'entend). Il y a là une nièce aînée qui est une élève de *Rameau*, et qui a l'esprit aimable. 1737.
Je voudrais bien l'avoir auprès de moi, aussi bien que sa sœur. Vous pourriez leur en inspirer l'envie ; elles ne se repentiraient pas du voyage.

Mandez-moi donc des nouvelles de votre santé, de vos plaisirs, de tout ce qui vous regarde, et de nos amis que j'embrasse en bonne fortune. Adieu, mon très-cher ami que j'aimerai toujours.

LETTRE LXXVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Novembre.

VOTRE patience, mon cher abbé, va être mise à une étrange question ; je tremble qu'elle n'en puisse soutenir l'épreuve. J'espère tout de votre amitié. Affaires temporelles, affaires spirituelles, ce sont-là les deux grands sujets du long bavardage que je vais vous faire.

M. de *Lezeau* me doit trois ans ; il faut le presser sans trop l'importuner. Une lettre au prince de *Guise* cela ne coûte rien et avance les affaires. Les *Villars* et les d'*Auneuil* doivent deux années ; il faut poliment et sagement remontrer à ces messieurs leurs devoirs à l'égard de leurs créanciers ; il faut aussi terminer avec M. de *Richelieu*, et en passer par où l'on voudra. J'aurais de grandes objections à faire sur ce qu'il me propose ; mais j'aime encore mieux une conclusion qu'une objection. Concluez donc, mon cher

1737. ami ; je m'en rapporte aveuglément à vos lumières qui me sont toujours très-utiles.

Prault doit donner cinquante francs à monsieur votre frère. Je le veux ; c'est un petit pot de vin, une bagatelle qui est entrée dans mon marché ; et quand cette bagatelle sera payée, monsieur votre frère grondera de ma part le négligent *Prault* qui, dans les envois des livres que je veux, met toujours des retards qui m'impatientent cruellement ; rien de tout ce qu'il m'expédie, n'arrive à point nommé.

Monsieur votre frère demandera ensuite à ce libraire, ou à tel autre qu'il voudra, un Puffendorf, la Chimie de *Boerbaave* la plus complète ; une Lettre sur la divisibilité de la matière, chez *Jombert* ; la Table des trentes premiers tomes de l'Histoire de l'académie des sciences ; *Mariotte*, de la nature de l'air ; *idem* du froid et du chaud ; *Boyle, de ratione inter ignem et flammam*, difficile à trouver ; c'est l'affaire de monsieur votre frère.

Autres commissions. Deux rames de papier de ministre, autant de papier à lettres, le tout papier d'Hollande ; douze bâtons de cire d'Espagne à l'esprit de vin, une sphère copernicienne, un verre ardent des plus grands, mes estampes du Luxembourg, deux globes avec leurs pieds, deux thermomètres, deux baromètres, les plus longs sont les meilleurs ; deux planches bien graduées, des terrines, des retortes. En fait d'achat, mon ami, qu'on préfère toujours le beau et le bon un peu cher, au médiocre moins coûteux.

Voilà pour le bel esprit qui cherche à s'instruire

à la suite des *Fontenelle*, des *Boyle*, des *Boerhaave* et autres savans. Ce qui suit est pour l'homme 1737.
matériel qui digère fort mal, qui a besoin de faire, à ce qu'on lui dit, de grands exercices, et qui, outre ce besoin de nécessité, a encore d'autres besoins de société. Je vous prie, en conséquence, de lui faire acheter un bon fusil, une jolie gibecière avec appartenances, marteaux d'armes, tire-bourre, et grandes boucles de diamans pour souliers, autres boucles à diamans pour jarretières; vingt livres de poudre à poudrer, dix livres de poudre de senteur, une bouteille d'essence au jasmin, deux énormes pots de pommade à la fleur d'orange, deux houppes à poudrer, un très-bon couteau, trois éponges fines, trois balais pour secrétaire, quatre paquets de plumes, deux pinces de toilette très-propres, une paire de ciseaux de poche très-bons, deux brosses à frotter, enfin trois paires de pantoufles bien fourrés; et puis je ne me souviens de rien de plus.

De tout cela on fera un ballot, deux s'il le faut, trois même s'ils sont nécessaires. Votre emballeur est excellent. Envoyez le tout par Joinville, non à mon adresse, car je suis en Angleterre, je vous prie de vous en souvenir, mais à l'adresse de madame de *Champbonin*.

Tout cela coûte, me direz-vous; et où prendre de l'argent? Où vous voudrez, mon cher abbé; on a des actions, on en fond: il ne faut jamais rien négliger de son plaisir, parce que la vie est courte; je serai tout à vous pendant cette courte vie.

1737.

LETTRE LXXIX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 6 décembre.

Je vois par votre lettre, mon cher ami, que vous êtes très-peu inſtruit de la raiſon qui m'a forcé de me priver pour un temps du commerce de mes amis; mais votre commerce m'eſt ſi cher que je ne veux pas haſarder de vous en parler dans une lettre qui peut fort bien être ouverte, malgré toutes mes précautions.

J'ai cru devoir mander au Prince royal la calomnie dont je vous remercie de m'avoir inſtruit. Vous croyez bien que je ne fais, ni à lui ni à moi, l'outrage de me juſtifier; je lui dis ſeulement que votre zèle extrême pour ſa perſonne ne vous a pas permis de me cacher cette horreur, et que les mêmes ſentimens m'engagent à l'en avertir. Je crois que c'eſt un de ces attentats mépriſables, un de ces crimes de la canaille, que les rois doivent ignorer. Nous autres philoſophes, nous devons penſer comme des rois, mais malheureuſement la calomnie nous fait plus de mal réel qu'à eux.

Vous deviez bien m'envoyer les verſiculets du prince et la réponſe. Vous me direz que c'était à moi d'en faire, et que je ſuis bien impertinent de reſter dans le ſilence quand les ſavans et les princes s'empreſſent à rendre hommage à madame de *la Poplinière*.

Mais quoi ! si ma muse échauffée
Eût loué cet objet charmant, 1737.
Qui réunit si noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée,
Ce serait un faible ornement
Au piédestal de son trophée.
La louer est un vain emploi ;
Elle régnera bien sans moi
Dans ce monde et dans la mémoire ;
Et l'heureux maître de son cœur,
Celui qui fait seul son bonheur,
Pourrait seul augmenter sa gloire.

A propos de vers, on imprime l'Enfant prodigue un peu différent de la détestable copie qu'ont les comédiens, et que vous avez envoyée (dont j'enrage) au Prince royal.

Je n'ai encore fait que des actes de Mérope, car j'ai un cabinet de physique qui me tient au cœur. *Pluribus attentus, minor ad singula.*

Je trouve dans Castor et Pollux des traits charmans ; le tout ensemble n'est pas peut-être bien tissu. Il y manque le *molle et amœnum*, et même il y manque de l'intérêt. Mais, après tout, je vous avoue que j'aimerais mieux avoir fait une demi-douzaine de petits morceaux qui sont épars dans cette pièce, qu'un de ces opéra insipides et uniformes. Je trouve encore que les vers n'en sont pas toujours bien lyriques, et je crois que le récitatif a dû beaucoup coûter à notre grand *Rameau*. Je ne songe point à sa musique que je n'aye de tendres retours pour Samson. Est-ce qu'on n'entendra jamais à l'opéra :

1737.

Profonds abymes de la terre,
Enfer, ouvre-toi, etc?

Mais ne penſons plus aux vanités du monde.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir conſolé mes nièces : je ne leur propoſais un voyage à Cirey qu'en cas que leurs affaires et les bienſéances s'accommodaſſent avec ce voyage. Mais voici une autre négociation qui eſt aſſez digne de la bonté de votre cœur et du don de perſuader dont DIEU a pourvu votre eſprit accort et votre longue phyſionomie.

Si madame *Pagnon* voulait ſe charger de marier la cadette à quelque bon gros robin, je me chargerais de marier l'aînée à un jeune homme de condition, dont la famille entière m'honore de la plus tendre et de la plus inviolable amitié. Aſſurément je ne veux pas haſarder de la rendre malheureuſe; elle aurait affaire à une famille qui ſerait à ſes pieds; elle ſerait maîtreſſe d'un château aſſez joli qu'on embellirait pour elle. Un bien médiocre la ferait vivre avec beaucoup plus d'abondance que ſi elle avait quinze mille livres de rente à Paris. Elle paſſerait une partie de l'année avec madame *du Châtelet*; elle viendrait à Paris avec nous dans l'occaſion : enfin, je ſerais ſon père.

C'eſt, mon cher ami, ce que je lui propoſe, en cas qu'elle ne trouve pas mieux. Dieu me préſerve de prétendre gêner la moindre de ſes inclinations : attenter à la liberté de ſon prochain me paraît un crime contre l'humanité; c'eſt le péché contre nature. C'eſt à votre prudence à ſonder ſes inclinations. Si, après que vous lui

aurez présenté ce parti avec vos lèvres de persuasion, elle le trouve à son gré, alors qu'elle me laisse faire. Vous pourrez lui insinuer un peu de dégoût pour la vie médiocre qu'elle mènerait à Paris, et beaucoup d'envie de s'établir honnêtement. Ce serait ensuite à elle à ménager tout doucement l'esprit de ses oncles. 1737.

Tout ceci, comme vous le voyez, est l'exposition de la pièce; mais le dernier acte n'est pas, je crois, près d'être joué. Je remets l'intrigue entre vos mains.

Voici un petit mot de lettre pour l'ami *Berger*. Adieu, je vous embrasse. Comment donc le gentil *Bernard* a-t-il quitté *Pollion* et *Tucca?*

Je reçois dans le moment une lettre de ma nièce, qui me fait beaucoup de plaisir. Elle n'est pas loin d'accepter ce que je lui propose, et elle a raison. *Vale.*

LETTRE LXXX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Vous me parlez, mon cher abbé, d'un bon homme de chimiste, et je vous écoute avec plaisir, vous me proposez ensuite de le prendre avec moi, je ne demande pas mieux. Il sera ici d'une liberté entière, pas mal logé, bien nourri, une grande commodité pour cultiver à son aise son talent de chimiste; mais il faudrait qu'il sût dire la messe, et qu'il voulût la dire les dimanches et les fêtes dans la chapelle du château : cette messe

1737. est une condition sans laquelle je ne puis me charger de lui. Je lui donnerai cent écus par an ; mais je ne peux rien faire de plus.

Il faut encore l'instruire qu'on mange très-rarement avec madame la marquise *du Châtelet*, dont les heures de repas ne sont pas trop réglées ; mais il y a la table de M. le comte *du Châtelet* son fils, et d'un précepteur, homme d'esprit, servie régulièrement à midi et à huit heures du soir. M. *du Châtelet* père y mange souvent, et quelquefois nous soupons tous ensemble. D'ailleurs on jouit ici d'une grande liberté. On ne peut lui donner, pour le présent, qu'une chambre avec antichambre. S'il accepte mes propositions, il peut venir et apporter tous ses instrumens de chimie. S'il a besoin d'argent, vous pourrez lui donner un quartier d'avance, à condition qu'il partira sur le champ. S'il tarde à partir, ne tardez pas, mon cher trésorier, à m'envoyer de l'argent par la voie du carrosse. Au lieu de deux cents cinquante louis, envoyez-en hardiment trois cents avec les livres et les bagatelles que j'ai demandés.

Au reste, mon cher ami, je suppose que votre chimiste est un homme sage, puisque vous le proposez : dites-moi son nom, car encore faut-il que je sache comment il s'appelle. S'il fait des thermomètres à la *Farenheit*, il en fera ici, et il rendra service à la physique. Ces thermomètres quadrent-ils avec ceux de *Réaumur* ? Ces instrumens ne conviennent qu'autant qu'ils sonnent la même octave.

LETTRE

LETTRE LXXXI.

1737.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

Je vous prie, mon cher abbé, de faire chercher une montre à secondes chez *Leroi*, ou chez *Lebon*, ou chez *Tiout*, enfin la meilleure montre, soit d'or, soit d'argent, il n'importe; le prix n'importe pas davantage. Si vous pouvez charger l'honnête savoyard que vous nous avez déjà envoyé ici à cinquante sous par jour, (et que nous récompenserons encore, outre le prix convenu,) de cette montre à répétition, vous l'expédierez tout de suite, et vous ferez là une affaire dont je serai bien satisfait.

D'*Hombre*, que vous connaissez, a fait banqueroute; il me devait quinze cents francs; il vient de faire un contrat avec ses créanciers, que je n'ai point signé. Parlez, je vous prie, à un procureur, et qu'on m'exploite ce drôle dont je suis très-mécontent.

J'ai lu l'épître de d'*Arnaud*; je ne crois pas que cela soit imprimé, ni doive l'être. Dites-lui que ma santé ne me permet d'écrire à personne, mais que je l'aime beaucoup. Retenez-le à dîner quelquefois chez M. *du Breuil*, je payerai les poulardes très-volontiers; éprouvez son esprit et sa probité, afin que je puisse le placer. — Je vous le répète, mon cher ami, vous avez carte blanche sur tout, et je n'ai jamais que des remercîmens à vous faire.

1737.

LETTRE LXXXII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Décembre.

On m'avait mandé, mon cher ami, que tous les meubles d'*Arouet* avaient été brûlés, et son logement consumé : je vois avec plaisir que cela n'est pas. Ne négligez rien, je vous en conjure, tant auprès de Me *Picard* qu'auprès de ses connaissances, pour découvrir le mariage secret d'*Arouet*. Cela m'est important, car je suis sur le point de marier une de mes nièces. On le dit fort intrigué dans cette affaire des convulsions. Quel fanatisme ! mon cher, ne donnez pas dans ces horribles folies : tout bon français applaudit à un bon janséniste qui crie contre les formulaires et les excommunications, et qui se moque un peu de l'infaillibilité du pape ; mais on méprise un insensé qui se fait crucifier, et un imbécille qui assiste à ces crucifiemens de galetas.

Je sais bien qu'il ne serait pas mal que je fusse à Paris ; mais je crois mes intérêts mieux entre vos mains qu'entre les miennes ; et l'ancien trésorier du chapitre de Saint-Méri a, pour conduire les affaires de ce bas monde, infiniment plus d'intelligence que son ami le philosophe, qui, dans sa solitude de Cirey, fait des vers, étudie *Newton*, le tout avec assez peu de succès, et qui en outre digère fort mal.

LETTRE LXXXIII.

1737.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 21 décembre.

Je réponds en hâte, mon cher ami, à votre lettre du 18, touchant l'article qui concerne mes nièces. Vous mandez à madame *du Châtelet* que vous penſez que je veux faire plus de bien à ce gentilhomme que je propoſe qu'à ma nièce même. Je crois en faire beaucoup à tous les deux, et je crois en faire à moi-même en vivant avec une perſonne à qui le ſang et l'amitié m'uniſſent, qui a des talens, et dont l'eſprit me plaît beaucoup. Je trouve de plus une charge très-honnête, convenable à un gentilhomme, et qui plus eſt, lucrative, que ma nièce pourrait acheter, et, qui lui appartiendrait en propre. Je connais moins la cadette que l'aînée; mais quand il s'agira d'établir cette cadette, je ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir. Si ma nièce aînée était contente de ſa campagne, et qu'elle voulût avoir un jour ſa ſœur auprès d'elle; ſi cette ſœur aimait mieux être dame de château que citadine de Paris mal-aiſée, je trouverais bien à la marier dans notre petit paradis terreſtre. Au bout du compte, je n'ai réellement de famille qu'elles; je ſerai très-aiſe de me les attacher. Il faut ſonger qu'on devient vieux, infirme, et qu'alors il eſt doux de retrouver des parens attachés par la reconnaiſſance. Si elles ſe marient à des bourgeois de Paris, ſerviteur très-humble, elles ſont perdues pour moi. Vieillir ſ'

1737. est un piètre état. Les princesses du sang ont bien de la peine à soutenir cet état contre nature. Nous sommes nés pour avoir des enfans. Il n'y a que quelques fous de philosophes, du nombre desquels nous sommes, à qui il soit décent de se sauver de la règle générale. Je peux vous assurer enfin que je compte faire le bonheur de mademoiselle *Mignot*, mais il faut qu'elle le veuille; et vous qui êtes fait pour le bonheur des autres, c'est votre métier de contribuer au sien.

Faites ma cour, mon cher ami, à *Pollion*, à *Polymnie*, à *Orphée*. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXXXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 23 décembre.

MON cher ami, je n'ai rien à ajouter ni à la peinture que la déesse de Cirey fait de notre vie philosophique, ni aux souhaits de partager quelque temps cette vie avec vous. Si certaine chose que j'ai entamée réussissait, il faudrait bien vous voir à toute force. Au bout du compte, *Pollion* vous donnerait sa chaise de poste jusqu'à Troies, et à Troies vous trouveriez la mienne et des relais. En un jour et demi vous feriez le voyage, et puis *ô noctes cœnæque Deûm!* On sait bien qu'on ne pourrait vous garder longtemps, mais enfin on vous verrait.

Je suis d'autant plus fâché de la déconvenue des *Linant*, que le frère commençait à faire de

bons vers, et que sa tragédie n'était pas en si mauvais train. Quand je vois qu'un disciple d'*Apollon* péche par le cœur, je ressens les douleurs d'un directeur qui apprend que sa pénitente est au b.... 1737.

Ma nièce n'a point voulu de mon campagnard, je ne lui en sais aucun mauvais gré. J'aurais voulu trouver mieux pour elle. Cependant il est certain qu'elle aurait eu huit mille livres de rente au moins; mais enfin elle ne l'a pas voulu, et vous savez si je veux la gêner. Je ne veux que son bonheur, et je mettrais une partie du mien à pouvoir vivre quelquefois avec elle. Dieu veuille que quelque plat bourgeois de Paris ne l'enseveliffe pas dans un petit ménage avec des caillettes de la rue Thibautodé. Il me semble qu'elle était faite pour Cirey. Une tragédie nouvelle est actuellement le démon qui tourmente mon imagination. J'obéis au dieu ou au diable qui m'agite. Physique, géométrie, adieu jusqu'à Pâques: sciences et arts, vous servez par quartier chez moi; mais *Thiriot* est dans mon cœur toute l'année. Votre frère m'a envoyé des habits qui sont si beaux que j'en suis honteux.

Portez-vous bien, aimez-moi, écrivez-moi.

A propos, j'ai corrigé les premiers actes d'Oedipe, Zaïre, et tous mes petits ouvrages; toujours enfantant, toujours léchant. Mais le monde est trop méchant.

1737. LETTRE LXXXV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Il eſt impoſſible, mon cher ami, qu'il y ait trente-un volumes de pièces de l'académie des ſciences, depuis qu'elle diſtribue des prix. Il faut que vous ayez pris la malheureuſe académie françaiſe pour l'académie des ſciences. On envoya un jour dix-huit ſinges à un homme qui avait demandé dix-huit cygnes pour mettre ſur ſon canal. J'ai bien la mine d'avoir trente-un ſinges, au lieu de dix-huit cygnes qu'il me fallait. Si l'on a fait, mon cher abbé, ce *quiproquo*, comme je le préſume, il faut vîte acheter les volumes des pièces qui ont remporté le prix à la véritable académie, et je vous renverrai les ennuyeux complimens de la pauvre académie françaiſe. Franchement, il ſerait dur d'avoir des complimens que je ne lis pas, au lieu de bons ouvrages dont j'ai beſoin.

LETTRE LXXXVI.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, . . . janvier.

Romulus et Liber pater et cum Caſtore Pollux. . .
Ploravere ſuis non reſpondere favorem
Speratum meritis.

1738. Je ne puis m'empêcher, Monſieur, de vous rappeler à ce petit texte dont votre mérite, vos travaux et le prix injuſte que vous en recevez, ſont le commentaire.

Vos huit triangles liés entre eux, et formant ce bel eptagone, qui prouve tout d'un coup l'infaillibilité de vos opérations ; enfin, votre génie et vos connaiſſances, très-fort au-deſſus de cette opération même, doivent vous aſſurer en France et les plus belles récompenſes et les éloges les plus unanimes. Mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'envie ſe déchaînait contre vous. Des perſonnes incapables de ſavoir même quel eſt votre mérite, s'aviſaient à Paris de vous chanſonner, quand vous travailliez ſous le cercle polaire pour l'honneur de la France et de la raiſon humaine. Je reçus à Amſterdam, l'hiver dernier, une chanſon plate et miſérable contre pluſieurs de vos amis et contre vous ; elle était de la façon du petit *Lélio*, et je crus reconnaître ſon écriture. Le couplet qui vous regardait était très-outrageant, et finiſſait par,

1738.

Les meules de moulin
De ce calotin.

C'eſt ainſi qu'un miſérable bouffon traitait et votre perſonne et votre excellent livre (*), qui n'a d'autre défaut que d'être trop court. Mais auſſi M. *Muſſchembroek* me diſait, en parlant de ce petit livre, que c'était le meilleur ouvrage que la France eût produit en fait de phyſique. *S'Graveſende* en parlait ſur ce ton, et l'un et l'autre s'étonnaient fort que M. *Caſſini*, et après lui M. de *Fontenelle*, aſſuraſſent ſi hardiment le prétendu ovale de la terre ſur les petites différences très-peu déciſives qui ſe trouvaient dans leurs degrés, tandis que les meſures de *Norwood*

(*) Diſcours ſur la figure des aſtres.

1738. assuraient à la terre une forme toute semblable à celle que vos raisonnemens lui ont donnée, et que vos mesures infaillibles ont confirmée.

Tot ou tard il faut bien que vous et la vérité vous l'emportiez. Souvenez-vous qu'on a soutenu des thèses contre la circulation du sang: songez à *Galilée*, et consolez-vous.

Je suis persuadé que quand vous avez refusé les douze cents livres de pension que vous avez généreusement répandues sur vos compagnons de voyage, vous avez dû paraître au ministère un esprit plus noble que mécontent. Vous devez en être plus estimé; et il vient un temps où l'estime arrache les récompenses. (1)

J'avais osé, dans les intervalles que me laissent mes maladies, écrire le peu que j'entendais de *Newton*, que mes chers compatriotes n'entendent point du tout: j'ai suspendu cette édition qui se fesait à Amsterdam, pour avoir l'attache du ministère de France; j'avais remis une partie de l'imprimé et le reste du manuscrit à M. *Pitot* qui se chargeait de solliciter le privilége. Le livre est approuvée depuis huit mois: mais monsieur le chancelier ne me le rend point. Apparemment que de dire que l'attraction est possible et prouvée, que la terre doit être applatie aux pôles, que le vide est démontré, que les tourbillons sont absurdes, etc., cela n'est pas permis à un pauvre

(1) *Maupertuis* avait été blessé de la modicité de la récompense; il voulait qu'on le regardât comme le chef de l'entreprise, et ses confrères comme des élèves qui avaient travaillé sous lui Ces confrères étaient cependant *Clairaut*, *Camus*, *Lemonnier*.

français.

français. J'ai parlé de vous et de votre livre dans mes petits Elémens, avec le respect que j'ai pour votre génie. Peut-être m'a-t-on rendu service en supprimant ces Elémens : vous n'auriez eu que le chagrin de voir votre éloge dans un mauvais ouvrage. M. *Pitot* m'avait pourtant flatté que *ce petit catéchisme de la foi newtonienne était assez orthodoxe.* Je vous prie de lui en parler. Il y a six mois que j'ai quitté toute sorte de philosophie. Je suis retombé dans mon ignorance et dans les vers ; j'ai fait une tragédie, mais je n'attends que des sifflets. J'ai une fois fait un poëme épique, il y en a plus de vingt éditions dans l'Europe : toute ma récompense a été d'être joué en personne, moi, mes amis et ma Henriade, aux italiens et à la foire, avec approbation et privilége.

1738.

Qui benè latuit, benè vixit. Je n'ai plus assez de santé pour travailler à rien, ni pour vous étudier ; mais je vous admirerai et vous aimerai toute ma vie, vous et le grand petit *Clairaut.*

LETTRE LXXXVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 25 janvier.

JE comptais, mon cher ami, vous envoyer un énorme paquet pour le Prince, et j'aurais été charmé que vous eussiez lu tout ce qu'il contient ; vous eussiez vu et peut-être approuvé la manière dont je pense sur bien des choses, et sur-tout sur vous : je lui parle de vous comme le doit faire un

1738. homme qui vous estime et qui vous aime depuis si long-temps. Il doit, par vos lettres, vous aimer et vous estimer aussi; cela est indubitable, mais ce n'est pas assez. Il faut que vous soyez regardé par lui comme un philosophe indépendant, comme un homme qui s'attache à lui par goût, par estime, sans aucune vue d'intérêt. Il faut que vous ayez auprès de lui cette espèce de considération qui vaut mieux que mille écus d'appointemens, et qui, à la longue, attire en effet des récompenses solides. C'est sur ce pied-là que je vous ai cru tout établi dans son esprit, et c'est de là que je suis parti toutes les fois qu'il s'est agi de vous. J'étais d'autant plus disposé à le croire que vous me mandâtes, il y a quelque temps, à propos de M. de *Keyserling*, que le Prince envoya de Berlin à madame la marquise *du Châtelet*, *le prince* NOUS *a aussi envoyé un gentilhomme*, *etc.* Vous ajoutiez je ne sais quoi de *bruit dans le monde*, à quoi je n'entendais rien, et tout ce que je comprenais, c'était que le Prince vous donnait tous les agrémens et toutes les récompenses que vous méritez et que vous devez en attendre.

Enfin, je croyais ces récompenses si sûres que M. de *Keyserling*, qui est en effet son favori, et dont le Prince ne me parle jamais que comme de son ami intime, me dit que l'intention de son Altesse royale était de vous faire sentir, de la manière la plus gracieuse, les effets de sa bienveillance. Voici à peu-près mot à mot ce qu'il me dit: « Notre prince n'est pas riche à présent, et il ne veut pas emprunter, parce qu'il

» dit qu'il est mortel, et qu'il n'est pas sûr que 1738.
» le roi son père payât ses dettes. Il aime mieux
» vivre en philosophe en attendant qu'il vive un
» jour en grand roi; et il serait très-fâché alors
» qu'il y eût un prince sur la terre qui récom-
» pensât mieux ses serviteurs que lui. Je vous
» avouerai même, continua-t-il, que l'extrême
» envie qu'il a d'établir sa réputation chez les
» étrangers, l'engagera toujours à prodiguer des
» récompenses d'éclat sur ses serviteurs qui ne
» sont pas ses sujets. "

Ce fut à cette occasion que je parlai de vous à M. de *Keyserling*, dans des termes qui lui firent une très-grande impression. C'est un homme de beaucoup de mérite, qui s'est conduit avec le roi en serviteur vertueux, et auprès du Prince en ami véritable. Le roi l'estime, et le Prince l'aime comme son frère. Madame la marquise *du Châtelet* l'a si bien reçu, lui a donné des fêtes si agréables, avec un air si aisé, et qui sentait si peu l'empressement et la fatigue d'une fête, elle l'a forcé d'une manière si noble et si adroite à recevoir des présens extrêmement jolis, qu'il s'en est retourné enchanté de tout ce qu'il a vu, entendu et reçu. Ces impressions ont passé dans l'ame du prince royal, qui en a conçu pour madame la marquise *du Châtelet* toute l'estime, et j'ose dire l'admiration qu'elle mérite. Je vous fais tout ce détail, mon cher ami, pour vous persuader que M. de *Keyserling* doit être l'homme par qui les bienfaits du Prince doivent tomber sur vous.

1738. Je vous répète que je suis bien content de la politique habile et noble que vous avez mise dans le refus adroit d'une petite pension, et si par hasard (car il faut prévoir tout) il arrivait que son Altesse royale prît votre refus pour un mécontentement secret, ce que je ne crois pas, je vous réponds qu'en ce cas M. de *Keyserling* vous servirait avec autant de zèle que moi-même. Continuez sur ce ton : que vos lettres insinuent toujours au Prince le prix qu'il doit mettre à votre affection à son service, à vos soins, à votre sagesse, à votre désintéressement ; et je vous réponds, moi, que vous vous en trouverez très-bien. J'ai été prophète une fois en ma vie, aussi n'était-ce pas dans *mon* pays ; c'était à Londres, avec notre cher *Fakener*. Il n'était que marchand, et je lui prédis qu'il serait ambassadeur à la Porte. Il se mit à rire ; et enfin le voilà ambassadeur. Je vous prédis que vous serez un jour chargé des affaires du prince devenu roi, et quoique je fasse cette prédiction dans mon pays, votre sagesse l'effectuera. Mais d'une manière ou d'autre, soyez sûr d'une fortune.

Je suis bien aise que *Piron* gagne quelque chose à me tourner en ridicule. (2) L'aventure de la *Malcrais-Maillard* est assez plaisante. Elle prouve au moins que nous sommes très-galans ; car, quand *Maillard* nous écrivait, nous ne lisions pas ses vers ; quand mademoiselle de *la Vigne* nous écrivit, nous lui fîmes des déclarations.

Monsieur le chancelier n'a pas cru devoir m'ac-

(2) Dans la Métromanie, où *Piron* a tiré partie de cette aventure que tout le monde connaît.

corder le privilége des Elémens de *Newton* : peut-être dois-je lui en être très obligé. Je traitais la philosophie de *Descartes* comme *Descartes* a traité celle d'*Aristote*. M. *Pitot*, qui a examiné mon ouvrage avec soin, le trouvait assez exact : mais enfin je n'aurais eu que de nouveaux ennemis, et je garderai pour moi les vérités que *Newton* et *s'Gravesende* m'ont apprises. Adieu, mon cher ami. 1738.

LETTRE LXXXVIII.

A M. THIRIOT.

Girey, ce 7 février.

Je vous envoie, mon cher ami, une lettre pour le Prince royal, en réponse à celle que vous m'avez dépêchee par l'autre voie. Sa lettre contenait une très-belle émeraude accompagnée de diamans brillans, et je ne lui envoie que des paroles. Soyez sûr, mon cher *Thiriot*, que mes remercîmens pour lui seront bien plus tendres et bien plus énergiques, quand il aura fait pour vous ce que vous méritez et ce que j'attends. Ne soyez point du tout en peine de la façon dont je m'exprime sur votre compte, quand je lui parle de vous ; je ne lui écris jamais rien qui vous regarde, qu'à l'occasion des lettres qu'il peut faire passer par vos mains, et que je le prie de vous confier. Je suis bien loin de paraître soupçonner qu'il soit seulement possible qu'il vous ait donné le moindre sujet d'être mécontent. Quand je serais capable de faire cette balourdise, l'amitié m'en empêcherait bien. Elle est toujours éclairée quand elle est si vraie et si

tendre. Continuez donc à le servir dans le com-
1738. merce aimable de littérature dont vous êtes chargé, et soyez sûr, encore une fois, qu'il vous dira un jour : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, etc.*

Vous vous intéressez à mes nièces, vous savez sans doute ce que c'est que M. de *la Rochemondière*, qui veut de notre aînée. Je le crois homme de mérite, puisqu'il cherche à vivre avec quelqu'un qui en a. Si je peux faciliter ce mariage, en assurant vingt-cinq mille livres, je suis tout prêt; et s'il en veut trente, j'en assurerais trente : mais pour de l'argent comptant, il faut qu'il soit assez philosophe pour se contenter du sien, et de vingt mille écus que ma nièce lui apportera. Je me suis cru, en dernier lieu, dans la nécessité de prêter tout ce dont je pouvais disposer. Le prêt est très-assuré; le temps du payement ne l'est pas : ainsi je ne peux m'engager à rien donner actuellement par un contrat. Mais ma nièce doit regarder mes sentimens pour elle comme quelque chose d'aussi sûr qu'un contrat par-devant notaire. J'aurais bien mauvaise opinion de celui qui la recherche, si un présent de noce de plus ou de moins (qu'il doit laisser à ma discrétion) pouvait empêcher le mariage. C'est une chose que je ne peux soupçonner. Je ferai à peu près pour la cadette ce que je fais pour l'aînée. Leur frère, correcteur des comptes, est bien pourvu. Le petit frère sera, quand il voudra, officier dans le régiment de M. *du Châtelet*. Voilà toute la nichée établie d'un

trait de plume. Votre cœur charmant, et qui s'intéresse si tendrement à ses amis, veut de ces détails. C'est un tribut que je lui paye. 1738.

Mandez-moi si ce que l'on publie, touchant la cuirasse de *François I*, est vrai. Je ne sais de qui est Maximien (*). On l'a dit de l'abbé *le Blanc*. Mais quel qu'en soit l'auteur, je serais très-fâché qu'on m'en donnât la gloire, si elle est bonne; et en cas qu'elle ne vaille rien, je rends les sifflets à qui ils appartiennent.

J'acheterai sur votre parole le livre de l'abbé *Bannier*; je compte n'y point trouver que *Cham* est l'*Ammon* des Egyptiens, que *Loth* est l'*Errecbtée*, qu'*Hercule* est copié de *Samson*, que *Baucis* et *Philémon* sont imités d'*Abraham* et de *Sara*. Je ne sais quel académicien des belles-lettres avait découvert que les patriarches étaient les inventeurs du zodiaque, que *Rebecca* était la vierge, *Esaü* et *Jacob* les gémeaux. Il est bon d'avoir quelques dissertations pareilles dans son cabinet, pour mettre à côté du poëme de la Madeleine; mais il n'en faut pas trop.

Empêchez donc M. d'*Argental* d'aller à Saint-Domingue. Un homme de probité, un homme aimable comme lui, doit rester dans ce monde.

(*) Tragédie de *la Chaussée*.

1738.

LETTRE LXXXIX.

A M. PRAULT, *libraire à Paris.*

A Cirey, 24 février.

J'AI reçu votre lettre du 20. Je ne me plains donc plus du correſpondant. Je vous prie, mon cher pareſſeux, qui ne le ferez plus, de prier, par un petit mot de lettre, M. *Berger* de paſſer chez vous pour affaire : on a de ſes nouvelles à l'hôtel de Soiſſons. Cette affaire ſera que vous lui compterez dix piſtoles ; vous lui demanderez de vous-même un billet, par lequel il *reconnaîtra* avoir reçu cent livres de mes deniers par vos mains. Je remets à votre prudence et à votre eſprit le ſoin de lui faire ſentir doucement, que quoique les plaiſirs que je lui fais ſoient peu conſidérables, cependant vous ne laiſſez pas d'être ſurpris de la manière peu meſurée dont il parle de moi en votre préſence, et qu'un cœur comme le mien méritait des amis plus attachés. Je vous prie de m'envoyer inceſſamment une demi-douzaine d'exemplaires de la nouvelle édition d'Oedipe. Vous n'aurez Mérope que dans un mois; je ne crois pas que les approbateurs puiſſent vous inquiéter, quoiqu'elle ſoit ſous mon nom. Je vous prie de bien déclarer qu'il eſt très-faux que Maximien ſoit de moi. Je n'aime point à me charger des ouvrages des autres.

LETTRE XC.

1738.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . février.

Vous avez grande raiſon aſſurément, Monſieur, de vouloir me développer l'hiſtoire de *Conſtantin*; car c'eſt une énigme que je n'ai jamais pu comprendre, non plus qu'une infinité d'autres traits d'hiſtoire. Je n'ai jamais bien concilié les louanges exceſſives que tous nos auteurs eccléſiaſtiques, toujours très-juſtes et très-modérés, ont prodiguées à ce prince, avec les vices et les crimes dont toute ſa vie a été ſouillée. Meurtrier de ſa femme, de ſon beau-père, plongé dans la molleſſe, entêté à l'excès du faſte, ſoupçonneux, ſuperſtitieux; voilà les traits ſous leſquels je le connais. L'hiſtoire de ſa femme *Fauſta* et de ſon fils *Criſpus*, était un très-beau ſujet de tragédie; mais c'était *Phèdre* ſous d'autres noms: ſes démêlés avec *Maximien-Hercule*, et ſon extrême ingratitude envers lui, ont déjà fourni une tragédie à *Thomas Corneille*, qui a traité à ſa manière la prétendue conſpiration de *Maximien-Hercule*. *Fauſta* ſe trouve dans cette pièce entre ſon mari et ſon père, ce qui produit des ſituations fort touchantes. Le complot eſt très-intrigué, et c'eſt une de ces pièces dans le goût de Camma et de Timocrate. Elle eut beaucoup de ſuccès dans ſon temps; mais elle eſt tombée dans l'oubli avec preſque toutes les pièces de *Thomas Corneille*; parce que l'intrigue, trop compliquée, ne laiſſe

1738. pas aux paſſions le temps de paraître; parce que les vers en ſont fort faibles; en un mot, parce qu'elle manque de cette éloquence qui ſeule fait paſſer à la poſtérité les ouvrages de proſe et les vers. Je ne doute pas que M. de *la Chauſſée* n'ait mis dans ſa pièce tout ce qui manque à celle de *Thomas Corneille*. Perſonne n'entend mieux que lui l'art des vers; il a l'eſprit cultivé par de longues études, et plein de goût et de reſſources. Je crois qu'il ſe pliera aiſément à tout ce qu'il voudra entreprendre. Je l'ai toujours regardé comme un homme fort eſtimable, et je ſuis bien aiſe qu'il continue à confondre le miſérable auteur des Aïeux chimériques et des trois épîtres *tudeſques*, où ce cynique hypocrite prétendait donner des règles de théâtre, qu'il n'a jamais mieux entendues que celles de la probité. Je m'aperçois que je vous ai appelé *monſieur*, mais *dominus* entre nous veut dire *amicus*.

LETTRE XCI.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 8 mars.

J'ETAIS bien étonné, mon cher ami, que quand j'avais la fièvre vous vous portaſſiez bien; mais je vois par votre lettre que notre ancienne ſympathie dure toujours. Vous avez dû être ſaigné du pied, car je le fus il y a cinq ou ſix jours, et probablement cela vous a fait grand bien. Voilà ma nièce à Landau. Je l'euſſe mieux aimée à Paris ou dans mon voiſinage. Elle épouſe au moins un

homme dont tout le monde m'écrit du bien. Elle ſera heureuſe par-tout où elle ſera. Si vous avez 1738.
un peu d'amitié pour la cadette, recommandez-lui de faire comme ſon aînée; je ne dis pas de s'en aller en province, mais de choiſir un honnête homme qui ſur-tout ne ſoit point bigot. Le fanatique *Arouet* la déshéritera ſi elle ne prend pas un convulſionnaire, et moi je la déshérite ſi elle prend un homme qui ſache ſeulement ce que c'eſt que la conſtitution. Raillerie à part, je voudrais qu'elle pût trouver quelque garçon de mérite avec qui je puſſe un peu vivre. Je ne veux point laiſſer mon bien à un ſot. Je lui donnerai à peu-près autant qu'à ſon aînée. Tâchez, mon ami, de lui trouver ſon fait.

Je ne ſuis point étonné que vous ayez deviné M. de *la Chauſſée*; vous êtes *homo argutæ naris*, et ſes vers doivent frapper un odorat fin comme le vôtre. Je ſuis bien aiſe qu'il continue à confondre, par ſes ſuccès dans des genres oppoſés, les impertinentes épîtres de l'auteur des Aïeux chimériques. Son Maximien ſera ſans doute autrement écrit que celui de *Thomas Corneille*. Il eſt vrai que ce *Thomas* intriguait ſes pièces comme un eſpagnol. On ne peut pas nier qu'il n'y ait beaucoup d'invention et d'art dans ſon Maximien auſſi-bien que dans Camma, Stilicon, Timocrate. Le rôle de *Maximien* même n'eſt pas ſans beauté, et la manière dont il ſe tue, eut autrefois un très-grand ſuccès.

J'avais ſongé d'abord à te faire tomber :
Voilà pour me punir d'avoir manqué ta chute,
Et comme je prononce et comme j'exécute.

1738. Ces vers et cette mort furent fort bien reçus, et la pièce eut plus de trente repréfentations; mais cet effort d'intrigue, cet art recherché avec lequel la pièce eft conduite, a fervi enfuite à la faire tomber; car au milieu de tant de refforts et d'incidens, les paffions n'ont pas leurs coudées franches: il faut qu'elles foient à l'aife pour que les babillards puiffent toucher. D'ailleurs le ftyle de *Thomas Corneille* eft fi faible qu'il fait tout languir, et une pièce mal écrite ne peut jamais être une bonne pièce.

Vous donneriez, à mon gré, une louange médiocre au nouvel auteur, fi fa tragédie n'était pas mieux écrite que l'Héraclius de *Pierre Corneille*, dont vous me parlez. Je vous avoue que le ftyle de cet ouvrage m'a toujours furpris par la dureté, le galimatias et le familier qui y règne. Je ne connais guère de beau dans Héraclius, que ce morceau qui vaut feul une pièce,

O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice! etc.

D'ailleurs l'infipidité de la partie carrée entre *Léonce* et *Pulchérie*, *Héraclius* et *Léontine*, et les malheureux raifonnemens d'amour en vers très-bourgeois dont tout cela eft farci, m'ont excédé toujours, et terriblement ennuyé. Je fais bien que *Defpréaux* avait en vue Héraclius dans ces vers:

Et qui, débrouillant mal une pénible intrigue,
D'un divertiffement me fait une fatigue.

Je n'ai point vu la Métromanie, mais on peut hardiment juger de l'ouvrage par l'auteur.

Voici une lettre pour notre prince. Adieu; vous devriez bien venir nous voir avec ces *Denis*.

LETTRE XCII.

1738.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 22 mars,

MON cher ami, allez vous faire...... avec vos excuses et votre chagrin sur la petite inadvertance en question. Tous mes secrets assurément sont à vous comme mon cœur. Je dois à votre seigneur royal trois ou quatre réponses. Vous voyez qu'il égaye sa solitude par des v rs et de la prose. La seule entreprise de faire des vers français me paraît un prodige dans un allemand qui n'a jamais vu la France. Il a raison de faire des vers français, car combien de français font des vers allemands! Mais je vous assure, que si le seul projet d'être poëte m'étonne dans un prince, sa philosophie me surprend bien davantage. C'est un terrible métaphysicien et un penseur bien intrépide. Mon cher *Thiriot*, voilà notre homme; conservez la bienveillance de cette ame-là, et m'en croyez. J'ai vu la Piromanie (*): cela n'est pas sans esprit ni sans beaux vers: mais ce n'est un ouvrage estimable en aucun sens. Il ne doit son succès passager qu'à *le Franc* et à moi. On m'a envoyé aussi Lysimachus (**): j'ai lu la première page, et vîte au feu. J'ai lu ce poëme sur l'amour-propre, et j'ai bâillé. Ah qu'il pleut de mauvais vers! Envoyez-moi donc ces épîtres qu'on m'attribue. Qu'est-ce que c'est que cette

(*) La Métromanie.

(**) Tragédie de M. de *Caux*.

1738. drogue sur le bonheur ? N'est-ce point quelque miserable qui babille sur la félicité, comme les *Gresset* et d'autres pauvres diables qui suent d'ahan dans leurs greniers pour chanter la volupté et la paresse ?

Comment va le procès d'*Orphée-Rameau* et de *Zoïle-Castel* ? Ce monstre d'abbé *Desfontaines* continue-t-il de donner ses mal-semaines ? mais ce qui m'intéresse le plus, viendrez-vous nous voir ? savez-vous ce que *Quesnel-Arouet* a donné à mon aimable nièce ? Dites-moi donc cela, car je veux lui disputer son droit d'aînesse. Mes complimens à ceux qui m'aiment, de l'oubli aux autres. *Vale* ; je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XCIII.

A M. THIRIOT.

Le 28 mars.

JE vois, mon cher *Thiriot*, que Maximien a le sort de toutes les pièces trop intriguées. Ces ouvrages-là sont comme les gens accablés de trop d'affaires. Il n'y a point d'éloquence où il y a surcharge d'idées ; et sans éloquence, comment peut-on plaire long-temps ?

Or çà, je veux bientôt vous envoyer une pièce aussi simple que Maximien est implexe. Il vous a donné un microscope à facette ; je vous donnerai une glace tout unie, et vous la casserez si elle ne vous plaît pas. On m'a fait cent chicanes, cent tracasseries pour mes Elémens de *Newton* ; ma foi, je les laisse là ; je ne veux pas perdre mon

repos pour *Newton* même ; je me contente d'avoir raison pour moi. Je n'aurai pas l'honneur d'être apôtre, je ne serai que croyant. 1738.

On m'a fait voir une lettre à *Rameau* sur le révérend père *Castel*, qui m'a paru plaisante, et qui vaut bien une réplique sérieuse ; mais je n'ose même l'envoyer, de peur qu'une tracasserie me passe par les mains. Si vous étiez homme à promettre, *jurejurando*, secret profond et inviolable, je pourrais vous envoyer cela : car si promettez, tiendrez (*).

Ce que vous me dites de *le Franc* m'étonne. De quoi diable s'avise-t-il d'aller parler du droit de remontrances à une cour des aides de province? J'aime autant vanter les droits des ducs et pairs à mon bailliage : je m'imagine qu'on l'a exilé à cause de la vanité qu'il a eue de faire de la cour des aides de Montauban un parlement de Paris. Cependant s'il a été dévoré du zèle de bon citoyen, en cette qualité je lui fais mon compliment, et je vous prie de lui dire que, comme homme, comme français et comme poëte, je m'intéresse fort à lui. Il aurait dû savoir plutôt que des personnes comme lui et moi devaient être unies contre les *Piron* ; mais sa Didon, toute médiocre qu'elle est, lui tourna la tête, et lui fit faire une préface impertinente *au possible*, qui mérite mieux l'exil que tout discours à une cour des aides.

Vous avez vu ma nichée de nièces, et vous ne me mandez point ce que *Quesnel-Arouet* a donné. Il faudrait pourtant que *Locke-Voltaire* en fût deux mots.

(*) Voyez la lettre suivante.

1738. Je vous embraffe tendrement. Comment vont votre eftomac, votre poitrine, vos entrailles? tout cela ne vaut pas le diable chez moi.

P. S. On me mande de Bruxelles que faint *Rouffeau*, confeffé par un carme, a déclaré n'avoir point de parens, quoiqu'il ait une fœur à Paris, et un coufin cordonnier, rue de la Harpe. Il a fait dire trois meffes pour fa guérifon, et a fait un pélerinage à une *Madona*; il s'en porte beaucoup mieux. Il a fait une ode fur le miracle de la fainte Vierge en fa faveur.

LETTRE XCIV.

A M. RAMEAU.

Sur le père Caftel et fon clavecin oculaire.

Mars.

Je vous félicite beaucoup, Monfieur, d'avoir fait de nouvelles découvertes dans votre art, après nous avoir fait entendre de nouvelles beautés. Vous joignez aux applaudiffemens du parterre de l'opéra, les fuffrages de l'académie des fciences; mais fur-tout vous avez joui d'un honneur que jamais, ce me femble, perfonne n'a eu avant vous. Les autres auteurs font commentés d'ordinaire, des milliers d'années après leur mort, par quelque vilain pédant ennuyeux: vous l'avez été de votre vivant, et on fait que votre commentateur eft

quelque

quelque chose de très-différent en toute manière de l'espèce de ces messieurs (*). 1738.

Voilà bien de la gloire ; mais le R. P. *Castel* a considéré que vous pourriez en prendre trop de vanité, et il a voulu en bon chrétien vous procurer des humiliations salutaires. Le zèle de votre salut lui tient si fort au cœur que, sans trop considérer l'état de la question, il n'a songé qu'à vous abaisser, aimant mieux vous sanctifier que vous instruire.

Le beau mot, *sans raison*, du P. *Canaye*, l'a si fort touché qu'il est devenu la règle de toutes ses actions et de tous ses livres ; et il fait valoir si bien ce grand argument, que je m'étonne comment vous aviez pu l'éluder.

Vous pouvez disputer contre nous, Monsieur, qui avons la pauvre habitude de ne reconnaître que des principes évidens, et de nous traîner de conséquence en conséquence.

Mais comment avez-vous pu disputer contre le R. P. *Castel ?* En vérité, c'est combattre comme *Bellérophon*. Songez, Monsieur, à votre téméraire entreprise : vous vous êtes borné à calculer les sons, et à nous donner d'excellente musique pour nos oreilles, tandis que vous avez affaire à un homme qui fait de la musique pour les yeux. Il peint des menuets et de belles sarabandes. Tous les sourds de Paris sont invités au concert qu'il leur annonce depuis douze ans ; et il n'y a point

(*) Mademoiselle *Deshayes*, depuis madame de *la Poplinière*, qui avait fait un petit ouvrage sur les principes de *Rameau*.

de teinturier qui ne se promette un plaisir inex-
1738. primable à l'opéra des couleurs que doit représenter le révérend physicien avec son clavecin oculaire. Les aveugles même y sont invités (*) ; il les croit d'assez bons juges des couleurs. Il doit le penser, car ils en jugent à peu-près comme *lui* de votre musique. Il a déjà mis les faibles mortels à portée de ses sublimes connaissances. Il nous prépare par degrés à l'intelligence de cet art admirable. Avec quelle bonté, avec quelle condescendance pour le genre-humain, daigne-t-il démontrer dans ses lettres, dont les Journaux de Trévoux sont dignement ornés, je dis démontrer par lemmes, théorèmes, scolies : 1°. que les hommes aiment les plaisirs ; 2°. que la peinture est un plaisir ; 3°. que le jaune est différent du rouge, et cent autres questions épineuses de cette nature.

Ne croyez pas, Monsieur, que pour s'être élevé à ces grandes vérités, il ait négligé la musique ordinaire ; au contraire, il veut que tout le monde l'apprenne facilement, et il propose, à la fin de sa Mathématique universelle, un plan de toutes les parties de la musique, en cent trente-quatre traités, pour le soulagement de la mémoire ; division certainement digne de ce livre rare, dans lequel il emploie trois cents soixante pages avant de dire ce que c'est qu'un angle.

Pour apprendre à connaître votre maître, sachez encore ce que vous avez ignoré jusqu'ici

(*) (3) Le père *Castel*, dans ses lettres au président de *Montesquieu*, dit que les aveugles même sauront juger de sa clavetin.

avec le public nonchalant, qu'il a fait un nouveau syſtême de phyſique, qui aſſurément ne reſſemble à rien, et qui eſt unique comme lui. Ce ſyſtême eſt en deux gros tomes. Je connais un homme intrépide qui a oſé approcher de ces terribles myſtères; ce qu'il m'en a fait voir eſt incroyable. Il m'a montré (liv. v, chap. 3, 4 et 5,), que ce ſont *les hommes qui entretiennent le mouvement dans l'univers, et tout le mécaniſme de la nature; et que s'il n'y avait point d'hommes, toute la machine ſe déconcerterait.* Il m'a fait voir de petits tourbillons, des roues engrainées les unes dans les autres, ce qui fait un effet charmant, et en quoi conſiſte tout le jeu des reſſorts du monde. Quelle a été mon admiration quand j'ai vu (pag. 309, part. II,) ce beau titre: DIEU *a créé la nature, et la nature a créé le monde!*

1738.

Il ne penſe jamais comme le vulgaire. Nous avions cru juſqu'ici, ſur le rapport de nos ſens trompeurs, que le feu tend toujours à s'élever dans l'air; mais il emploie trois chapitres à prouver qu'il tend en bas. Il combat généreuſement une des plus belles démonſtrations de *Newton*(4). Il avoue qu'en effet il y a quelque vérité dans cette démonſtration; mais ſemblable à un irlandais célèbre dans les écoles, il dit: *Hoc fateor, verùm contra ſic argumentor.* Il eſt vrai qu'on lui a prouvé que ſon raiſonnement contre la démonſtration de *Newton* était un ſophiſme; mais comme dit

(4) C'eſt la propoſition dans laquelle *Newton* démontre, par la méthode des fluxions, que tout corps mû en une courbe quelconque, s'il parcourt des aires égales dans des temps égaux, tend vers un centre, et *vice verſâ*.

M. de *Fontenelle*, les hommes se trompent, et les
1738. grands-hommes avouent qu'ils se sont trompés. Vous voyez bien, Monsieur, qu'il ne manque rien au révérend père qu'un petit aveu pour être grand-homme. Il porte par-tout la sagacité de son génie, sans jamais s'éloigner de sa sphère. Il parle de la folie (chap. 7, liv. V,), et il dit que les organes du cerveau d'un fou sont *une ligne courbe et l'expression géométrique d'une équation*. Quelle intelligence! Ne croirait-on pas voir un homme opulent qui calcule son bien?

En effet, Monsieur, ne reconnaît-on pas à ses idées, à son style, un homme extrêmement versé dans ces matières? Savez-vous bien que, dans sa Mathématique universelle, il dit que ce que l'on appelle le plus grand angle est réellement le plus petit, et que l'angle aigu au contraire est le plus grand? c'est-à-dire, il prétend que le contenu est plus grand que le contenant; chose merveilleuse comme bien d'autres!

Savez-vous encore qu'en parlant de l'évanouissement des quantités infiniment petites par la multiplication, il ajoute joliment qu'on *ne s'élève souvent que pour donner du nez en terre?*

Il faut bien, Monsieur, que vous succombiez sous le géomètre et sous le bel esprit. Ce nouveau père *Garasse*, qui attaque tout ce qui est bon, n'a pas dû vous épargner. Il est encore tout glorieux des combats qu'il a soutenus contre les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Réaumur*, les *Maupertuis*. C'est le don *Quichotte* des mathématiques, à cela près que don *Quichotte* croyait toujours attaquer des géans, et que le révérend père se croit un géant lui-même.

Ne le troublons point dans la bonne opinion qu'il a de lui; laissons en paix les manes de ses ouvrages, ensevelis dans le Journal de Trévoux qui, grâces à ses soins, s'est si bien soutenu dans la réputation que *Boileau* lui a donnée, quoique depuis quelques années les mémoires modernes ne fassent point regretter les anciens. Il va écrire peut-être une nouvelle lettre pour rassurer l'univers sur votre musique; car il a déjà écrit plusieurs brochures pour rassurer l'univers, pour éclairer l'univers. Imitez l'univers, Monsieur, et ne lui répondez point.

1738.

LETTRE XCV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Mars.

Je reviens, mon cher abbé, à notre transfuge d'Utrecht. Peu importe qu'il soit né calviniste, ou jansénifte, ou musulman, ou païen; ce qui importe, c'est de savoir si ses biens ayant été confisqués par justice, ses rentes viagères y sont comprises; et si les billets antérieurs à cette confiscation sont valables au profit des créanciers. A en juger par les pauvres lumières de la raison, cela doit être ainsi. Voici le fait.

On a confisqué, en 1730, le bien de M. de *Bonneval* le musulman; ne dois-je pas être payé de ce qu'il me devait en 1729? Ce qu'il me devait était mon bien, et non le sien; mais ce bien était une rente de M. de *Bonneval*, non échue alors, et confisquée depuis. La justice, en ce

1738. cas, n'eſt-elle pas contraire à la raiſon ? Voilà ce que je demande à votre raiſon très-éclairée. Vous m'avez inſtruit en phyſique, inſtruiſez-moi encore, mon ami, en juriſprudence.

Si M. de *Baraſſi* ne me rend pas les deux mille francs dont il s'eſt emparé fort mal à propos, il ne faudra pas le ménager ; je vous le recommande auprès de monſieur le lieutenant civil.

Je n'écrirai point à M. de *Gennes*; c'eſt monſieur votre frère qui doit s'acquitter de ce compliment, et l'avertir que l'échéance eſt arrivée. Refuſe-t-il de donner de l'argent? un exploit, je vous prie, c'eſt-là toute la cérémonie. M. de *Gennes* eſt fermier général des états de Bretagne; s'il ne paye pas, c'eſt une très-mauvaiſe volonté, à quoi la juſtice eſt le remède. Il n'eſt pas ſi radoteur que vous me le dites ; il eſt couſu d'or; et s'il radote, c'eſt en *Harpagon*; et ce ſerait radoter nous-mêmes que de ne le pas faire payer. Sa réponſe doit être une lettre de change pour un payement complet, ou c'eſt à un huiſſier à faire toutes les honnêtetés de cette affaire ; et je vous ſupplie de ne pas épargner cette politeſſe, dont l'utilité eſt très-reconnue et toujours pardonnable envers un avare.

Je vous recommande encore mademoiſelle d'*Amfreville* pour cent francs, et d'*Arnaud* pour ce que je lui ai promis. Je voudrais faire mieux, mais je trouve qu'en préſens, dans ce commencement d'année, il m'en a coûté mille écus. Liſez, et envoyez à M. de *Guiſe* la lettre que je lui écris.

LETTRE XCVI.

1738.

A M. LE PRINCE DE GUISE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

Je reçois en même temps une lettre de votre Alteſſe, et une de M. l'abbé *Mouſſinot*, qui depuis un an, et ſous le nom de ſon frère, veut bien avoir la bonté de ſe mêler de mes affaires, leſquelles étaient dans le plus cruel dérangement. Je n'entends guère les affaires, encore moins les procédures. J'ai tout remis à votre bonté et à votre équité.

Dans le projet de délégation que vous me faites l'honneur de m'envoyer, vous me dites que vous avez toujours exactement payé M. *Crozat*. La différence eſt cruelle pour moi. M. *Crozat*, qui a cent mille écus de rente au moins, eſt payé à point nommé, et moi, parce que je ne ſuis pas riche, on me doit près de quatre années. Ce n'eſt pas là, en vérité, le ſens du *dabitur habenti* de l'Evangile, et jamais le receveur St *Matthieu* ni ſon camarade St *Marc* n'ont prétendu que votre Alteſſe dût payer M. *Crozat* de préférence à moi. Voyez, Monſeigneur, tous les commentaires des quatre évangéliſtes ſur ce texte; il n'y eſt pas dit un mot, je vous le jure, de M. *Crozat*. Hélas! Monſeigneur, je ne vous demandais par ce payement régulier que vous avez fait à ce *Créſus-Crozat*; je vous demandais une aſſurance, une ſimple délégation pour *Irus-Voltaire*.

1738. J'avais prié M. l'abbé *Mouſſinot* de vous aller trouver, car pour ſon frère il ne ſait que ſigner ſon nom ; mais, Monſeigneur, cet abbé eſt une eſpèce de philoſophe peu accoutumé à parler aux princes, les reſpectant beaucoup, et les fuyant davantage. C'eſt un homme ſimple, doux, dont la ſimplicité s'effarouche à la vue d'un grand ſeigneur. Il m'abandonnerait ſur le champ, s'il fallait qu'il fût obligé de parler contradictoirement à un homme de votre nom. Daignez condeſcendre à ſa timidité, et ſouffrez que vos gens d'affaires confèrent avec lui, ou que M. *Bronod* lui donne un rendez-vous certain. C'eſt encore une choſe très-dure d'aller inutilement chez M. *Bronod*.

Je ſuis bien plus fâché que vous, Monſeigneur, des procédures qu'on a faites. Les avocats au conſeil ne ſont pas à bon marché, et tout cela eſt infiniment déſagréable. Je m'en conſole par un peu de philoſophie, et ſur-tout par l'eſpérance que vous me continuerez vos bontés.

LETTRE XCVII.

A M. THIRIOT.

Le 10 avril.

J'AI reçu, mon cher ami, le petit écrit imprimé ; je vous remercie bien de ces attentions. La littérature m'eſt plus chère que jamais. *Newton* ne m'a point rendu inſenſible, et vous pouvez me dire avec notre maître *Horace :*

Quæ circumvolitas agilis thyma ?

Vous

Vous devriez bien m'envoyer le discours populaire de *le Franc*; je m'intéresse beaucoup à lui depuis qu'il a fait doublement cocu un intendant. En vérité, cela est fort à l'honneur des belles-lettres; mais, mon cher ami, cela n'est point à l'honneur des lettres de cachet, et je trouve fort mauvais qu'on exile les gens pour avoir..... madame ***. 1738.

Vous verrez ci-jointe la lettre d'une bonne ame à *Orphée-Rameau* sur *Zoïle-Castel*. (*)

Secretum petimusque damusque vicissim.

Ce *Castel*-là est un chien enragé; c'est le fou des mathématiques, et le tracassier de la société.

Je vous enverrai incessamment la Mérope, mais pour Dieu n'en parlez pas; n'allez pas aussi vous imaginer que cela soit du ton de Brutus.

Telephus et Peleus, cum pauper et exul uterque,
Projicit ampullas.

Dieu garde *Zaïre* d'être autre chose que tendre; Dieu garde *Mérope* de faire la *Cornélie*. *Flebilis Ino*. Vous ne verrez là d'autre amour que celui d'une mère, d'autre intrigue que la crainte et la tendresse, trois personnages principaux, et voilà tout. La plus extrême simplicité est ce que j'aime; si elle dégénère en platitude, vous en avertirez votre ami.

Je serais bien étonné que mes Elémens de *Newton* parussent. La copie que j'avais laissée en Hollande, était assez informe; ce qu'ils avaient commencé de l'édition était encore plus vicieux. J'ai averti les libraires de ne se pas presser, de

(*) On l'a vue ci-devant.

1738. m'envoyer les feuilles, d'attendre les corrections; s'ils ne le font pas, tant pis pour eux. Deux personnes de l'académie des sciences ont vu l'ouvrage, et l'ont approuvé. Je suis assez sûr d'avoir raison. Si les libraires ont tort, je les désavouerai hautement.

Monsieur le chancelier a trouvé que j'étais un peu hardi de soupçonner le monde d'être un peu plus vieux qu'on ne dit; cependant je n'ai fait que rapporter les observations astronomiques de messieurs de *Louville* et *Godin*. Or, par ces observations, il apparait que notre pôle pourrait bien avoir changé de place dans le sens de la *latitude*, et cela assez régulièrement. Or, si cela était, il pourrait à toute force y avoir une période d'environ deux millions d'années; et si cette période existait, et qu'elle eût commencé à un point, comme par exemple au Nord, il serait démontré que le monde aurait environ cent trente mille ans d'antiquité, et c'est le moins qu'on pourrait lui donner; mais je ne veux me brouiller avec personne pour l'antiquité de la noblesse de ce globe; eût-il vécu cent millions de siècles, ma vie ni la vôtre n'en durerait pas un jour de plus. Songeons à vivre et à vivre heureux. Pour moi,

Que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

D'ailleurs, quand les hommes seraient encore plus sots qu'ils ne sont, je ne m'en mêlerai point.

Votre petit basque a bien fait; mais on avait fait assez mal ici de ne pas le faire venir d'abord.

On ne doit jamais manquer l'acquisition d'un homme de mérite. 1738.

J'ai l'insolence d'en chercher un pour mon usage. Je voudrais quelque petit garçon philosophe qui fût adroit de la main, qui pût me faire mes expériences de physique ; je le ferais seigneur d'un cabinet de machines, et de quatre ou cinq cents livres de pension, et il aurait le plaisir d'entendre *Emilie-Newton* qui, par parenthèse, entend mieux l'optique de ce grand-homme qu'aucun professeur et que M. *Coste* qui l'a traduite.

Adieu, père *Mersenne.*

LETTRE XCVIII.

A M. THIRIOT.

Le 1 mai.

Je reçois votre lettre du 25, et bien des nouvelles qui me chagrinent. Premièrement, je suis assez fâché que *Racine*, que je n'ai jamais offensé, ait sollicité la permission d'imprimer une satire dévote de *Rousseau* contre moi. Je suis encore plus fâché qu'on m'attribue des épîtres sur la liberté. Je ne veux point me trouver dans les caquets de *Molina* ni de *Jansénius*. On m'envoie un morceau d'une autre pièce de vers où je trouve un portrait assez ressemblant à celui du prêtre de bicêtre ; mais en vérité il faut être bien peu fin pour ne pas voir que cela est de la main d'un académicien ou de quelqu'un qui aspire à l'être. Je n'ai ni cet honneur ni cette faiblesse ; et si j'ai à reprocher quelque

1738. chose à ce monstre d'abbé *Desfontaines*, ce n'est pas de s'être moqué de quelques ouvrages des quarante.

Je suis bien aise que vous ayez gagné un louis à gentil *Bernard*; je voudrais que vous en gagnassiez cent mille à *Crésus-Bernard*. (*)

Je n'ai point vu l'épître sur la liberté; je vais la faire venir avec les autres brochures du mois. C'est un amusement qui finit d'ordinaire par allumer mon feu.

Autre sujet d'affliction. On me mande que, malgré toutes mes prières, les libraires de Hollande débitent mes Elémens de la philosophie de *Newton*, quoique imparfaits; or, *da mi consiglio*. Les libraires hollandais avaient le manuscrit depuis un an, à quelques chapitres près. J'ai cru qu'étant en France, je devais à monsieur le chancelier le respect de lui faire présenter le manuscrit entier. Il l'a lu, il l'a marginé de sa main; il a trouvé sur-tout le dernier chapitre peu conforme aux opinions de ce pays-ci. Dès que j'ai été instruit par mes yeux des sentimens de monsieur le chancelier, j'ai cessé sur le champ d'envoyer en Hollande la suite du manuscrit; le dernier chapitre sur-tout, qui regarde les sentimens théologiques de M. *Newton*, n'est pas sorti de mes mains. Si donc il arrive que cet ouvrage tronqué paraisse en France par la précipitation des libraires, et si monsieur le chancelier m'en savait mauvais gré, il serait aisé, par l'inspection seule du livre, de le convaincre de ma soumission à ses volontés. Le

(*) Voyez ci-après, page 227.

manque des derniers chapitres eſt une démonſtration que je me ſuis conformé à ſes idées dès que je les ai pu entrevoir ; je dis entrevoir, car il ne m'a jamais fait dire qu'il trouvât mauvais qu'on imprimât le livre en pays étranger. En un mot, ſoit reſpect pour monſieur le chancelier, ſoit auſſi amour de mon repos, je ne veux point de querelle pour un livre ; je les brûlerais plutôt tous. Voulez-vous lire ce petit endroit de ma lettre à M. d'*Argenſon* ? Eſt-il à propos que je lui en écrive ? Conduiſez-moi. M. le bailli de *Froulai* eſt venu ici, et a été, je crois, auſſi content de Cirey que vous le ſerez. Les *Denis* en ſont aſſez ſatisfaits. 1738.

J'ai toujours Mérope ſur le métier. *Vale, te amo.*

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 mai.

Je ne puis, mon cher et reſpectable ami, laiſſer partir la lettre de madame la marquiſe *du Châtelet*, ſans mêler encore mes regrets aux ſiens. Nous imaginions vous poſſéder, parce qu'au moins vous êtes à Paris. C'eſt une conſolation de vous ſavoir dans notre hémiſphère ; mais cette conſolation va donc bientôt nous être ravie (*). Madame *du Châtelet*, que l'amitié conduit toujours, vous parle de nos craintes au ſujet de ces Elémens

(*) M. d'*Argental* était nommé à l'intendance de Saint-Domingue.

de *Newton ;* pour moi je n'ai d'autre crainte que
1738. d'être séparé d'elle, et d'autre malheur que d'être destiné à vivre loin de vous. Je serai privé de la douceur de vous embrasser avant votre départ. Je ne pourrai pas dire à madame d'*Argental* tout ce que je pense de son cœur et du vôtre. Vous serez tous deux heureux à Saint-Domingue ; il n'y aura que vos amis à plaindre. J'embrasse tendrement M. de *Pont-de-Vesle* à qui je suis attaché comme à vous.

LETTRE C.

A M. THIRIOT.

A Cirey, ce 5 mai.

MON cher ami, je vous ai envoyé un chiffon pour vous et monsieur votre frère, et un gros paquet pour le fils du roi des géans. Je ne sais si je pourrai prendre le jeune homme qui a appartenu à madame *Dupin*. On m'a, je crois, arrêté un jeune mathématicien très-savant et très-aimable : en ce cas, ce ne sera pas lui qui sera auprès de moi, mais bien moi auprès de lui ; je lui appartiendrai et je le payerai.

Vraiment j'ai bien d'autres affaires que d'imprimer des épîtres en vers. *I nunc et tecum versus meditare canoros.* Le débit précipité de mes Elémens de *Newton* m'occupe très-désagréablement. Le titre charlatan que d'imbécilles libraires ont mis à l'ouvrage, est ce qui m'inquiéte le moins (*).

(*) Ce titre était : *Mis à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire.*

Cependant je vous prie de détromper ſur ce point ceux qui me ſoupçonneraient de cette affiche ridicule. 1738.

Je vous avoue que je ſerais fort aiſe que l'ouvrage parût à Paris, purgé des fautes infinies que les éditeurs hollandais ont faites. Je ſuis perſuadé que l'ouvrage peut être utile. Je ſerai auprès de M. de *Maupertuis* ce qu'eſt *Deſpautère* auprès de *Cicéron*; mais je ſerai content ſi j'apprends à la raiſon humaine à bégayer les vérités que *Maupertuis* n'enſeigne qu'aux ſages. Il ſera le précepteur des hommes, et moi des enfans; *Algarotti* le ſera des dames, mais non pas de madame *du Châtelet* qui en ſait au moins autant que lui, et qui a corrigé bien des choſes dans ſon livre.

Je vous réponds qu'avec un peu d'attention, un eſprit droit doit me comprendre. Tâchez de recueillir les ſentimens, et d'informer le monde qu'on ne doit m'imputer ni le titre ni les fautes gliſſées dans cette édition. On dit d'ailleurs qu'elle eſt très-belle; mais j'aime mieux une vérité que cent vignettes.

Je voudrais bien ſavoir quel eſt le *Soſie* qui me fait honnir en vers, pendant qu'on m'inquiéte ainſi en proſe. Ce *Soſie* m'a bien la mine d'être l'auteur de l'épître à *Rouſſeau*, ſi longue et ſi inégale. Je ſais quel il eſt, je connais ſes manœuvres. Il doit haïr *Rouſſeau* et *Desfontaines*. Il veut ſe ſervir de moi pour tirer les marrons du feu. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir fait tomber ſur moi le ſoupçon d'être l'auteur de cette miſérable épître: qu'il jouiſſe de ſes ſuccès paſſagers, qu'il

ſe faſſe de la réputation à force d'intrigues, mais
1738. qu'il ne me donne point ſes enfans à élever.

Mon cher ami, on a bien de la peine dans ce monde. Ce monde méchant eſt jaloux du repos des ſolitaires; il leur envie la paix qu'il n'a point. Adieu; je n'ai jamais moins regretté Paris.

LETTRE CI.

A M. DE PONT-DE-VESLE.

10 mai.

JE fais mon très-humble compliment à l'honnête homme, quel qu'il ſoit, qui a fait cette jolie comédie du gaſcon de *la Fontaine*, dont on m'a dit tant de bien.

Puiſque vous êtes coadjuteur de M. d'*Argental* dans le pénible emploi de mon ange gardien, voici de quoi faire uſage de vos bontés.

Je vous envoie, ange gardien charmant, une petite addition à un mémoire que je ſuis obligé de publier au ſujet des Elémens de *Newton*, débités trop précipitamment, etc. Cette petite addition vous mettra au fait. Vous connaiſſez mon caractère, vous ſavez combien je ſuis vrai.

J'ai pouſſé la vertu juſqu'à l'imprudence. Autre tracaſſerie: des épîtres nouvelles, dont je ne veux certainement pas être l'auteur, des imputations que vous ſavez que je ne mérite pas, un vers qu'on applique à la fille d'un miniſtre! Je ſuis au déſeſpoir! J'ai mille obligations à ce miniſtre. Il y a vingt-cinq ans que je ſuis attaché à la mère de la perſonne à qui l'on oſe faire cette

application malheureuſe. J'aime perſonnellement cette perſonne; ſon mari, que je pleure encore, eſt mort dans mes bras; par quelle rage, par quelle démence aurais-je pu l'offenſer? ſur quoi fonde-t-on cette interprétation ſi maligne? a-t-elle jamais fait des couplets contre quelqu'un? Si on perſiſte à répandre un venin ſi affreux ſur des choſes ſi innocentes, il faut renoncer aux vers, à la proſe, à la vie. 1738.

J'ai fait la valeur de quatre nouveaux actes à Mérope, j'y travaille encore; voilà pourquoi je ne l'ai point envoyée à madame de *Richelieu*. Si vous la voyez, dites-lui à l'oreille un mot de réponſe. Je me recommande à *Raphaël*, lorſque *Gabriel* s'en va au diable. Madame *du Châtelet*, qui vous aime infiniment, vous fait les plus tendres complimens. Je vous ſuis attaché comme à monſieur votre frère: que puis-je dire de mieux? Adieu, *Caſtor* et *Pollux*, *mea ſidera*, qui n'habiterez bientôt plus le même hémiſphère.

Ordonnez ce qu'il faut faire pour réparer le malheur de cette horrible application. J'écris à *Prault* de tout ſupprimer; j'écris à monſieur votre frère en conſéquence; je vous demande en grâce le ſecret ſur les épîtres que je déſavoue, et la plus vive protection ſur l'abus qu'on en fait. Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres complimens, et partage ma reconnaiſſance. Vous devriez bien nous faire avoir le Fat puni; on dit qu'il eſt charmant. (*)

(*) Comédie de M. de *Pont-de-Vesle*, repréſentée le 14 avril 1738. Elle eſt tirée du *Gaſcon puni*, conte de *la Fontaine*.

1738.

LETTRE CII.

A M. BERGER.

A Cirey, le 14 mai.

Il y a long-temps, Monſieur, qu'on m'impute des ouvrages que je n'ai jamais vus ; je viens enfin de voir ces trois épîtres en queſtion. Je puis vous aſſurer que je ne ſuis point l'auteur de ces ſermons. Je conçois fort bien que le portrait de l'abbé *Desfontaines* eſt peint d'après nature ; mais, de bonne foi, ſuis-je le ſeul qui connaiſſe, qui déteſte et qui puiſſe peindre ce miſérable ? Y a-t-il un homme de lettres qui ne penſe ainſi ſur ſon compte ? Je ne veux imputer ces épîtres à perſonne ; mais s'il était queſtion d'en deviner l'auteur, je crois que je trouverais aiſément le mot de cette énigme. Tout ce qui m'importe le plus, eſt de ne pas paſſer pour l'auteur des ouvrages que je n'ai pas faits. Le peu de connaiſſance que j'ai depuis quatre ans dans le monde, fait que je ne peux deviner les alluſions dont vous me parlez ; mais il ſuffit qu'on faſſe des applications malignes pour que je ſois au déſeſpoir qu'on m'attribue un écrit qui a donné lieu à ces applications. J'ai toujours déteſté la ſatire, et ſi j'ai de l'horreur pour *Rouſſeau* et pour *Desfontaines*, c'eſt parce qu'ils ſont ſatiriques, l'un en vers très-ſouvent durs et forcés, l'autre en proſe ſans eſprit et ſans génie. Je vous prie, au nom de la vérité et de l'amitié, de détromper ceux qui penſeraient que j'aurais la moindre part à ces épîtres.

Il y a long-temps que je ne m'occupe uniquement que de physique. Je ne comptais pas que les Elémens de *Newton* parussent sitôt. Je ne les ai point encore ; mais ce que je peux dire, c'est qu'il n'y a point d'exemple d'une audace et d'une impertinence pareilles de la part des libraires de Hollande. Ils n'ont pas attendu la fin de mon manuscrit ; ils osent donner le livre imparfait, non corrigé, sans table, sans *errata* ; les quatre derniers chapitres manquent absolument. Je ne conçois pas comment ils en peuvent vendre deux exemplaires ; leur précipitation mériterait qu'ils fussent ruinés. Ils se sont empressés, grâces à l'*auri sacra fames*, de vendre le livre ; et le public curieux et ignorant l'achète comme on va en foule à une pièce nouvelle. L'affiche de ces libraires est digne de leur sottise ; leur titre n'est point assurément celui que je destinais à cet ouvrage ; ce n'était pas même ainsi qu'était ce titre dans les premières feuilles imprimées que j'ai eues et que j'ai envoyées à monsieur le chancelier ; il y avait simplement : *Elémens de la philosophie de Newton*. Il faut être un vendeur d'orviétan pour y ajouter : *A la portée de tout le monde* ; et un imbécille pour penser que la philosophie de *Newton* puisse être à la portée de tout le monde. Je crois que quiconque aura fait des études passables, et aura exercé son esprit à réfléchir, comprendra aisément mon livre ; mais si l'on s'imagine que cela peut se lire entre l'opéra et le souper, comme un conte de *la Fontaine*, on se trompe assez lourdement : c'est un livre qu'il faut étudier. Quand M. *Algarotti*

1738.

me lût fes Dialogues fur la lumière, je lui donnai
1738. l'éloge qu'il méritait, d'avoir répandu infiniment d'efprit et de clarté fur cette belle partie de la phyfique; mais alors il avait peu approfondi cette matière. L'efprit et les agrémens font bons pour des vérités qu'on effleure; les dialogues des Mondes, qui n'apprennent pas grand'chofe, et qui d'ailleurs font trop remplis de la miférable hypothèfe des tourbillons, font pourtant un livre charmant, par cela même que le livre eft d'une phyfique peu recherchée, et que rien n'y eft traité à fond; mais fi M. *Algarotti* eft entré, depuis notre dernière entrevue à Cirey, dans un plus grand examen des principes de *Newton*, fon titre *per le dame* ne convient point du tout, et fa marquife imaginaire devient affez déplacée; c'eft ce que je lui ai dit, et voilà pourquoi j'ai commencé par ce trait qu'on me reproche, en parlant à une philofophe plus réelle. Je n'ai aucune intention de choquer l'auteur des Mondes, que j'eftime comme un des hommes qui font le plus d'honneur à ce monde-ci: c'eft ce que je déclare publiquement dans les mémoires envoyés à tous les journaux. Continuez, mon cher ami, à écrire à Cirey à votre ami.

1738.

LETTRE CIII.

A M. DE S'GRAVESENDE,

PROFESSEUR DE MATHEMATIQUES.

A Cirey, 1 juin.

E vous remercie, Monſieur, de la figure que ›us avez bien voulu m'envoyer de la machine ›nt vous vous ſervez pour fixer l'image du ſoleil. :n ferai faire une ſur votre deſſin, et je ſerai :livré d'un grand embarras ; car moi qui ſuis fort al-adroit, j'ai toutes les peines du monde dans a chambre obſcure avec mes miroirs. A meſure e le ſoleil avance, les couleurs s'en vont, et ſſemblent aux affaires de ce monde, qui ne ſont s un moment de ſuite dans la même ſituation. ppelle votre machine un *ſta ſol.* Depuis *Joſué*, rſonne avant vous n'avait arrêté le ſoleil.

J'ai reçu dans le même paquet l'ouvrage que je us avais demandé, dans lequel mon adverſaire, celui de tous les philoſophes, emploie environ ›is cents pages au ſujet de quelques penſées de *ſcal*, que j'avais examinées dans moins d'une ille. Je ſuis toujours pour ce que j'ai dit. Le :aut de la plupart des livres eſt d'être trop longs. on avait la raiſon pour ſoi, on ferait court; is peu de raiſon et beaucoup d'injures ont fait trois cents pages.

J'ai toujours cru que *Paſcal* n'avait jeté ſes es ſur le papier que pour les revoir et en reje- une partie. Le critique n'en veut rien croire. ſoutient que *Paſcal* aimait toutes ſes idées,

1738. et qu'il n'en eût retranché aucune ; mais s'il savait que les éditeurs eux-mêmes en supprimèrent la moitié, il serait bien surpris. Il n'a qu'à voir celles que le père *des Mollets* a rec u-vrées depuis quelques années, écrites de la main de *Pascal* même, il sera bien plus surpris encore. Elles sont imprimées dans le Recueil de littérature. (*)

Les hommes d'une imagination forte, comme *Pascal*, parlent avec une autorité despotique ; les ignorans et les faibles écoutent avec une admiration servile ; les bons esprits examinent.

Pascal croyait toujours, pendant les dernières années de sa vie, voir un abyme à côté de sa chaise ; faudrait-il pour cela que nous en imaginassions autant ? Pour moi je vois aussi un abyme, mais c'est dans les choses qu'il a cru expliquer. Vous trouverez dans les mélanges de *Leibnitz* que la mélancolie égara sur la fin la raison de *Pascal* ; il le dit même un peu durement. Il n'est pas étonnant, après tout, qu'un homme d'un tempérament délicat, d'une imagination triste comme *Pascal*, soit, à force de mauvais régime parvenu à déranger les organes de son cerveau. Cette maladie n'est ni plus surprenante, ni plus humiliante que la fièvre et la migraine. Si le grand *Pascal* en a été attaqué, c'est *Samson* qui perd sa force. Je ne sais de quelle maladie était affligé le docteur qui argumente si amèrement contre moi ; mais il prend le change en tout, et principalement sur l'état de la question.

(*) Voyez les remarques sur les Pensées de *Pascal*, Philosophie, T. II.

Le fond de mes petites remarques sur les Pensées de *Pascal*, c'est qu'il faut croire sans doute au péché originel, puisque la foi l'ordonne ; et qu'il faut y croire d'autant plus que la raison est absolument impuissante à nous montrer que la nature humaine est déchue. La révélation seule peut nous l'apprendre. *Platon* s'y était jadis cassé le nez. Comment pouvait-il savoir que les hommes avaient été autrefois plus beaux, plus grands, plus forts, plus heureux ? qu'ils avaient eu de belles ailes, et qu'ils avaient fait des enfans sans femmes ? 1738.

Tous ceux qui se sont servis de la physique pour prouver la décadence de ce petit globe de notre monde, n'ont pas eu meilleure fortune que *Platon*. Voyez-vous ces vilaines montagnes, disaient-ils, ces mers qui entrent dans les terres, ces lacs sans issue ? ce sont des débris d'un globe maudit ; mais quand on y a regardé de plus près, on a vu que ces montagnes étaient nécessaires pour nous donner des rivières et des mines, et que ce sont les perfections d'un monde béni. De même mon censeur assure que notre vie est fort raccourcie en comparaison de celle des corbeaux et des cerfs ; il a entendu dire à sa nourrice que les cerfs vivent trois cents ans, et les corbeaux neuf cents. La nourrice d'*Hésiode* lui avait fait aussi apparemment le même conte ; mais mon docteur n'a qu'à interroger quelque chasseur, il saura que les cerfs ne vont jamais à vingt ans. Il a beau faire, l'homme est de tous les animaux celui à qui DIEU accorde la plus longue vie ; et

1738. quand mon critique me montrera un corbeau qui aura cent deux ans, comme M. de *Saint-Aulaire* et madame de *Chanclos*, il me fera plaiſir.

C'eſt une étrange rage que celle de quelques meſſieurs qui veulent abſolument que nous ſoyons miſérables. Je n'aime point un charlatan qui veut me faire accroire que je ſuis malade pour me vendre ſes pilules. Garde ta drogue, mon ami, et laiſſe-moi ma ſanté. Mais pourquoi me dis-tu des injures parce que je me porte bien, et que je ne veux point de ton orviétan? Cet homme m'en dit de très-groſſières, ſelon la louable coutume des gens pour qui les rieurs ne ſont pas. Il a été déterrer dans je ne ſais quel journal, je ne ſais quelles Lettres ſur la nature de l'ame que je n'ai jamais écrites, et qu'un libraire a toujours miſes ſous mon nom à bon compte, auſſi-bien que beaucoup d'autres choſes que je ne lis point. Mais puiſque cet homme les lit, il devait voir qu'il eſt évident que ces Lettres ſur la nature de l'ame ne ſont point de moi, et qu'il y a des pages entières copiées mot à mot de ce que j'ai autrefois écrit ſur *Locke*. Il eſt clair qu'elles ſont de quelqu'un qui m'a volé; mais je ne vole point ainſi, quelque pauvre que je puiſſe être.

Mon docteur ſe tue à prouver que l'ame eſt ſpirituelle. Je veux croire que la ſienne l'eſt; mais, en vérité, ſes raiſons le ſont fort peu. Il veut donner des ſoufflets à *Locke* ſur ma joue, parce que *Locke* a dit que DIEU était aſſez puiſſant pour faire penſer un élément de la matière. Plus je relis ce *Locke*, et plus je voudrais que

tous

tous ces messieurs l'étudiassent. Il me semble qu'il a fait comme *Auguste*, qui donna un édit *de coërcendo intra fines imperio. Locke* a resserré l'empire de la science pour l'affermir. Qu'est-ce que l'ame? je n'en sais rien. Qu'est-ce que la matière? je n'en sais rien. Voilà *Joseph-Godefroy Leibnitz* qui a découvert que la matière est un assemblage de monades. Soit; je ne le comprends pas, ni lui non plus. Eh bien! mon ame sera une monade; ne me voilà-t-il pas bien instruit? Je vais vous prouver que vous êtes immortel, me dit mon docteur. Mais vraiment il me fera plaisir; j'ai tout aussi grande envie que lui d'être immortel. Je n'ai fait la Henriade que pour cela; mais mon homme se croit bien plus sûr de l'immortalité par ses argumens, que moi par ma Henriade. 1738.

Vanitas vanitatum, et metaphysica vanitas.

Nous sommes faits pour compter, mesurer, peser; voilà ce qu'a fait *Newton*; voilà ce que vous faites avec M. *Musschembrock*; mais pour les premiers principes des choses, nous n'en savons pas plus qu'*Epistemon* et maître *Editue*.

Les philosophes, qui font des systêmes sur la secrète construction de l'univers, font comme nos voyageurs qui vont à Constantinople, et qui parlent du serail: ils n'en ont vu que les dehors, et ils prétendent savoir ce que fait le sultan avec ses favorites. Adieu, Monsieur; si quelqu'un voit un peu, c'est vous; mais je tiens mon censeur aveugle. J'ai l'honneur de l'être aussi; mais je suis un *quinze-vingt* de Paris, et lui un aveugle

1738. de province. Je ne ſuis pas aſſez aveugle pourtant pour ne pas voir tout votre mérite, et vous ſavez combien mon cœur eſt ſenſible à votre amitié.

Je ſuis, etc.

LETTRE CIV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

QUAND je demande, mon cher ami, des livres dont j'ai toujours un preſſant beſoin, il eſt triſte d'attendre qu'on ait fait une caiſſe complète. Quatre envois ſont auſſi bons qu'un ; il n'en coûte que trois caiſſes de plus, et on eſt promptement ſervi ; c'eſt-là l'eſſentiel pour moi dont l'ignorance eſt grande, et dont les études ſont continuelles et variées. Si *Prault* n'eſt pas exact à ſuivre mes intentions, je vous prierai d'en prendre un autre ; je ſuis las de n'avoir la moutarde qu'après dîner.

Je vous prie auſſi de donner cent trente francs au chevalier de *Mouhi* ; il m'eſt impoſſible de lui donner plus de deux cents livres par an. Si j'en croyais mes déſirs et ſon mérite, je lui en donnerais bien davantage. Dites-lui que je ſuis charmé de l'avoir pour correſpondant littéraire ; mais que je demande des nouvelles très-courtes, des faits ſans réflexions, et plutôt rien que des faits haſardés.

M. d'*Eſtaing* me doit et cherche des chicanes pour ne point me payer ou pour différer le payement. Il faut vîte conſtituer un procureur et plaider. Les frais ne peuvent tomber que ſur lui,

et je suis assez au fait de son bien pour avoir mes recours certains. Ecrivez pour ma pension ; je compte sur M. *Clément* ; ne laissons rien languir, s'il est possible, entre les mains des débiteurs. C'est veiller à leurs intérêts en se montrant exact à demander. Vous voyez, mon cher ami, quelles peines on a quand il faut arracher des arrérages accumulés. Je vous embrasse tendrement.

1738.

LETTRE CV.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juin.

De l'argent, mon cher trésorier, de l'argent ! A qui ? à un homme d'un grand savoir, à M. *Nollet*. Cet argent est un à compte pour des instrumens de physique qu'il fournira à votre ordre. Portez-lui donc douze cents francs ; s'il exige cent louis, n'hésitez pas, donnez-les sur le champ, et davantage s'il est nécessaire.

M. *Cousin* qui est à moi, et qui doit venir à Cirey, escortera la cargaison de ces instrumens ; mais je ne les veux que dans un mois. Ma galerie n'est point encore prête. L'astronomie est très-peu de chose pour M. *Cousin* qui est déjà géomètre ; il l'apprendra bien vîte.

Présentez, je vous prie, au jeune d'*Arnaud* ce petit avertissement transcrit de votre main. Vous aurez la bonté de me renvoyer l'original. La petite besogne qu'on lui propose est l'affaire de trois minutes. Il sera bon qu'il signe ce petit écrit, afin qu'on ne me puisse reprocher d'avoir

fait moi-même cet avertissement nécessaire.
1738. Quand il sera transcrit, et s'il est possible, d'une manière lisible, vous donnerez cinquante francs à d'*Arnaud*; c'est, je crois, un bon garçon. Je l'aurais pris auprès de moi s'il avait su écrire.

J'ai de si prodigieuses dépenses à faire, et j'ai si prodigieusement dépensé, que je ne puis acheter un tableau. Je vous réserve, mon cher abbé, ce plaisir pour une autre circonstance.

LETTRE CVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 juin.

MADAME de *Richelieu* a dû vous remettre, mon cher ange gardien, une Mérope dont les quatre derniers actes sont assez différens de ce que vous avez vu. Si vous avez le temps d'en être amusé, jetez les yeux sur ce rogaton comme sur le dernier des hommages de cette espèce que nous vous rendons; et si vous aviez même le temps de nous dire ce que vous pensez de cette pièce à la grecque, mandez-le-nous.

On nous flatte que vous ne partez pas sitôt; c'est ce qui nous enhardit à vous parler d'autre chose que de ce cruel départ. Le temps de notre condamnation nous laisse, en s'éloignant, la liberté de respirer; mais s'il arrive enfin que vous partiez, nous serons au désespoir, et nous n'en relèverons point.

Sauriez-vous si madame de *Rufec* est apaisée, si cette tracasserie est finie? Madame *du Châtelet* vous fait les plus tendres amitiés.

LETTRE CVII.

1738.

A M. DE MAUPERTUIS.

Cirey, 15 juin.

En vérité, M. le chevalier *Isaac*, quand on veut bien rassembler toutes les preuves contre les tourbillons, on doit être bien honteux d'être cartésien.

Comment ose-t-on l'être encore ? Je vous avoue que j'avais cru que vous rompriez le charme ; mais j'ai peur que nos Français n'en sachent pas assez pour être détrompés.

Vous avez bien raison de me dire que ce zodiaque nouveau et cette hypothèse de *Fatio* et de *Cassini*, ne s'accorde pas avec mes principes : aussi ce morceau n'est point du tout de moi. (5)

Voici le fait : J'étais malade ; je voulais changer beaucoup mon ouvrage et gagner du temps ; les libraires impatiens ont fait achever les deux dernies chapitres par un mathématicien à gages, qui leur a donné tout cru de vieux mémoires académiques : cela produit nouvel embarras, nouvelles tracasseries, et la douceur de notre retraite en est troublée.

Autre anecdote. Il y a un an qu'ayant des doutes que j'ai encore sur l'exactitude des rapports des couleurs et des tons de la musique, ayant ouï dire que le P. *Castel* travaillait sur cette matière, et imaginant que ce jésuite était newtonien, je lui écrivis. Je lui demandai des

(5) Il ne se trouve que dans la première édition des Elémens de la philosophie de *Newton*.

éclairciſſemens que je n'eus point. Nous fumes
1738. quelque temps en commerce; il me parle de ſon *clavecin des couleurs*; j'en dis un mot dans mes Elémens d'optique; je lui envoyai même le morceau. Vous ſerez peut-être ſurpris que, dans la quinzaine, ce bon homme imprima contre moi, dans le mercure de Trévoux, les choſes les plus inſultantes et les plus cruelles.

Cependant les libraires de Hollande, ſans que je le ſuſſe, ont imprime mon ouvrage et ſes louanges; et ce miſérable fou ſe trouve loué par moi après m'avoir inſulté. Quand on eſt loin, qu'on imprime en Hollande, et qu'on a affaire à Paris, il n'en peut réſulter que des contre-temps. J'ai ſu depuis que ce fou de la géométrie eſt votre ennemi déclaré.

Autre anecdote littéraire. Un abbé étant venu demander à un des juges des nouvelles du Mémoire ſur le feu, n°. 7, ce juge lui fit entendre qu'il approuvait fort ce Mémoire, et que, ſi on l'avait cru, il eût été couronné; cependant je ſais très-bien que c'était vous qui eûtes quelque bonté pour cet ouvrage. Je dois quelque choſe aux diſcours polis de ce juge; mais je dois tout à votre bonne volonté. Je vous avoue que je ſuis plus aiſe d'avoir eu votre ſuffrage que ſi j'avais eu toutes les voix, hors la vôtre.

Madame *du Châtelet* veut bien conſentir à ſe découvrir à l'académie, pourvu que l'académie, en imprimant ſon Eſſai, et en l'approuvant, n'en nomme pas l'auteur. Pour moi je renonce à cette gloire; je ne connais que celle de votre

amitié.. Vous m'avouerez que l'événement est singulier : il est bien cruel que de maudits tourbillons l'aient emporté sur votre élève. 1738.

Nous nous flattons que vous informerez Cirey de votre santé et de vos occupations. On ne peut se porter plus mal que je ne fais ; je serai bientôt obligé de renoncer à toute étude, mais je ne renoncerai qu'avec la vie à mon amitié, à ma reconnaissance, à mon admiration pour vous.

LETTRE CVIII.

A M. L'ABBÉ PREVOST,

Sur les Elémens de Newton.

Juin.

Je viens, Monsieur, de recevoir par la poste une de vos feuilles périodiques (*), dans laquelle vous rendez compte d'une nouvelle édition des Elémens de *Newton*. J'ai reçu aussi quelques imprimés sur le même sujet.

Comme je crois avoir, à propos de cet ouvrage, quelque chose à dire qui ne sera pas inutile aux belles-lettres, souffrez que je vous prie de vouloir bien insérer dans votre feuille les réflexions suivantes.

Il est vrai, comme vous le dites, Monsieur, que j'ai envoyé à plusieurs journaux des éclaircissemens en forme de préface, pour servir de supplément à l'édition de Hollande, et j'apprends même que les auteurs du journal de Trévoux ont

(*) Le Pour et Contre.

1738. eu la bonté d'inférer, il y a un mois, ces éclairciſſemens dans leur journal. Si les nouveaux éditeurs des Elémens de *Newton* ont mis cette préface à la tête de leur édition, ils ont en cela rempli mes vues.

Je vois par votre feuille que les éditeurs ont imprimé, dans cette préface, cette phraſe ſingulière, *qu'une maladie a éclairé la fin de mon ouvrage*; et vous dites que vous ne concevez pas comment la fin de mon ouvrage peut être *éclairé* par une maladie: c'eſt ce que je ne conçois pas plus que vous; mais n'y aurait-il pas dans le manuſcrit, *retardé*, au lieu d'*éclairé*? Ce qui peut-être eſt plus difficile à concevoir, c'eſt comment les imprimeurs font de pareilles fautes, et comment ils ne les corrigent pas. Ceux qui ont eu ſoin de cette ſeconde édition doivent être d'autant plus exacts qu'ils reprochent beaucoup d'erreurs aux éditeurs d'Amſterdam, qui ont occaſionné des mépriſes plus ſingulières.

Comme je n'ai nul intérêt, quel qu'il puiſſe être, ni à aucune de ces éditions, ni à celle qui va, dit-on, paraître en Hollande de ce qu'on a pu recueillir de mes ouvrages, je ſuis uniquement dans le cas des autres lecteurs; j'achète mon livre comme les autres, et je ne donne de préférence qu'à l'édition qui me paraît la meilleure.

Je vois avec chagrin d'extrême négligence avec laquelle beaucoup de livres nouveaux ſont imprimés. Il y a, par exemple, peu de pièces de théâtre où il n'y ait des vers entiers oubliés. J'en remarquais dernièrement quatre qui manquaient

dans

dans la comédie du Glorieux, ce qui eſt d'autant plus déſagréable que peu de comédies méritent autant d'être bien imprimées. Je crois, Monſieur, que vous rendrez un nouveau ſervice à la littérature, en recommandant une exactitude ſi néceſſaire et ſi négligée. 1738.

Je conſeillerais en général à tous les éditeurs d'ouvrages inſtructifs, de faire des cartons au lieu d'*errata :* car j'ai remarqué que peu de lecteurs vont conſulter l'*errata ;* et alors, ou ils reçoivent des erreurs pour des vérités, ou bien ils font des critiques précipitées et injuſtes.

En voici un exemple récent et qui doit être public, afin que dorénavant les lecteurs qui veulent s'inſtruire, et les critiques qui veulent nuire, ſoient d'autant plus ſur leurs gardes.

Il vient de paraître une petite brochure ſans nom d'auteur ni d'imprimeur, dans laquelle il paraît qu'on en veut beaucoup plus encore à ma perſonne qu'à la philoſophie de *Newton.* Elle eſt intitulée, *Lettre d'un phyſicien ſur la Philoſophie de Newton, miſe à la portée de tout le monde.*

L'auteur, qui probablement eſt mon ennemi ſans me connaître, ce qui n'eſt que trop commun dans la république des lettres, s'explique ainſi ſur mon compte, page 13 : *Il ſerait inutile de faire des réflexions ſur une mépriſe ſi conſidérable ; tout le monde les aperçoit, et elles ſeraient trop humiliantes pour M. de Voltaire.*

Il ſera curieux de voir ce que c'eſt que cette mépriſe conſidérable qui entraîne des réflexions

1738. si humiliantes. Voici ce que j'ai dit dans mon livre : " Il se forme dans l'œil un angle une fois „ plus grand, quand je vois un homme à deux „ pieds de moi, que quand je le vois à quatre „ pieds ; cependant je vois toujours cet homme „ de la même grandeur. Comment mon sentiment „ contredit-il ainsi le mécanisme de mes orga- „ nes ? "

Soit inattention de copiste, soit erreur de chiffres, soit inadvertance d'imprimeur, il se trouve que l'éditeur d'Amsterdam a mis deux où il fallait quatre, et quatre où il fallait deux. Le réviseur hollandais qui a vu la faute, n'a pas manqué de la corriger dans l'*errata* à la fin du livre. Le censeur ne se donne pas la peine de consulter cet *errata*. Il ne me rend pas la justice de croire que je puis au moins savoir les premiers principes de l'optique : il aime mieux abuser d'une petite faute d'impression aisée à corriger, et se donner le triste plaisir de dire des injures. La fureur de vouloir outrager un homme, à qui l'on n'a rien à reprocher que la peine extrême qu'il a prise pour être utile, est donc une maladie bien incurable ?

Je voudrais bien savoir, par exemple, à quel propos un homme qui s'annonce physicien, qui écrit, dit-il, sur la Philosophie de *Newton*, commence par dire que j'ai fait l'apologie du meurtre de *Charles I*. Quel rapport, s'il vous plaît, de la fin tragique autant qu'injuste de ce roi, avec la réfrangibilité et le carré des distances ? Mais où aurais-je donc fait l'apologie de cette

injuftice exécrable? eft-ce dans un livre que ce critique me reproche, livre où j'ai démontré qu'on a inféré vingt pages entières qui n'étaient point de moi, et où tout le refte eft altéré et tronqué? Mais en quel endroit fait-on donc l'apologie prétendue de ce meurtre? Je viens de confulter le livre où l'on parle de cet affaffinat, d'autant plus affreux qu'on emprunta le glaive de la législature pour le commettre. Je trouve qu'on y compare cet attentat avec celui de *Ravaillac*, avec celui du jacobin *Clément*, avec le crime, plus énorme encore, du prêtre qui fe fervit du corps de JESUS-CHRIST même dans la communion, pour empoifonner l'empereur *Henri VII?* Eft-ce là juftifier le meurtre de *Charles I?* N'eft-ce pas au contraire le trop comparer à de plus grands crimes? 1738.

C'eft avec la même juftice que ce critique, m'attaquant toujours au lieu de mon ouvrage, prétend que j'ait dit autrefois: " *Mallebranche* „ non-feulement admit les idées innées, mais il „ prétendit que nous voyons tout en DIEU."

Je ne me fouviens pas d'avoir jamais écrit cela; mais j'ai l'équité de croire que celui à qui on le fait dire a eu fans doute une intention toute contraire, et qu'il avait dit: *Mallebranche non-feulement n'admit point les idées innées, mais il prétendit que nous voyons tout en* DIEU. En effet, qui peut avoir lu la Recherche de la vérité, fans avoir principalement remarqué le chapitre IV du livre III, *de l'efprit pur*, feconde partie. J'en ai fous les yeux un exemplaire marginé de ma

T 2

main, il y a près de quinze ans. Ce n'eſt pas
1738. ici le lieu d'examiner cette queſtion : mon unique but eſt de faire voir l'injuſtice des critiques précipitées, de faire rentrer en lui-même un homme qui, ſans doute, ſe repentira de ſes torts quand il les connaîtra, et enfin de faire reſſouvenir tous les critiques d'une ancienne vérité qu'ils oublient toujours, c'eſt qu'une injure n'eſt pas une raiſon.

Je n'ai jamais répondu à ceux qui ont voulu, ce qui eſt très-aiſé, rabaiſſer les ouvrages de poéſie que j'ai faits dans ma jeuneſſe. Qu'un *lecteur* critique Zaïre, ou Alzire, ou la Henriade, je ne prendrai pas la plume pour lui prouver qu'il a tort de n'avoir pas eu de plaiſir. On ne doit pas garder le même ſilence ſur un ouvrage de philoſophie ; tantôt on a des objections ſpécieuſes à détruire, tantôt des vérités à éclaircir, ſouvent des erreurs à rétracter. Je puis me trouver ici à la fois dans ces trois circonſtances ; cependant je ne crois pas devoir répondre en détail à la brochure dont il eſt queſtion.

Si on me fait des objections plus raiſonnables, j'y répondrai, ſoit en me corrigeant, ſoit en demandant de nouveaux éclairciſſemens ; car je n'ai et ne puis avoir d'autre but que la vérité. Je ne crois pas qu'excepté quatre ou cinq argumens, il y ait rien de mon propre fonds dans les Elémens de la philoſophie nouvelle. Elle m'a paru vraie, et j'ai voulu la mettre ſous les yeux d'une nation ingénieuſe, qui, ce me ſemble, ne la connaiſſait pas aſſez. Les noms de *Galilée*, de *Kepler*, de

Descartes, de *Newton*, de *Huyghens* me sont indifférens. J'ai examiné paisiblement les idées de ces grands-hommes que j'ai pu entrevoir. Je les ai exposées selon ma manière de concevoir les choses, prêt à me rétracter quand on me fera apercevoir d'une erreur. 1738.

Il faut seulement qu'on sache que la plupart des opinions qu'on me reproche se trouvent ou dans *Newton*, ou dans les livres de messieurs *Keil*, *Gregori*, *Pemberton*, *s'Gravesende*, *Musschembroek*, etc., et que ce n'est pas dans une simple brochure faite avec précipitation, qu'il faut combattre ce qu'ils ont cru prouver dans des livres qui sont le fruit de tant de réflexions et de tant d'années.

Je vois que ce qui fait toujours le plus de peine à mes compatriotes, c'est ce mot de *gravitation*, d'*attraction*. Je répète encore qu'on n'a qu'à lire attentivement la dissertation de M. de *Maupertuis* sur ce sujet, dans son livre de la Figure des astres, et on verra si on a plus d'idée de l'impulsion qu'on croit connaître, que de l'attraction qu'on veut combattre. Après avoir lu ce livre, il faut examiner le quinzième, le seizième et le dix-septième chapitre des Elémens de *Newton*, et voir si les preuves qu'on y a rassemblées contre le plein et contre les tourbillons, paraissent assez fortes. Il faut que chacun en cherche encore de nouvelles. Les physiciens géomètres sont invités, par exemple, à considérer si quinze pieds étant le sinus verse de l'arc que parcourt la terre en une seconde, il est possible qu'un fluide quelconque pût causer la chute de quinze pieds dans une seconde.

1738. Je les prie d'examiner si les longueurs de pendules étant entre elles comme les carrés de leurs oscillations, un pendule de la longueur du rayon de la terre étant comparé avec notre pendule à secondes, la pesanteur qui fait seule les vibrations des pendules, peut être l'effet d'un tourbillon circulant autour de la terre, etc. Quand on aura bien balancé, d'un côté, toutes ces incompatibilités mathématiques, qui semblent anéantir sans retour les tourbillons, et de l'autre, la seule hypothèse douteuse qui les admet, on verra mieux alors ce que l'on doit penser.

De très-grands philosophes qui m'ont fait l'honneur de m'écrire, sur ce sujet, des lettres un peu plus polies que celle de l'anonyme, veulent s'en tenir au mécanisme que *Descartes* a introduit dans la physique. J'ai du respect pour la mémoire de *Descartes*, ainsi que pour eux. Il faut sans doute rejeter les qualités occultes ; il faut examiner l'univers comme une horloge. Quand le mécanisme connu manque, quand toute la nature conspire à nous découvrir une nouvelle propriété de la matière, devons-nous la rejeter parce qu'elle ne s'explique pas par le mécanisme ordinaire ? Où est donc la grande difficulté que DIEU ait donné la gravitation à la matière, comme il lui a donné l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité ? Je crois que plus on y fera réflexion, plus on sera porté à croire que la pesanteur est, comme le mouvement, un attribut donné de DIEU seul à la matière. Il ne pouvait pas la créer sans étendue, mais il pouvait la créer

fans pefanteur. Pour moi je ne reconnais, dans cette propriété des corps, d'autre caufe que la main toute-puiffante de l'Etre fuprême. J'ai ofé dire, et je le dis encore, que s'il fe pouvait que les tourbillons exiftaffent, il faudrait encore que la gravitation entrât pour beaucoup dans les forces qui les feraient circuler; il faudrait même, en fuppofant ces tourbillons, reconnaître cette gravitation comme une force primordiale réfidente à leur centre. 1738.

On me reproche de regarder, après tant de grands-hommes, la gravitation comme une qualité de la matière; et moi je me reproche, non pas de l'avoir regardée fous cet afpect, mais d'avoir été en cela plus loin que *Newton*, et d'avoir affirmé, ce qu'il n'a jamais fait, que la lumière, par exemple, ait cette qualité. *Elle eft matière*, ai-je dit; *donc elle pèfe.* J'aurais dû dire feulement, *donc il eft très-vraifemblable qu'elle pèfe.* M. *Newton*, dans fes Principes, femble croire que la lumière n'a point cette propriété que DIEU a donnée aux autres corps de tendre vers un centre. J'ai pouffé la hardieffe au point d'expofer un fentiment contraire: on voit au moins par là que je ne fuis point efclave de *Newton*, quoiqu'il fût bien pardonnable de l'être. Je finis, parce que j'ai trop de chofes à dire; c'eft à ceux qui en favent plus que moi, à rendre fenfibles des vérités admirables dont je n'ai été que le faible interprète.

J'ai l'honneur d'être, etc.

1738.

LETTRE CIX.

A M. THIRIOT.

A Cirey, juin.

PERE *Merſenne*, je reçois votre lettre du 9. Il faut d'abord parler de notre grande nièce, car ſon bonheur doit marcher avant toutes les diſcuſſions littéraires, et l'homme doit aller avant le philoſophe et le poëte. Ce ſera donc du meilleur de mon cœur que je contribuerai à ſon établiſſement, et je vais lui aſſurer les vingt-cinq mille livres que vous demandez, bien fâché que vous ne vous appeliez pas M. de *Fontaine*, car en ce cas je lui aſſurerais bien davantage.

Sans doute je vais travailler à une édition correcte des Elémens de *Newton*, qui ne feront ni pour les *dames* ni pour *tout le monde*, mais où l'on trouvera de la vérité et de la méthode. Ce n'eſt point là un livre à parcourir comme un recueil de vers nouveaux; c'eſt un livre à méditer, et dont un *Rouſſeau* ou un *Desfontaines* ne ſont pas plus juges que d'une action d'homme de bien. Voici la vraie table, telle que je l'ai pu faire pour ajuſter les idées de *Newton* aux règles de la muſique. Montrez cela à *Orphée-Euclide*. Si à quelques commas près cela n'eſt pas juſte, c'eſt *Newton* qui a tort. Et pourquoi non? Il était homme; il s'eſt trompé quelquefois.

Vous êtes un père *Merſenne* qu'on ne ſaurait trop aimer. Je vous ai bien des obligations, mais vous n'êtes pas au bout.

On vient de déballer l'Algarotti. Il est gravé au-devant de son livre avec madame *du Châtelet*. Elle est la véritable marquise. Il n'y en a point en Italie qui eût donné à l'auteur d'aussi bons conseils qu'elle. Le peu que je lis de son livre, en courant, me confirme dans mon opinion. C'est presque en italien ce que les Mondes sont en français. L'air de copie domine trop; et le grand mal, c'est qu'il y a beaucoup d'esprit inutile. L'ouvrage n'est pas plus profond que celui des Mondes. *Nota benè* que, *quæ legat ipsa Lycoris* est très-joli; mais ce n'est pas *pauca meo gallo*, c'est *plurima Bernardo*. Je crois qu'il y a plus de vérités dans dix pages de mon ouvrage que dans tout son livre: et voilà peut-être ce qui me coulera à fond, et ce qui fera sa fortune. Il a pris les fleurs pour lui, et m'a laissé les épines. Voici encore un autre livre que je vais dévorer; c'est la réponse à feu *Melon* (*). Comment nommez-vous l'auteur? Je veux savoir son nom, car vous l'estimez.

1738.

Montrez donc ma table et mon mémoire à *Pollion*, puisqu'il lit mon livre, afin qu'il rectifie une partie des erreurs qu'il trouvera en son chemin. Je vois que mon mémoire fera tomber le prix du livre, les libraires le méritent bien; mais je ne veux pas me déshonorer pour les enrichir.

Adieu, mon cher ami; soyez donc de la noce de ma nièce au moins.

J'oubliais de vous dire combien je suis sensible à la justice que me rendent ceux qui ne m'imputent

(*) Auteur de l'Essai politique sur le commerce.

1738. point ces trois fermons rimés auxquels je n'ai jamais penfé. Encore un mot : je fuis charmé que vous foyez en avance avec le prince ; il eft bon qu'il vous ait obligation. Ce n'eft point un illuftre ingrat ; il n'eft à préfent qu'un illuftre indigent.

Je vous embraffe tendrement. Embraffez *Serizi.*

LETTRE CX.

A M. THIRIOT.

Le 23 juin.

MON cher ami, je fuis depuis quinze jours fi occupé d'un cabinet de phyfique que je prépare, fi plongé dans le carré des diftances et de l'optique, que le Parnaffe eft un peu oublié. Je crois bien que les gens aimables ne parlent plus des Elémens de *Newton.* On ne s'entretient point à fouper deux fois de fuite de la même chofe, et on a raifon, quand le fujet de la converfation eft un peu abftrait. Cela n'empêche pas qu'à la fourdine les gens qui veulent s'inftruire ne lifent des ouvrages qu'il faut méditer ; et il faut bien qu'il y ait un peu de ces gens-là, puifqu'on réimprime les Elémens de *Newton* en deux endroits. M. de *Maupertuis*, qui eft fans contredit l'homme de France qui entend le mieux ces matières, en eft content ; et vous m'avouerez que fon fuffrage eft quelque chofe. Je fais bien que, malgré la foule des démonftrations que j'ai raffemblées contre les chimères des tourbillons,

ce roman philofophique fubfiftera encore quelque temps dans les vieilles têtes : 1738.

Quæ juvenes didicere nolunt perdenda fateri.

Je fuis, après tout, le premier en France qui ait débrouillé ces matières, et j'ofe dire le premier en Europe ; car *s'Gravefende* n'a parlé qu'aux mathématiciens, et *Pemberton* a obfcurci fouvent *Newton*. Je ne fuis point étonné qu'on s'entretienne à Paris plus volontiers de médifance, de calomnie, de vers fatiriques, que d'un ouvrage utile ; cela doit être ainfi : ce font les bouteilles de favon du peuple d'enfans malins qui habitent votre grande ville.

Bernard aurait grand tort de prendre votre louis d'or, et de ne pas vous en donner un. Aucune des épitres en queftion n'eft de moi ; et fi quelque libraire les a mifes fous mon nom pour les accréditer, ce libraire eft un fcélérat. Il eft impoffible que M. d'*Argenfon*, plein de probité et de bonté, et qui m'a toujours honoré d'une bienveillance pleine de tendreffe, ait cru une telle calomnie ; il eft impoffible qu'il ait fait ufage contre moi d'une lettre fuppofée, puifque affurément il n'en eût pas fait d'ufage fi elle eût été vraie. Je compte trop fur fes bontés, je lui fuis trop tendrement attaché depuis mon enfance. Je vous demande en grâce de lui montrer cette lettre, et de réchauffer dans fon cœur des bontés qui me font fi chères.

Vous devez connaître les fureurs jaloufes et les artifices infames des gens de lettres. Je fais fur-tout de quoi ils font capables, depuis que

1738. l'auteur clandestin de l'épître diffuse et richement rimée contre *Rousseau*, eut la bassesse de répandre qu'elle venait de l'hôtel Richelieu. J'en connais très-certainement l'auteur. Cet auteur est un homme laborieux, exact et sans génie; je n'en dis pas davantage. Si un scélérat comme l'abbé *Desfontaines*, a engagé M. *Racine* dans sa querelle, si *Launay* qui vous hait parce que vous lui avez reproché une mauvaise action, si un nommé *Guiot de Merville* qui ne cesse de m'outrager parce qu'il a eu la même maîtresse que moi, il y a vingt ans; si *Roi*, *Lelio*, enfin des fripons séduisent d'honnêtes gens, s'il en résulte des sottises rimées et de petites scélératesses d'auteur, j'oublie tout cela dans le sein de l'amitié. Mais comme la rage des *Zoïle* porte souvent la calomnie aux oreilles de ceux qui peuvent nuire, je vous prie de m'avertir de tout. Je vous embrasse, mon cher ami.

LETTRE CXI.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet.

VENONS à *Jore*, mon cher abbé; c'est un libraire qui s'est ruiné en fesant son commerce très-mal-adroitement. Il a publié contre moi, sous le titre de *Factum*, un mémoire infame, ou plutôt un libelle diffamatoire. Il faut que le sieur *Begon*, procureur, demande et obtienne la suppression de ce mémoire mensonger et calomnieux; cela sera d'autant plus aisé, que je ne crois pas que



le miférable *Jore* s'y oppofe. Je foupçonne furieufement que ce *Jore* eft mis en jeu par quelqu'un 1738.
de ces malheureux qui ne cherchent qu'à me tourmenter, malgré la profonde obfcurité où je fuis enfeveli. Ce mémoire n'eft point l'ouvrage d'un avocat; on le fent au ftyle; il eft certainement de quelque impudent infigne, exercé dès long-temps à barbouiller du papier. C'eft à M. *Hérault* que le procureur doit s'adreffer pour la fuppreffion de ce libelle. Envoyez, je vous prie, à ce magiftrat, avec la lettre ci-jointe, un Newton proprement habillé.

Prault doit faire porter chez vous cent cinquante exemplaires des Elémens de *Newton*; je les ai achetés; ils doivent être bien reliés. M. *Coufin* fe donnera la peine de voir s'ils font en bon état, s'ils font tous conformes à mes intentions, c'eft-à-dire, avec les quatre mots de corrections que j'ai envoyés. Ces mots font indifpenfables dans un ouvrage qui veut de l'exactitude. Voyez vous-même, mon cher abbé, fi *Prault* a fait fon devoir. Vous prendrez le nombre des exemplaires que vous jugerez à propos; et fi vous avez des amis qui entendent ces matières philofophiques, je vous prie de leur en faire part, et de me croire pour la vie votre bon et fincère ami.

1738.

LETTRE CXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 juillet.

La route de Paris à Pont-de-Vesle eſt par Dijon; la route de Dijon eſt par Bar-ſur-Aube, Chaumont, Langres, etc. De Bar-ſur-Aube à Cirey il n'y a que quatre lieues; et ſi vous ne voulez pas faire quatre lieues pour voir vos amis, vous n'êtes plus d'*Argental*, vous n'êtes plus ange gardien; vous êtes digne d'aller en Amérique.

Ah! charmant et reſpectable ami, vous ne vous démentirez pas à ce point, et vous ne nous donnerez pas pour excuſe qu'il ne faut pas aller à Cirey en paſſant; il faut y aller, ne fût-ce que pour un jour ou pour une heure. Quoi, vous feſiez dix-huit cents lieues pour quitter vos amis, et vous n'en feriez pas quatre pour les voir! Je vous avertis que ſi vous prenez une autre route que celle de Bar-ſur-Aube, Chaumont, Langres, ſi vous paſſez par Auxerre, nous irons à Auxerre, nous vous ferons rougir, et nous aurons le bonheur de vous voir.

Vos réflexions ſur les Epîtres et ſur Mérope me paraiſſent fort juſtes; et puiſque j'ai pris tant de liberté avec le marquis *Maffei*, dans les quatre premiers actes, je pourrai bien encore changer ſon cinquième. En ce cas, la Mérope m'appartiendra tout entière.

Si on ne permet pas de ſe moquer des convulſions, il ne ſera donc plus permis de rire.

Si le public, devenu plus dégoûté que délicat à force d'avoir du bon en tout genre, ne souffre pas qu'on égaye des sujets sérieux, si le goût d'*Horace* et de *Despréaux* sont proscrits, il ne faut donc plus écrire. 1738.

Mais si vous ne venez pas à Cirey, il ne faut plus rien aimer.

Madame *du Châtelet* vous persuadera; et moi je ne veux point perdre l'espérance de voir M. et madame d'*Argental*, et de les assurer qu'ils n'auront jamais un serviteur plus tendre, plus dévoué que *Voltaire*, et plus affligé de la barbare idée que vous avez de vous détourner de votre chemin pour ne nous point voir.

LETTRE CXIII.

A M. BERGER.

A Cirey, . . . juillet.

Je serais fort aise que vous fussiez auprès de M. *Pallu*, et je crois que cette place vaudrait mieux que la demi-place que vous avez. Un intendant est plus utile qu'un prince. Je perdrais un aimable correspondant à Paris, mais j'aime mieux votre fortune que des nouvelles.

Madame *du Châtelet* ne peut s'avilir en souffrant qu'on imprime un écrit qu'elle a daigné composer, qui honore son sexe et l'académie, et qui fait peut-être honte aux juges qui ne lui ont pas donné le prix.

Je me donnerai bien de garde de demander à aucun ministre la communication des recueils

dont vous me parlez. Je ne leur demande jamais
1738. rien ; mais j'aurais été fort aise que mon ami, en lisant, eût remarqué quelques faits singuliers et intéressans, s'il y en a, et m'en eût fait part. C'est-là ce qui est très-aisé, et ce dont je vous prie encore.

Vous n'envoyez jamais les nouveautés. Nous n'en avons pas un extrême besoin, mais elles amuseraient un moment ; et c'est beaucoup, me semble, de plaire un moment à la divinité de Cirey.

Rousseau m'a envoyé l'ode apoplectique dont vous me faites mention. Il m'a fait dire que *c'était* par humilité chrétienne qu'il m'avait toujours estimé, et que j'aurais été son ami si j'avais voulu, etc. Je lui ai fait dire qu'il y avait en effet de l'humilité à avoir composé cette ode, et beaucoup à me l'envoyer ; que si c'était de l'humilité *chrétienne*, je n'en savais rien, que je ne m'y connaissais pas, mais que je me connaissais fort en probité ; qu'il fallait être juste avant d'être humble ; que, puisqu'il m'estimait, il n'avait pas dû me calomnier, et que, puisqu'il m'avait calomnié, il devait se retracter, et que je ne pouvais pardonner qu'à ce prix. Voilà mes sentimens qui valent bien son ode.

Je n'ai jamais eu la vanité d'être gravé ; mais puisque *Odieuvre* et les autres ont défiguré l'ouvrage de M. de *la Tour*, il y faut remédier : la planche doit être in 8°, parce que telle est la forme des livres où l'on imprime mes rêveries. L'abbé *Moussinot* s'était chargé d'un nouveau graveur ; je lui écrirai ; je connais le mérite de celui

que

que l'on propofe. (*) Un grand cabinet de phyfique et quelques achats de chevaux m'ont un peu épuifé, et m'ont rendu indigne de la pierre qui repréfente *Newton*. Je me contente de fes ouvrages pour une piftole. J'aimerais mieux, il eft vrai, acheter cette tête, que de faire graver la mienne, et je fuis honteux de la préférence que je me donne; mais on m'y force. Mes amis qui admirent *Newton*, mais qui m'aiment, veulent m'avoir; ayez donc la bonté d'aller trouver M. *Barier* avec M. de *la Tour*. Je m'en rapporte à lui et à vous. Vous cachetterez, s'il vous plaît, vos lettres avec mon vifage. Il faut que la pierre foit un peu plus grande qu'à l'ordinaire, mais moindre que ce *Newton*, qui eft une efpèce de médaillon. On ne veut point envoyer mon portrait en paftel; mais M. de *la Tour* en a un double; il n'y a qu'à y faire mettre une bordure et une glace. Je mande à M. l'abbé *Mouffinot* qu'il en faffe les frais. Adieu, mon cher ami; je vous embraffe. 1738.

LETTRE CXIV.

A M. PITOT,

DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.

Juillet.

En vous remerciant, mon très-cher et très-éclairé philofophe, de toutes les nouvelles que vous me mandez de l'académie et de Quito. En vérité,

(*) *Baléchou* qui grava alors le beau portrait pour l'édition de Dresde, et qui long-temps après le regrava en médaillon pour l'édition de MM. *Cramer*.

1738. voilà un nouveau monde découvert par les nouveaux *Colomb* de votre académie ; mais je ne pense pas que ces arcs-en-ciel, dont vous me parlez, soient de vrais arcs-en-ciel : ce sont, je crois, plutôt des phénomènes semblables à ceux des anneaux concentriques découvertes par *Newton*, et formés entre deux verres. C'est de cette nature que sont les *hallo* et les couronnes ; et il y en a depuis dix degrés jusqu'à quatre-vingt dix. Nous ne voyons ces couronnes que dans un air calme et épais ; ce qui ressemble assez aux brouillards des montagnes de Quito ; car je gagerais qu'il ne fesait point de vent quand ces messieurs voyaient dans les nues leur image entourée d'une auréole de saint.

Les Espagnols qui auront vu cela prendront vos académiciens pour des gens à miracle.

A l'égard de notre Europe, je vous supplie de bien remercier l'illustre M. de *Réaumur* de ses politesses. S'il avait su de quoi il était question, n'aurait-il pas poussé sa politesse jusqu'à donner le prix à madame *du Châtelet* ? En vérité, la philosophie n'eût eu rien à reprocher à la galanterie. Le mémoire de cette dame singulière ne vaut-il pas bien des tourbillons ? Elle lui a écrit, et lui a fait sa confession.

Quant à mon mémoire, ayez la bonté d'être bien persuadé que si j'ai eu le malheur de m'exprimer assez obscurément pour faire croire que j'accordais au feu un mouvement essentiel non imprimé, je suis bien loin de penser ainsi. Personne n'est plus convaincu que moi que le mouvement est donné à la matière par celui qui l'a créée.

Si messieurs de l'académie jugent qu'il faille imprimer mon mémoire, pour constater que madame *du Châtelet* a fait le sien sans aucun secours, cette seule raison peut me déterminer à le faire imprimer. On y verra (par la différence des sentimens) que madame *du Châtelet* n'a pu rien prendre de moi. Je remets tout cela entre les mains de M. de *Réaumur*. 1738.

J'ai fait tenir à bon compte vingt pistoles à M. *Cousin*. Je lui ai recommandé d'aller un peu à l'observatoire apprendre à opérer. Il ne sait point, dit-on, d'astronomie; qu'il ne s'en effarouche pas. L'astronomie est un jeu pour un mathématicien, et on peut tracer une méridienne sans être un *Cassini*. Le grand point est de se familiariser avec les instrumens; il faut instruire ses mains: les livres instruiront son esprit.

A propos, j'oubliais la terrible expérience du mercure baissant si prodigieusement à la montagne de Quito. De combien baisse-t-il au Pic de Ténériffe? J'ai bien peur que nous n'ayons pas, à beaucoup près, les quinze lieues d'atmosphère qu'on donnait libéralement à notre chétif globe.

Comptez, Monsieur, que vous êtes sur ce globe un des hommes que j'estime et que j'aime le plus. Mille amitiés à la compagne aimable du philosophe.

P. S. Vous avez reçu une lettre d'une dame qui entend assez la philosophie newtonienne pour souhaiter que la gravitation pût rendre raison du mouvement journalier des planètes; mais les dames sont comme les rois, elles veulent quelquefois l'impossible.

1738.
LETTRE CXV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 2 auguste.

Je vous remercie bien tendrement, mon cher ami, de tant de bons passe-ports que vous avez donnés à cette philosophie de *Newton*. Vous êtes accoutumé à faire valoir plus d'une vérité venue d'Angleterre. Mr. *Cousin* vous donnera tant d'exemplaires que vous voudrez. Voulez-vous charger d'un pour M. *Pallu*, d'un pour M. de *Chauvelin*, intendant d'Amiens? ou voulez-vous que je m'en charge?

Je suis bien étonné que cette lettre, imprimée contre mes Elémens, soit du père *Regnault*; elle n'est pas digne d'un écolier. Je crois que j'y réponds de façon à forcer l'auteur à être fâché contre lui-même et non contre moi.

Nous avons ici un fermier général qui me paraît avoir la passion des belles-lettres, c'est le jeune *Helvétius* qui sera digne du temple de Cirey s'il continue. Voilà *Minerve* réconciliée avec *Plutus*. M. de *la Poplinière* avait déjà commencé cette grande négociation. Je doute qu'on y réussisse mieux que lui.

Ce qui me fait le plus de plaisir, dans la copie de la lettre trop flatteuse pour moi que vous a écrite notre prince, c'est qu'il vous parle avec confiance. Plus il vous connaîtra, et plus son cœur s'ouvrira pour vous. Appa-

remment que cette lettre, où il prend mon parti avec tant de bonté, est en réponse à la satire injurieuse et absurde du père *Regnault*, et à d'autres ouvrages contre moi que vous lui avez envoyés. Si je ne craignais d'opposer trop d'amour-propre à ces injures, je vous dirais de lui envoyer les témoignages honorables, aussi-bien que ceux qui peuvent me décrier : je pourrais faire voir que je ne suis ni si haï ni si méprisé qu'on le fait accroire à ce prince, dont le goût et les bontés s'affermissent par ces infames injures.

1738.

Mon cher ami, voici bientôt le temps où l'on vous possédera à Cirey. J'ai beaucoup de choses à vous dire qui sont pour vous d'une extrême importance. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXVI.

A M. HELVETIUS.

10 auguste.

Je reçois dans ce moment, mon aimable petit-fils d'*Apollon*, une lettre de monsieur votre père, et une de vous ; le père ne veut que me guérir ; mais le fils veut faire mes plaisirs. Je suis pour le fils ; que je languisse, que je souffre, j'y consens, pourvu que vos vers soient beaux. Cultivez votre génie, mon cher enfant. Je vous y exhorte hardiment, parce que je sais que jamais vos goûts ne vous feront oublier vos devoirs, et que chez vous l'homme, le poëte et le philosophe seront

1738. également eſtimables. Je vous aime trop pour vous tromper.

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

En allant *ad aſtra*, n'oubliez pas Cirey. Grâce au génie de madame *du Châtelet*, Cirey eſt ſur la route ; elle fait grand cas de vous, et en conçoit beaucoup d'eſpérances. Elle vous fait ſes complimens ; et moi, je vous aſſure, ſans complimens et ſans formule, de l'amitié la plus tendre et de la plus ſincère eſtime. Ces ſentimens ſi vrais ne ſouffrent point du très-humble et très-, etc.

LETTRE CXVII.

A M. DE MAIRAN.

A Cirey ; 11 ſeptembre.

MONSIEUR,

Le livre que j'ai eu l'honneur de vous préſenter m'a attiré de vous une lettre qui vaut bien mieux que tous mes livres. Elle eſt remplie de ces inſtructions et de ces agrémens que j'aimais tant dans votre aimable converſation : auſſi nous ne parlons ici de vous que ſous le nom du philoſophe aimable.

Vous me reprochez, avec votre politeſſe charmante, des choſes que je me reproche plus durement. Je conviens que j'ai trop peu ménagé *Deſcartes* et *Mallebranche*, et que j'ai parlé trop affirmativement là où il ne fallait que mettre modeſtement le lecteur ſur la voie. Peut-être ſe jetterait-il plus volontiers dans le pays de l'attraction,

ſi je ne voulais pas le contraindre d'entrer. Je ne m'excuſerai point à l'égard de *Deſcartes* et de *Mallebranche* ſur ce que je n'ai guère étudié la philoſophie que dans des pays où l'on traite très-mal ces philoſophes, et où les dix tomes de *Deſcartes* ſont vendus trois florins. Je ne vous dirai point que les lettres de l'alphabet, qui compoſent les noms de *Déſcartes* et de *Mallebranche*, ne meritent aucun reſpect, que la réputation des hommes ne leur appartient point après leur mort, qu'il faut peſer les eſprits et non les hommes, etc. Quoique tout cela ſoit vrai, il eſt tout auſſi vrai qu'il faut reſpecter les idées de ſa nation. 1738.

Si j'avais été le maître de l'edition précipitée que les libraires ou corſaires hollandais ont faite, on n'aurait certainement pas ces reproches à me faire, et mon livre en vaudrait mieux de toutes façons; mais il vaut aſſez, puiſqu'il m'a attiré vos ſages inſtructions. Quand à l'attraction, voici très-naïvement ce qui m'a déterminé à en parler avec tant d'outrecuidance.

Il y a trente ans que tous les philoſophes, forcés d'admettre les faits de la gravitation, ſe tuent à en chercher la cauſe ſans pouvoir rien trouver; *Newton* était bien perſuadé que cette cauſe était dans le ſein de DIEU; et quand le docteur *Clarke* dit à *Leibnitz:* Nous aurons grande obligation à celui qui pourra expliquer tout cela par l'impulſion; *Clarke* parlait ironiquement, et ſe croyait ſûr de n'avoir jamais de pareils remercîmens à faire. C'eſt ce que je lui ai entendu dire; et le docteur *Déſaguliers*, *Pemberton*, *Saunderſon*,

1738. *Stone*, *Bradley*, rient quand on parle de tourbillons : autant en font MM. *s'Gravesende* et *Musschembroek*; et ce *Musschembroek*, qui est la naïveté même, et qui aime la vérité avec une candeur d'enfant, dit rondement qu'il croit démontré que l'impulsion ne peut causer la pesanteur.

Je demande maintenant si, depuis le temps que tous ceux dont je vous parle ont écrit, on a rien imaginé qui pût réhabiliter ces pauvres tourbillons ? Quelqu'un a-t-il répondu seulement à ce simple argument-ci ? *La même force d'impulsion n'agit point également sur les corps en mouvement et sur les corps en repos*; *mais la gravitation agit également sur les corps en mouvement et sur les corps en repos*. A-t-on répondu à une des objections pressantes que j'ai rassemblées dans mon seizième et dans mon dix-septième chapitre? Une seule de ces objections, si elle demeure victorieuse, n'anéantit-elle pas les tourbillons, et toutes ensemble ne se prêtent-elles pas une force invincible ?

Vous avez très-grande raison de me dire qu'autrefois on se trompait fort de croire *l'horreur du vide*, et qu'il fallait au moins attendre, pour imaginer l'horreur du vide, qu'on fût bien positivement que l'air ne fesait point monter l'eau dans les pompes, etc.

J'aurai l'honneur de vous répondre que si on avait eu des preuves que l'air ne pèse point, et qu'aucun fluide ne pouvait faire monter l'eau, on aurait eu très-grande raison alors de dire que l'eau montait par une loi primitive de la nature.

Or

Or voilà le cas où nous sommes. Nous voyons que l'impulsion, telle que nous la connaissons, ne peut agir sur la nature interne des corps; qu'elle n'agit point en raison des masses, mais des superficies; qu'un fluide quelconque qui emporterait les planètes, ne pourrait faire marcher une comète plus rapidement que les planètes qui se trouveraient dans la même couche du fluide, etc. Tout nous prouve, il le faut avouer, que les planètes qui pèsent sur le soleil, n'y pèsent point par l'impulsion d'un tourbillon. 1738.

Où est donc le mal de recourir, comme en bien d'autres choses, à la volonté libre, à la puissance infinie du maître qui a daigné donner à la matière une qualité sans laquelle ce bel ordre de l'univers ne pourrait subsister?

Si *Newton* avait dit seulement: Les pierres tombent sur la terre parce qu'elles ont une tendance au centre, et la terre tourne autour du soleil parce qu'elle a une tendance vers le soleil; si, dis-je, il n'avait donné que de telles explications sans preuve, on aurait raison de crier aux qualités occultes.

Mais après avoir démontré que la lune est retenue dans son orbite par la même loi que tous les corps pèsent ici-bas, et que la terre et Saturne tendent vers le soleil par cette loi même; après avoir, sans observation, calculé par ces seuls principes le chemin d'une comète, et l'avoir trouvé au même point où les observations la trouvaient; après avoir enfin prouvé en tant de façons que les corps célestes se meuvent dans un espace non

1738. réſiſtant ; après que la progreſſion de la lumière, démontrée par *Bradley*, eſt venue confirmer tout cela, et dire aux hommes qu'elle n'était retardée en ſon cours par aucune matière, comment peut-on ne pas ſe rendre ? comment peut-on, contre tant d'obſervations, contre tant de faits, contre tant de raiſons, ſoutenir une hypothèſe des Mille et une nuits, que *Deſcartes* a imaginée, dont on n'a et dont on ne peut avoir la plus légère preuve ?

L'impulſion en général eſt une idée claire, je l'avoue ; mais l'impulſion dans le cas de la gravitation eſt l'idée la plus obſcure, la plus incompatible que je connaiſſe. Quel eſt donc le blaſphème philoſophique d'attribuer à la matière une propriété de plus ? Quand cette propriété n'exiſterait que comme l'effet d'une cauſe inconnue, ne faudrait-il pas toujours l'admettre comme un principe dont on doit partir, en attendant qu'il *plaiſe* à DIEU de nous découvrir le premier principe ? Ne faut-il pas bien, dans une montre, reconnaître le reſſort pour la cauſe de tout le mécaniſme, ſans que nous ſachions ce qui produit le reſſort ?

L'univers eſt cette montre, l'attraction eſt ce reſſort. C'eſt le grand agent de la nature, agent abſolument inconnu avant *Newton*, agent dont il a découvert l'exiſtence, dont il a calculé les phénomènes, agent qui a bien l'air d'être tout autre choſe que l'élaſticité, l'électricité, etc. ; car l'électricité, la force du reſſort d'une montre, etc., ſont ſans doute des effets des lois ordinaires du mouvement ; mais cette gravitation

ressemble fort à une qualité primordiale de la matière. 1738.

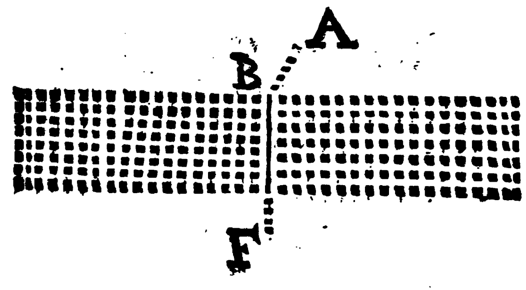
Je viens de lire les beaux mémoires de 1722 et 1723, dont vous me parlez, sur la réflexion et la réfraction des corps; certainement vous êtes digne de croire, et vous n'êtes pas si loin du royaume de l'attraction.

Une petite réflexion; s'il vous plaît, sur votre excellent mémoire: ni *Descartes*, ni *Fermat*, ni le marquis de l'*Hospital*, ni *Leibnitz* n'ont touché au but.

Vous réfutez, comme de raison, ce tournoiement chimérique, cette tendance au tournoiement de *Descartes* qui, par parenthèse, n'a guère fait en physique que des romans: vous réfutez cet autre grand philosophe *Leibnitz*, mais aussi grand faiseur d'hypothèses physiques et mathématiques, et vous faites très-bien voir l'inconséquence qu'il y aurait à supposer que les corps réfractés s'approcheraient du côté où ils trouveraient le plus de résistance.

Il est indubitable, et en cela *Descartes* mérite un coup d'encensoir, que le sinus d'incidence et celui de réfraction sont en raison réciproque de leurs vitesses dans les milieux qu'ils parcourent. Mais je demande maintenant à tout homme qui cherche la vérité de bonne foi, par quel mécanisme, par quelle loi connue du choc des corps, ce rayon de lumière *A B* doit s'approcher, dans ce cristal, de la perpendiculaire; par quelle loi il doit arriver de *B* en *F* plutôt qu'il n'est venu de *A* en *B*?

1738.



1°. Ce rayon peut-il être considéré dans ce verre comme un solide plongé dans un fluide qui lui sert de véhicule à travers le cristal?

Si cela était, ne faudrait-il pas que le fluide lui résistât proportionnellement au carré de la vitesse? cette vitesse ne serait elle pas considérablement retardée? Et cependant les découvertes de M. *Bradley* prouvent que la lumière ne souffre point de retardement, et se propage d'un mouvement uniforme des étoiles à nous.

2°. Si nous considérons ce rayon passant de l'air dans l'eau, le voilà plongé d'un fluide dans un autre. Il est certain qu'il entre moins de traits de ce rayon dans l'eau qu'il n'y en avait dans l'air; il est certain que l'eau est moins perméable, moins transparente que l'air: or le milieu moins perméable peut-il donner un passage plus facile à la lumière? La maison dont la porte est la moins ouverte est-elle la plus accessible à la foule qui se presse pour entrer?

3°. La vitesse de ce rayon est augmentée dans l'eau. Mais si le rayon semblable aux autres solides pénètre l'eau en choquant, en dérangeant les

parties de l'eau dans lefquelles il fe plonge cette eau, cédant comme à un corps folide, doit lui 1738.
réfifter huit cents ou neuf cents fois plus que l'air, bien loin d'accroître fa vîteffe. L'eau en ce cas, loin de favorifer la direction verticale, s'y oppofera neuf cents fois plus que l'air. Quelle différence prodigieufe entre cet effet et celui d'approcher ce rayon du perpendicule ! Quelle diftance énorme entre ce qui eft, et ce qui, fuivant cette hypothèfe, femblerait devoir être !

Refte donc que le rayon paffe dans un pore, dans une efpèce de tuyau non réfiftant : or, en ce cas, pourquoi s'approchera-t-il du perpendicule ? Je le confidère alors comme un cylindre folide que je vois avancer plus rapidement dans un milieu que dans un autre. Mais quelle puiffance brife ce cylindre ? eft-ce le plan folide réfringent ? Mais les parties folides de ce plan ne touchent pas à ce cylindre : dès qu'elles y touchent, il n'y a plus de tranfparence.

N'eft-on pas forcé de conclure qu'il y a un pouvoir, jufqu'ici inconnu, qui agit entre les corps et la lumière ? Et que direz-vous à cette expérience par laquelle on voit rejaillir la lumière de la furface ultérieure d'un prifme, au lieu d'échapper dans l'air ? Et fi vous mettez de l'eau à cette furface ultérieure, la lumière entre dans cette eau, et ne rejaillit plus. Que direz-vous à l'inflexion de la lumière auprès des corps ?

Vous avez déjà été affez touché de DIEU pour accorder que la lumière ne rejaillit pas des furfaces folides ; c'eft un grand point.

1738. Oferez-vous faire encore quelques actes de foi à la face des incrédules ? Vous voyez le ciel et la terre pleins de tendances, de gravitations réciproques ; je n'ai plus qu'un mot à vous dire fur cela. Ou vous admettez le plein, et en ce cas je fais dire des meffes ; ou vous admettez le vide fans lequel il n'y a point de mouvement, et en ce cas il faut bien que Jupiter et Saturne agiffent l'un fur l'autre, et à *diftance*, tout au travers du vide.

Pardon, deux paroles encore. Le magnétifme, l'électricité peuvent-ils nuire à l'attraction ? Ne font-ce pas des chofes très-différentes ? Toutes les apparences font que l'électricité et le magnétifme agiffent par des écoulemens de matière. Voilà ce qui eft dans le royaume de l'impulfion ; mais l'empire de l'attraction *non eft hinc*. Une vague qui frappe contre un rivage, peut ramener à foi mille corps qu'elle touche, et le foleil peut graviter vers nous fans nous toucher. L'attraction ne reffemble à rien, de même qu'un de nos cinq fens ne reffemble point aux quatre autres. L'attraction eft un nouveau fens que *Newton* a découvert dans la nature.

Mais, Monfieur, je m'aperçois que je joue le rôle d'un nouveau converti, très-mal inftruit, qui s'aviferait de prêcher *Claude* ou *Dumoulin*, ou plutôt d'un difciple qui fe révolte contre un maître. Je vous demande très-humblement pardon de ma fottife. La bonté extrême de votre caractère m'a fait oublier un moment mon refpect pour vous. Je rentre maintenant dans ma coquille, et je me borne à attendre avec impatience le Mémoire que

vous nous promettez à la ſuite de celui de 1723. 1738.
Je ne connais perſonne qui approfondiſſe plus, et qui expoſe mieux.

Permettez-moi de vous dire que j'aime l'homme en vous, autant que j'eſtime le philoſophe. Vous êtes ſi perſuaſif que vous me faites trembler pour le newtoniſme ſi vous le combattez. Heureux le parti que vous embraſſerez; plus heureuſes les perſonnes qui vous voient et qui vous entendent. Il n'y en a point qui s'intéreſſe plus que moi à tout ce qui vous touche, aux hommages qu'on rend à votre mérite, aux récompenſes que le gouvernement doit à vos talens et à vos travaux. J'ai reſpecté vos occupations; je ne les ai point interrompues par mes lettres; mais je n'en ai pas moins entretenu dans mon cœur tous les ſentimens que je vous ai voués. Il n'y a guère de maiſon au monde où l'on parle de vous plus que dans la ſolitude de Cirey. Madame *du Châtelet* penſe ſur vous comme moi; elle me charge de vous aſſurer de ſon eſtime parfaite et de ſon amitié.

J'aurais répondu plutôt à l'honneur de votre lettre, mais j'ai été tout près d'aller ſavoir qui a raiſon de *Newton* ou de ſes adverſaires, ſi pourtant on en peut apprendre quelque choſe là-bas ou là-haut. Ma ſanté eſt bien miſérable, et c'eſt un terrible obſtacle à la paſſion que j'ai pour l'étude, etc. Je ſuis, Monſieur, avec les ſentimens, etc.

P. S. M. d'*Argental* m'ayant fait l'honneur de me mander, Monſieur, que vous vouliez ſavoir en quel endroit *Newton* parle de la réflexion

1738. dans le vide; je lui ai mandé que c'eſt à la page 3, propoſition 8ᵉ, partie III, livre II; j'étais trop malade pour en dire davantage.

Voici comme on fait l'expérience dans une chambre obſcure: on prend un récipient fait exprès, percé en haut, et laiſſant une ouverture d'environ trois pouces de diamètre. On garnit cette ouverture d'une gorge en rainure de métal; on garnit encore cette rainure d'un cuir doux et onctueux; on fait paſſer un priſme dans cette rainure, on l'aſſujettit bien. Enſuite on pompe l'air, et on expoſe le priſme à la lumière qui tombe de l'ouverture de la quatrième partie d'un pouce. On lui ménage un angle de quarante-deux degrés. Alors on a le plaiſir de voir le récipient noir comme un four, et toute la lumière rejaillir au plancher.

LETTRE CXVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

VOUS aimez volontiers, mon cher ami, à courir chez les gens quand il faut rendre ſervice. Volez donc chez M. *Pitot*, puiſque je trouve l'occaſion de l'obliger. Je ne ſais ce dont il peut avoir beſoin; mais je ne peux guère lui prêter que huit cents francs, à cauſe des dépenſes que je fais; car, outre les quatre mille livres que vous m'avez envoyées, il faut encore que vous donniez promptement cent piſtoles à M. *Couſin*, qui doit être bientôt mon compagnon de retraite

et d'étude. Prêtez donc ces huit cents francs à M. et à madame *Pitot*. Ils me les rendront dans l'espace de cinq années ; rien la première, deux cents francs la seconde, autant la troisième, ainsi du reste. Leur billet suffira sans contrat. Il ne faut point, me semble, de notaires avec un philosophe. Si dans la suite le philosophe ne pouvait remplir les conditions du prêt, je n'exigerais pas le payement ; au contraire ma bourse lui sera toujours ouverte. Donnez un Newton bien relié à M. *Pitot*, en lui remettant les huit cents francs ; vous en donnerez aussi un exemplaire à M. de *Bremont*, et m'enverrez ses Transactions philosophiques aussitôt qu'elles paraîtront.

1738.

LETTRE CXIX.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Octobre.

Un paquet plat, contenant une pièce peut-être fort plate, partit hier par le carrosse de Joinville ; je l'adresse à M. l'abbé *Moussinot*, mon ami ; mais comme les jansénistes n'aiment point les pièces de théâtre, elle est destinée à un honnête jésuite, nommé le père *Brumoi*. Il faut, s'il vous plaît, que ce manuscrit soit rendu en main propre au jésuite, avec serment, sans restriction mentale, qu'il n'en prendra point copie. Après le père *Brumoi*, on en fera part au père *Porée*, mon ancien régent, à qui je dois cette déférence ; et le manuscrit, en sortant du collége

de Louis le grand, sera remis au greffe janséniste
1738. de Saint-Méri.

J'avertis mon chanoine qu'il peut à toute force lire la tragédie; premièrement, parce qu'elle est sans amour; la nature seule, et sans aucun mélange de galanterie, peut remuer un cœur dévot;

Car pour être dévot, on n'en est pas moins homme.

Secondement, cette Mérope étant probablement ennuyeuse, pourra passer pour le huitième des psaumes pénitentiaux. Lisez-le donc ce huitième psaume; il vous ennuiera peut-être, mais il vous édifiera; c'est la nature de beaucoup de bonnes choses.

Troisièmement, mon cher janséniste, si Mérope vous plaît, j'en serai plus flatté que du suffrage des jésuites: le jugement de ces messieurs, trop accoutumés aux pièces de collége, m'est toujours un peu suspect.

LETTRE CXX.

A M. THIRIOT.

Le 24 octobre.

Je ne vous écris souvent que trois lignes, père *Mersenne*, parce que j'en griffonne trois ou quatre cents, et en rature cinq cents pour mériter un jour votre suffrage. La correction de la Henriade entrait dans mes travaux, lorsque vous m'apprenez le dessein des libraires; il faut m'y conformer; il faut rendre cet ouvrage digne de mes amis et de la postérité. Mais *Prault* se

dispofait à en faire une édition; il me fesait graver: il faudrait l'engager à entrer dans le projet des *Gandouin*. Dites-lui donc de ne plus m'envoyer, ou plutôt de ne me plus faire attendre inutilement les livres de physique, et que vous avez la bonté de vous en charger. Le s'Gravefende, deux volumes in 4°, eft ce que je demande avec le plus d'inftance. Je ne peux vivre fans ce s'Gravefende et fans Defagulliers, voilà l'effentiel. 1738.

Je vous enverrai ma réponfe à M. *le Franc*; vous êtes le lien des cœurs.

Je vous enverrai une lettre pour *Pline-Dubos*; dites-lui que ma reconnaiffance eft égale à mon eftime.

Un petit mot touchant les Epîtres (*). L'objection, qu'on fe fait interroger comme fi on était *Dieu* ou *ange*, eft, ce me femble, bien injufte. On interroge non un Dieu, mais un philofophe fur des fujets traités par *Platon*, *Leibnitz* et *Pope*. Dire que l'épître ne conclut rien, c'eft ne la vouloir pas entendre. Elle ne conclut que trop. que *non funt omnia facta pro hominibus*; et s'il y a quelque mérite à cette épître, c'eft d'avoir tourné cette conclufion d'une manière qui n'attire pas les conclufions du procureur général, et d'avoir traité très-fagement une matière très-délicate.

Autre petit mot. Où diable prend-on que ces épîtres ne vont pas au fait ? Il n'y a pas un vers dans la première qui ne montre l'égalité des con-

(*) Voyez Difcours fur l'homme, volume de Poëmes.

1738. ditions, pas un dans la feconde qui ne prouve la liberté, pas un dans la troifième où il foit queftion d'autre chofe que de l'envie; ainfi des autres.

Ces impertinentes objections qu'on vous fait méritent à peine que vous y répondiez, et encore moins que vous vous laiffiez féduire.

Je reçois votre lettre du 12, avec une lettre du Prince qui me comble de joie; il peut arriver très-bien que je le voye en 1739, et que vous ayez un établiffement auffi affuré qu'agréable. Gardez un profond fecret.

Je vous embraffe, mon cher ami, et madame la Marquife vous fait les plus fincères complimens. Elle vous écrit; elle a pour vous autant d'amitié que moi.

P. S. Envoyez-moi le coup de fouet qu'a donné l'abbé *le Blanc* à cet âne incorrigible, nommé *Giot Desfontaines*.

LETTRE CXXI.

A M. DE BURIGNY,

DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS.

A Cirey, 29 octobre.

Je n'ai point reçu votre lettre, Monfieur, comme un compliment; je fais trop combien vous aimez la vérité. Si vous n'aviez pas trouvé quelques morceaux dignes de votre attention dans les Elémens de *Newton*, vous ne les auriez pas loués.

Cette philofophie a plus d'un droit fur vous: elle eft la feule vraie, et M. votre frère de *Pouilli*

eſt le premier en France qui l'ait connue. Je n'ai que le mérite d'avoir oſé effleurer le premier en public ce qu'il eût approfondi, s'il eût voulu. 1738.

Je ne ſais ſi ma ſanté me permettra dorénavant de ſuivre ces études avec l'ardeur qu'elles méritent; mais il s'en faut bien qu'elles ſoient les ſeules qui doivent fixer un être penſant. Il y a des livres ſur les droits les plus ſacrés des hommes, des livres écrits par des citoyens auſſi hardis que vertueux, où l'on apprend à donner des limites aux abus, et où l'on diſtingue continuellement la juſtice et l'uſurpation, la religion et le fanatiſme. Je lis ces livres avec un plaiſir inexprimable; je les étudie, et j'en remercie l'auteur quel qu'il ſoit. (*).

Il y a quelques années, Monſieur, que j'ai commencé une eſpèce d'hiſtoire philoſophique du ſiècle de *Louis XIV*: tout ce qui peut paraître important à la poſtérité doit y trouver ſa place; tout ce qui n'a été important qu'en paſſant y ſera omis. Les progrès des arts et de l'eſprit humain tiendront dans cet ouvrage la place la plus honorable. Tout ce qui regarde la religion y ſera traité ſans controverſe; et ce que le droit public a de plus intéreſſant pour la ſociété s'y trouvera. Une loi utile y ſera préférée à des villes priſes et rendues, à des batailles qui n'ont décidé de rien. On verra dans tout l'ouvrage le caractère d'un homme qui fait plus de cas d'un miniſtre qui fait croître deux épis de blé

(*) M. de *Burigny* avait publié, mais ſans y mettre ſon nom, un traité ſur l'autorité des papes.

1738. là où la terre n'en portait qu'un, que d'un roi qui achète ou qui faccage une province.

Si vous aviez, Monfieur, fur le règne de *Louis XIV* quelques anecdotes dignes des lecteurs philofophes, je vous fupplierais de m'en faire part. Quand on travaille pour la vérité, on doit hardiment s'adreffer à vous, et compter fur vos fecours.

Je fuis, Monfieur, avec les fentimens, etc.

LETTRE CXXII.

A M. LE FRANC.

A Cirey, 30 octobre.

Tous les hommes ont de l'ambition, Monfieur, et la mienne eft de vous plaire, d'obtenir quelquefois vos fuffrages, et toujours votre amitié. Je n'ai guère vu jufqu'ici que des gens de lettres occupés de flatter les idoles du monde, d'être protégés par les ignorans, d'éviter les connaiffeurs, de chercher à perdre leurs rivaux, et non à les furpaffer. Toutes les académies font infectées de brigues et de haines perfonnelles: quiconque montre du talent, a fur le champ pour ennemis ceux-là même qui pourraient rendre juftice à fes talens, et qui devraient être fes amis.

M. *Thiriot*, dont vous connaiffez l'efprit de juftice et de candeur, et qui a lu dans le fond de mon cœur pendant vingt-cinq années, fait à quel point je détefte ce poifon répandu fur la littérature. Il fait fur-tout quelle eftime j'ai conçue pour vous dès que j'ai pu voir quelques-uns de vos ouvrages; il peut vous dire que même à

Cirey, auprès d'une perſonne qui fait tout l'honneur des ſciences et tout celui de ma vie, je regrettais infiniment de n'être pas lié avec vous. 1738.

Avec quel homme de lettres aurais-je donc voulu être uni, ſinon avec vous, Monſieur, qui joignez un goût ſi pur à un talent ſi marqué? Je ſais que vous êtes non-ſeulement homme de lettres, mais un excellent citoyen, un ami tendre. Il manque à mon bonheur d'être aimé d'un homme comme vous.

J'ai lu, avec une ſatisfaction très-grande, votre diſſertation ſur le *Pervigilium Veneris*: c'eſt-là ce qui s'appelle traiter la littérature. Madame la marquiſe *du Châtelet*, qui entend *Virgile* comme *Milton*, a été vivement frappée de la fineſſe avec laquelle vous avez trouvé dans les Géorgiques l'original du *Pervigilium*. Vous êtes comme ces connaiſſeurs nouvellement venus d'Italie, tout remplis de leur *Raphaël*, de leur *Carache*, de leur *Paul Veronèſe*, et qui démêlent tout d'un coup les paſtiches de *Boulogne*.

Vous avez donné un bel eſſai de traduction dans vos vers,

C'eſt l'aimable printemps dont l'heureuſe influence, etc.

Votre dernier vers,

Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour,

me paraît beaucoup plus beau que

Ferrea progenies duris caput extulit arvis.

Le ſens de votre vers était, comme vous le dites très-bien, renfermé dans celui de *Virgile*.

1738. Souffrez que je dise qu'il y était renfermé comme une perle dans des écailles.

Je voudrais seulement que ce beau vers pût s'accorder avec ceux-ci qui le précèdent ;

De l'univers naissant le printemps est l'image ;
Il ne cessa jamais durant le premier âge.

J'ai peur que ce ne soient-là deux mérites incompatibles : si le printemps ne cessa point dans l'âge d'or, il y eut plus d'un beau jour. Vous pourriez donc sacrifier ces *il ne cessa jamais* etc. à ce beau vers,

Et le jour qu'il naquit, etc.

Ce dernier vers mérite le sacrifice que j'ose vous demander.

Vous voyez, Monsieur, que je compte déjà sur votre amitié, et vous pardonnez sans doute à ma franchise. J'entre avec vous dans ces détails parce qu'on m'a dit que vous traduisez toutes les Géorgiques. L'entreprise est grande. Il est plus difficile de traduire cet ouvrage en vers français, qu'il ne l'a été de le faire en latin ; mais je vous exhorte à continuer cette traduction, par une raison qui me paraît sans réplique, c'est que vous êtes le seul capable d'y réussir.

J'ai été votre partisan dans ce que vous avez dit de l'Enéide. Il n'appartient qu'à ceux qui sentent comme vous les beautés, d'oser parler des défauts ; mais je demanderais grâce pour la sagesse avec laquelle *Virgile* a évité de ressembler à *Homère* dans cette foule de grands caractères qui embellissent l'Iliade. *Homère* avait vingt rois à peindre, et *Virgile* n'avait qu'*Enée* et *Turnus*.

Si

Si vous avez trouvé des défauts dans *Virgile*, j'ai osé relever bien des bévues dans *Descartes*. 1738.
Il est vrai que je n'ai pas parlé en mon propre et privé nom : je me suis mis sous le bouclier de *Newton*. Je suis tout au plus le *Patrocle* couvert des armes d'*Achille*.

Je ne doute pas qu'un esprit juste, éclairé comme le vôtre, ne compte la philosophie au rang de ses connaissances. La France est jusqu'à présent le seul pays où les théories de *Newton* en physique, et de *Boerhaave* en médecine, soient combattues. Nous n'avons pas encore de bons élémens de physique; nous avons pour toute astronomie le livre de *Bion*, qui n'est qu'un ramas informe de quelques mémoires de l'académie. On est obligé, quand on veut s'instruire de ces sciences, de recourir aux étrangers, à *Keill*, à *Wolf*, à *s'Gravesende*. On va imprimer enfin des Institutions physiques, dont M. *Pitot* est l'examinateur, et dont il dit beaucoup de bien. Je n'ai eu que le mérite d'être le premier qui ait osé bégayer la vérité; mais, avant qu'il soit dix ans, vous verrez une révolution dans la physique, *et se mirabitur Gallia neutonianam*.

Et nous dirons avec vos Géorgiques :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Il est vrai que la physique d'aujourd'hui est un peu contraire aux fables des Géorgiques, à la renaissance des abeilles, aux influences de la lune, etc.; mais vous saurez, en maître de l'art, conserver les beautés de ces fictions, et sauver l'absurde de la physique.

1738. Voilà à quoi vous servira l'esprit philosophique qui est aujourd'hui le maître de tous les arts.

Si vous avez quelque objection à faire sur *Newton*, quelque instruction à donner sur la littérature, ou quelque ouvrage à communiquer, songez, Monsieur, je vous en prie, à un solitaire plein d'estime pour vous, et qui cherchera toute sa vie à être digne de votre commerce. C'est dans ces sentimens que je serai, etc.

LETTRE CXXIII.

A M. L'ABBÉ DUBOS.

A Cirey, 30 octobre.

Il y a déjà long-temps, Monsieur, que je vous suis attaché par la plus forte estime; je vais l'être par la reconnaissance. Je ne vous répèterai point ici que vos livres doivent être le bréviaire des gens de lettres, que vous êtes l'écrivain le plus utile et le plus judicieux que je connaisse; je suis si charmé de voir que vous êtes le plus obligeant, que je suis tout occupé de cette dernière idée.

Il y a long-temps que j'ai assemblé quelques matériaux pour faire l'histoire du Siècle de *Louis XIV*: ce n'est point simplement la vie de ce prince que j'écris, ce ne sont point les annales de son règne, c'est plutôt l'histoire de l'esprit humain, puisée dans le siècle le plus glorieux à l'esprit humain.

Cet ouvrage est divisé en chapitres; il y en a vingt environ destinés à l'histoire générale: ce sont vingt tableaux des grands événemens du temps.

Les principaux perſonnages ſont ſur le devant de la toile : la foule eſt dans l'enfoncement. Malheur aux détails : la poſtérité les néglige tous ; c'eſt une vermine qui tue les grands ouvrages. Ce qui caractériſe le ſiècle, ce qui a cauſé des révolutions, ce qui ſera important dans cent années ; c'eſt-là ce que je veux écrire aujourd'hui. 1738.

Il y a un chapitre pour la vie privée de *Louis XIV* ; deux pour les grands changemens faits dans la police du royaume, dans le commerce, dans les finances : deux pour le gouvernement eccléſiaſtique, dans lequel la révocation de l'édit de Nantes et l'affaire de la Régale ſont compriſes ; cinq ou ſix pour l'hiſtoire des arts, à commencer par *Deſcartes* et à finir par *Rameau.*

Je n'ai d'autres mémoires pour l'hiſtoire générale qu'environ deux cents volumes de mémoires imprimés que tout le monde connaît ; il ne s'agit que de former un corps bien proportionné de tous ces membres épars, et de peindre avec des couleurs vraies, mais d'un trait, ce que *Larrey*, *Limiers*, *Lamberti*, *Rouſſel*, etc. etc. falſifient et délayent dans des volumes.

J'ai pour la vie privée de *Louis XIV* les mémoires du marquis de *Dangeau*, en quarante volumes, dont j'ai extrait quarante pages ; j'ai ce que j'ai entendu dire à de vieux courtiſans, valets, grands ſeigneurs et autres, et je rapporte les faits dans leſquels ils s'accordent. J'abandonne le reſte aux feſeurs de converſations et d'anecdotes. J'ai un extrait de la fameuſe lettre du roi au ſujet de M. de *Barbéſieux*, dont il marque tous les défauts

1738. auxquels il pardonne en faveur des services du père; ce qui caractérise *Louis XIV* bien mieux que les flatteries de *Pélisson.*

Je suis assez instruit de l'aventure de l'*homme au masque de fer*, mort à la bastille. J'ai parlé à des gens qui l'ont servi.

Il y a une espèce de mémorial écrit de la main de *Louis XIV*, qui doit être dans le cabinet de *Louis XV*. M. *Hardion* le connaît sans doute; mais je n'ose en demander communication.

Sur les affaires de l'Eglise, j'ai tout le fatras des injures de parti; et je tâcherai d'extraire une once de miel de l'absinthe des *Jurieu*, des *Quesnel*, des *Doucin*, etc.

Pour le dedans du royaume, j'examine les mémoires des intendans, et les bons livres qu'on a sur cette matière. M. l'abbé de *Saint-Pierre* a fait un journal politique de *Louis XIV*, que je voudrais bien qu'il me confiât. Je ne sais s'il fera cet acte de *bienfesance* pour gagner le paradis.

A l'égard des arts et des sciences, il n'est question, je crois, que de tracer la marche de l'esprit humain en philosophie, en éloquence, en poésie, en critique; de marquer les progrès de la peinture, de la sculpture, de la musique, de l'orfévrerie, des manufactures de tapisseris, de glaces, d'étoffes d'or, de l'horlogerie. Je ne veux que peindre, chemin fesant, les génies qui ont excellé dans ces parties. Dieu me préserve d'employer trois cents pages à l'histoire de *Gassendi!* La vie est trop courte, le temps trop précieux pour dire des choses inutiles.

En un mot, Monsieur, vous voyez mon plan mieux que je ne pourrais vous le dessiner. Je ne me presse point d'élever mon bâtiment. *Pendent opera interrupta, minaque murorum ingentes.* Si vous daigniez me conduire, je pourrais dire alors : *aequataque machina caelo.* Voyez ce que vous pouvez faire pour moi, pour la vérité, pour un siècle qui vous compte parmi ses ornemens. 1738.

A qui daignerez-vous communiquer vos lumières, si ce n'est à un homme qui aime sa patrie et la vérité, et qui ne cherche à écrire l'histoire ni en flatteur, ni en panégyriste, ni en gazetier, mais en philosophe. Celui qui a si bien débrouillé le chaos de l'origine des Français m'aidera sans doute à répandre la lumière sur les plus beaux jours de la France. Songez, Monsieur, que vous rendrez service à votre disciple et à votre admirateur.

Je serai toute ma vie avec autant de reconnaissance que d'estime, etc.

LETTRE CXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, 3 novembre.

AIMABLE ange gardien, il faut que vous le soyez non-seulement de Cirey, mais de tout le canton.

Protégez, je vous en conjure, de la manière la plus efficace, M. l'abbé de *Valdrucbe* qui vous rendra cette lettre. C'est le fils de mon médecin, d'un de mes meilleurs amis. Vous vous sentirez

1738. bien difpofé en fa faveur, quand vous faurez qu'il a pour tout bien un petit canonicat de Joinville, que le chapitre lui a conféré légitimement, et que notre faint-père le pape veut lui ôter. N'eft-il pas bien odieux qu'un évêque étranger puiffe difpofer d'un bien qui eft en France? qu'on ait des maîtres à trois cents lieues de chez foi? et qu'on mette en queftion, qui doit l'emporter des droits les plus facrés des hommes, ou d'un refcrit du pape? Tout eft fubreptice, tout eft abufif dans les procédés de l'eccléfiaftique qui difpute le bénéfice à l'abbé de *Valdrucbe*; mais il a pour lui le pape et les capucins de Chaumont. Figurez-vous que les juges de Chaumont ont ofé donner la provifion au papimane, et qu'à l'audience on a cité des jurifconfultes italiens qui difent: *Papa omnia poteft*. Que votre zèle de bon citoyen s'allume. C'eft un chaînon des fers ultramontains qu'il s'agit de brifer. Vous êtes à portée de procurer au fils de mon ami une audience prompte; c'eft tout ce qu'il lui faut. Je crois que fa caufe eft celle de nos libertés, et la caufe même du parlement. Dites-lui, mon cher ami, comment il faut qu'il fe conduife; adreffez-le aux bons fefeurs; c'eft mon procès que vous me faites gagner. Je crois que je vous en aimerais davantage, fi la chofe était poffible. Adieu; vous n'aurez jamais mieux récompenfé le tendre et refpectueux attachement que j'aurai pour vous toute ma vie.

LETTRE CXXV. 1738.

A M. DE CIDEVILLE.

Cirey, ce 10 novembre.

MON cher ami, je vous dois une Mérope, et je ne vous envoie qu'une épître. Je ne vous paye rien de ce que je vous dois : *Tam rarò ſcribimus, ut toto non quater in anno.*

Vous m'avez envoyé une ode charmante. Je rougis de ma miſère, quand je ſonge que je n'y ai répondu que par des applaudiſſemens. Vos richeſſes, en me comblant de joie, me font ſentir ma pauvreté. Ne croyez pas, mon cher ami, qu'en vous envoyant une épître, je prétende éluder la promeſſe de la Mérope. A qui donc donnerai-je les prémices de mes ouvrages, ſi ce n'eſt à mon cher *Cideville ?* à celui qui joint le don de bien juger au talent d'écrire avec tant de facilité et de grâce ? Quel cœur dois-je ſonger à émouvoir, ſi ce n'eſt le vôtre ? Je compte que mes ouvrages ſeront au moins reçus comme les tributs de l'amitié. Il vous parleront de moi ; ils vous peindront mon ame.

Ma retraite heureuſe ne m'offre point de nouvelles à vous apprendre. Elle laiſſe un peu languir le commerce ; mais l'amitié ne languit point. Je ne m'occupe à aucuue ſorte de travail que je ne me diſe à moi-même : Mon ami ſera-t-il content ? cette penſée ſera-t-elle de ſon goût ? Enfin, ſans vous écrire, je paſſe mes jours dans l'envie

1738. de vous plaire et dans le plaisir d'écrire pour vous.

Madame *du Châtelet*, qui vous aime comme si elle vous avait vu, vous fait les plus sincères complimens. Nous avons entendu parler ici confusément d'une épître de *Formont*, *contre les philosophes qui ont le malheur de n'être que philosophes*. Dieu merci, l'épître n'est pas contre nous.

Rousseau, après avoir long-temps offensé DIEU, s'est mis à l'ennuyer. Il sera damné pour ses sermons et pour ses couplets.

Je vous embrasse tendrement, mon aimable *Cideville*.

LETTRE CXXVI.

A M. THIRIOT.

Le 13 novembre.

Vous me voyez, mon cher ami, dans un point de vue, et moi je me vois dans un autre. Vous vous imaginez, à table avec madame de *la Poplinière* et M. *Desalleurs*, que les calomnies de *Rousseau* ne me font point de tort, parce qu'elles ne gâtent point votre vin de Champagne; mais moi qui sais qu'il a employé pendant dix ans la plume de *Rousset* et de *Varenne* à Amsterdam, pour me noircir dans toute l'Europe; moi qui, par l'indignation du Prince royal même contre tant de traits, reconnais très-bien que ces traits portent coup, j'en pense tout différemment. Je ne sais pourquoi vous me citez l'exemple des grands auteurs du siècle de *Louis XIV*, qui ont eu des

des ennemis. En premier lieu, ils ont confondu ces ennemis, autant qu'ils l'ont pu; en second lieu, ils ont eu des protections qui me manquent; et enfin, ils avaient un mérite supérieur qui pouvait les consoler. Ce qui m'est arrivé à la fin de 1736 doit me faire tenir sur mes gardes. Je sais très-bien que les journaux peuvent faire de très-mauvaises impressions; je sais qu'un homme qu'on outrage impunément est avili; et je ne veux accoutumer personne à parler de moi d'une manière qui ne me convienne pas. Ma sensibilité doit vous plaire. Un ami s'intéresse à la réputation de son ami, comme à la sienne propre. 1738.

Je vois que vous vous y intéressez efficacement, puisque vous m'envoyez des critiques sur les épîtres. Je vous en remercie de tout mon cœur. Soyez sûr que j'en profiterai. Continuez; mais songez que ce *frappant et ce vif* que vous cherchez, cesse d'être tel quand il revient trop souvent. *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem cogitat.* Je ne suis pas de votre avis en tout. La censure de la boîte de *Pandore* me paraît très-injuste (*). Je prétends prouver que si tous les hommes étaient également heureux dans l'âge d'or, ils ont actuellement une égale portion de biens et de maux; et qu'ainsi l'égalité subsiste toujours. Au reste, qu'un hémistiche ou deux déplaisent, cela rend-il une pièce entière insupportable? Vous me reprochiez d'imiter *Despréaux*, à présent vous voulez que je lui ressemble. Trou-

(*) Voyez le premier Discours sur l'homme, de l'égalité des conditions, volume de Poëmes.

1738. vez-vous donc dans ſes épîtres tant de vivacité et tant de traits ? Il me ſemble que leur grand mérite eſt d'être naturelles, correctes et raiſonnables ; mais de la ſublimité, des grâces, du ſentiment, eſt-ce là qu'il les faut chercher ?

Vous proſcrivez la *barque* des rois ; cependant il ne s'agit ici que de la barque légère, de la barque du bonheur, de la petite barque que chaque individu gouverne, roi ou garçon de café. Mais, comme le vulgaire ne veut voir un roi que dans un vaiſſeau de cent pièces de canon, et qu'il faut s'accommoder aux idées reçues, je ſacrifie la barque.

J'ôte le *Bernard*, et le *bien* qu'il fait, et le *bien* qu'il a. Ce mot de *bien* pris en deux ſens différens, eſt peut-être un jeu de mots : qu'en penſez-vous ?

Fertiliſent la lettre en déchirant ſon ſein.

eſt, ne vous déplaiſe, un très-beau vers.

J'aime *Perrette*. C'eſt dans ſon ennui préciſément, et ſeulement dans ſon ennui qu'on ſouhaite le deſtin d'autrui ; car, quand on ſe ſent bien, ce n'eſt pas là le moment où l'on ſouhaite autre choſe.

Je donne des coups de pinceau à meſure que je vois des taches ; mais aidez-moi à les remarquer, car la multiplicité de mes occupations et le maudit amour-propre font voir bien trouble. *Vale, te amo.*

LETTRE CXXVII.

1738.

A M. THIRIOT.

Le 24 novembre.

Ami, dont la vertu toujours égale et pure, etc. (*)

CELA vous plaît-il mieux que le cœur tout neuf d'*Hermotime*? Au moins, cette épître aura un mérite, c'eſt d'être adreſſée à mon ami et non à un écolier ſuppoſé. Je vous en envoie une que je deſtine à l'héritier d'un trône ; mais la première ſera pour vous. Je les corrige toutes, et avec opiniâtreté. Je veux qu'elles ſoient bonnes et dignes du lieu où elles ont été faites, et du deſſein que j'ai eu en les feſant.

Mais comment raboter à la fois la Henriade, mes tragédies et toutes mes pièces ? *Col tempo e col arte tutto ſi fara.* Tâchez qu'on imprime l'Epître ſur la nature du plaiſir, afin que je puiſſe donner le recueil de mes ſix ſermons bien réformé : ce ſera mon carême, prêché par le père *Voltaire*.

La lettre de M. *Deſalleurs* eſt d'un homme très-ſupérieur. S'il y avait à Paris bien des gens de cette trempe, il faudrait acheter vîte le palais Lambert. Auſſi achèterons-nous, je crois, et nous pardonnerons à la multitude des ſots, en faveur de quelques juſtes, c'eſt-à-dire, de quelques gens d'eſprit.

Dès que j'aurai un entr'acte (car je ſuis entouré

(*) Voyez les variantes du Diſcours ſur l'égalité des conditions.

1738. de mes tragédies que je relime), j'écrirai à l'ame de *Bayle*, laquelle demeure à Paris dans le corps de M. le comte *Desalleurs*, et qui est tres-bien logée.

Vous ferez comme il vous plaira à l'égard de ce monstre d'abbé *Desfontaines*; mais vous pouvez assurer que je n'ai d'autre part au livre très-fort qui vient de paraître contre lui, que d'avoir écrit, il y a deux ans, à M. *Maffei*, la lettre qu'on vient d'imprimer. Assurez-le d'ailleurs que j'ai en main de quoi le confondre et le faire mourir de honte, et que je suis un ennemi plus redoutable qu'il ne pense.

Je vous embrasse. Envoyez-moi des plumes d'or, si vous avez de la monnaie. Je suis las de ne vous écrire qu'avec une plume d'oison.

LETTRE CXXVIII.

A M. LE COMTE DESALLEURS.

A Cirey, 26 novembre.

Si vous n'aviez point signé, Monsieur, la lettre ingénieuse et solide dont vous m'avez honoré, je vous aurais très-bien deviné. Je sais que vous êtes le seul homme de votre espèce, capable de faire un pareil honneur à la philosophie. J'ai reconnu cette ame de *Bayle* à qui le ciel, pour sa récompense, a permis de loger dans votre corps. Il appartient à un génie, cultivé comme le vôtre, d'être sceptique. Beaucoup d'esprits légers et inappliqués décorent leur ignorance d'un air de pyrrhonisme; mais vous ne doutez beaucoup que parce que vous pensez beaucoup.

Je marcherai fous vos drapeaux une très-grande partie du chemin, et je vous prierai de me donner la main pour le refte de la journée. 1738.

Je crois qu'en métaphyfique vous ne me trouverez guère hors des rangs que vous aurez marquées. Il y a deux points dans cette métaphyfique; le premier eft compofé de trois ou quatre petites lueurs que tout le monde aperçoit également; le fecond eft un abyme immenfe où perfonne ne voit goutte. Quand, par exemple, nous ferons convenus qu'une penfée n'eft ni ronde ni carrée, que les fenfations ne font que dans nous et non dans les objets, que nos idées nous viennent toutes par les fens (quoi qu'en difent *Defcartes* et *Mallebranche*), que l'ame etc.; fi nous voulons aller un pas plus avant, nous voilà dans le vafte royaume des chofes poffibles.

Depuis l'éloquent *Platon* jufqu'au profond *Leibnitz*, tous les métaphyficiens reffemblent, à mon gré, des voyageurs curieux qui feraient entrés dans les antichambres du férail du grand-turc, et qui, ayant vu de loin paffer un eunuque, prétendraient conjecturer de là combien de fois fa Hauteffe a careffé cette nuit fon odalique. Un voyageur dit trois, un autre dit quatre, etc.; le fait eft que le grand-fultan a dormi toute la nuit.

Vous avez affurément grande raifon d'être révolté de ce ton décifif avec lequel *Defcartes* donne fes mauvais contes de fée; mais, je vous prie, ne lui reprochez pas l'algèbre et le calcul géométrique; il ne l'a que trop abandonné dans tous fes ouvrages. Il a bâti fon château enchanté

sans daigner seulement prendre la moindre mesure.
1738. Il était un des plus grands géomètres de son temps, mais il abandonna sa géométrie, et même son esprit géométrique, pour l'esprit d'invention, de système et de roman. C'est-là ce qui devait le décrier, et c'est, à notre honte, ce qui a fait son succès. Il faut l'avouer, toute sa physique n'est qu'un tissu d'erreurs : lois du mouvement fausses, tourbillons imaginaires démontrés impossibles dans son système, et raccommodés en vain par *Huyghens*; notions fausses de l'anatomie, théorie erronée de la lumière, matière magnétique cannelée impossible, trois élémens à mettre dans les Mille et une nuits, nulle observation de la nature, nulle découverte : voilà pourtant ce que c'est que *Descartes*.

Il y avait de son temps un *Galilée* qui était un véritable inventeur, qui combattait *Aristote* par la géométrie et par des expériences, tandis que *Descartes* n'opposait que de nouvelles chimères à d'anciennes rêveries; mais ce *Galilée* ne s'était point avisé de créer un univers comme *Descartes*; il se contentait de l'examiner. Il n'y avait pas là de quoi en imposer au vulgaire grand et petit. *Descartes* fut un heureux charlatan; mais *Galilée* était un grand philosophe.

Que je suis bien de votre avis, Monsieur, sur *Gassendi!* Il relâche, comme vous dites énergiquement, la force de toutes ses raisons; mais un plus grand malheur encore, c'est que les raisons lui manquent. Il a deviné bien des choses qu'on a prouvées après lui.

Ce n'eſt pas aſſez, par exemple, de combattre le plein par des argumens plauſibles; il fallait qu'un *Newton*, en examinant le cours des comètes, démontrât de quelle quantité elles vont néceſſairement plus vîte à la hauteur de nos planètes, et que par conſéquent elles ne peuvent être portées par un prétendu tourbillon de matière, qui ne peut aller à la fois lentement avec une planète, et rapidement avec une comète, dans la même couche. Il a fallu que M. *Bradley* découvrît la progreſſion de la lumière, et démontrât qu'elle n'eſt point retardée dans ſon chemin d'une étoile à nous, et que par conſéquent il n'y a point là de matière. Voilà ce qui s'appelle être phyſicien. *Gaſſendi* eſt un homme qui vous dit en gros qu'il y a quelque part une mine d'or, et les autres vous apportent cet or qu'ils ont fouillé, épuré et travaillé. 1738.

Ce ne ſera donc point, Monſieur, ſur la phyſique que je ſerai entièrement pyrrhonien : car comment douter de ce que l'expérience découvre, et de ce que la géométrie confirme? Parce qu'*Anaxagore*, *Leucippe*, *Ariſtote* et tous les grecs babillards ont dit longuement des abſurdités, cela empêche-t-il que *Galilée*, *Caſſini*, *Huyghens* n'aient découvert de nouveaux cieux? La théorie des forces mouvantes en ſera-t-elle moins vraie? Nous avons la longitude et la latitude de deux mille étoiles dont les anciens ne ſuppoſaient pas ſeulement l'exiſtence, et nous avons découvert plus de vérités phyſiques ſur la terre, que *Flamſteed* ne compte d'étoiles dans ſon catalogue.

1738. Tout cela eſt peu de chofe pour l'immenſité de la nature, j'en conviens; mais c'eſt beaucoup pour la faibleſſe de l'homme. Le peù que nous ſavons, étend réellement les forces de l'ame : l'eſprit y trouve autant de plaiſirs que le corps en éprouve dans d'autres jouiſſances qui ne ſont pas à mépriſer.

Je m'en rapporte à vous ſur tout cela. Si le don de penſer rend heureux, je vous tiens, Monſieur, pour le plus fortuné des hommes. Vous ſavez jouir, vous ſavez douter, vous ſavez affirmer quand il le faut.

Vous me donnez très-poliment un conſeil très-ſage, c'eſt de paraître douter des choſes que je veux perſuader, et de préſenter comme probable ce qui eſt démontré.

Così all egro fanciull' porgiamo aſperſi
Di ſoave licor gli orli del vaſo.

Je vous réponds bien que ſi j'avais fait quelque découverte, quand je la croirais inébranlable, je la donnerais ſous les livrées modeſtes du doute. Il ſied bien d'être un peu honteux quand on fait boire aux gens le vin du cru ; mais permettez-moi de m'excuſer ſi j'ai un peu trop vanté *Newton* ; j'étais plein de ma divinité. Je ne ſuis pas ſujet à l'enthouſiaſme, au moins en proſe. Vous ſavez qu'en écrivant l'Hiſtoire de *Charles XII*, je n'ai trouvé qu'un homme où les autres voyaient un héros ; mais *Newton* m'a paru d'une tout autre eſpèce. Tout ce qu'il a dit, m'a ſemblé ſi vrai que je n'ai pas eu le courage de faire la petite bouche. D'ailleurs, vous connaiſſez les Français : parlez

avec défiance de ce que vous leur donnez, ils vous prendront au mot. 1738.

Enfin, les ménagemens ne feront point paſſer la fauſſe monnaie pour la bonne chez la poſtérité : et ſi *Newton* a trouvé la vérité, elle et lui méritent qu'on les préſente avec aſſurance à ſon ſiècle.

Je paſſe, Monſieur, à un article de votre lettre qui n'eſt pas le moins eſſentiel : c'eſt le goût épuré que vous y faites paraître. Vous voulez qu'on ne donne à la philoſophie que les ornemens qui lui ſont propres, et qu'on n'affecte point de faire le plaiſant ni l'homme de bonne compagnie, quand il ne s'agit que de méthode et de clarté.

Ornari res ipſa negat, contenta doceri.

A la bonne heure que M. de *Fontenelle* ait égayé ſes Mondes. Ce ſujet riant pouvait admettre des fleurs et des pompons ; mais des vérités plus approfondies ſont de ces beautés mâles auxquelles il faut les draperies du *Pouſſin*. Vous me paraiſſez un des meilleurs feſeurs de draperies que j'aye jamais vu. Madame *du Châtelet* eſt entièrement de votre avis. Elle a un eſprit qui, comme le dit *la Fontaine* de madame de *la Sablière*,

A beauté d'homme avec grâces de femme.

Elle a lu et relu votre lettre avec une ſorte de plaiſir qu'elle goute rarement. Elle avait déjà été bien contente d'une lance que vous avez rompue ſur le nez de *Crouſaz* en faveur de *Bayle*. Elle voudrait bien voir un bâillon de votre façon, mis dans la bouche bavarde de ce profeſſeur dogmatique.

1738. Continuez, Monſieur, à faire voir que les perſonnes d'un certain ordre en France ne paſſent point leur vie à ramper chez un miniſtre, ou traîner leur ennui de maiſon en maiſon. Empêchez la preſcription de la barbarie, et faites honneur à la France.

Permettez-moi de préſenter mes très-humbles complimens à un autre philoſophe mondain qu'on dit aujourd'hui beaucoup plus joufflu que vous. Il lit moins que vous *Bayle* et *Cicéron*; mais il vit avec vous, et cela vaut bien de bonnes lectures. Madame *du Châtelet* ſera auſſi tranſportée que moi ſi vous lui faites part de vos idées. Elle en eſt bien plus digne, quoique je ſente tout leur prix.

Je ſuis, etc.

LETTRE CXXIX.

A M. THIRIOT.

Le 29 novembre.

Je viens de répondre un livre au beau volume de M. *Deſalleurs*. Voici encore une lettre que je devais à M. *Clément*.

Votre paquet arrive dans l'inſtant que je finis toutes ces beſognes. Me voici avec vous comme un homme qui s'eſt épuiſé avec ſes maîtreſſes, mais qui revient à ſa femme.

Je n'ai point encore reçu le paquet du Prince; mais grand merci de l'épître de M. *Formont*. Je ſuis bien aiſe de lui avoir envoyé la réponſe (*)

(*) Voyez dans le volume des Lettres en vers, *A mon très-cher ami Formont, etc.*

avant d'avoir lu sa pièce, et de m'être justifié 1738.
d'avance de ne plus aimer les vers ; mais dites-lui poliment que si je ne les avais jamais aimés, je commencerais par les siens. Il est vrai qu'il m'enveloppe dans ses plaintes générales contre les déserteurs d'*Apollon* : je ne suis point déserteur, mais je dirai toujours : *Multæ sunt mansiones in domo patris mei* ; ou bien avec *Arlequin* : *Ognuno faccia secondo il suo cervello.*

Je vous avoue que je suis enchanté de l'action de M. de *la Poplinière.* Il y a là un caractère si vrai, quelque chose de si naturel, de si bon, à prendre intérêt à l'ouvrage d'un autre, à l'examiner, à le corriger, qu'il mérite plus que jamais le nom de *Pollion.*

Vir bonus et prudens versus reprehendet inertes ;
Culpabit duros, etc.

Il est l'homme d'*Horace*, et je crois qu'il a le mérite de l'être sans le savoir ; car, entre nous, je pense qu'il ne lit guère, et qu'il doit son goût à la manière dont il a plu à DIEU de le former. Je serai à mon tour difficile. Vous allez croire que c'est sur mes vers ; point, c'est sur ceux de *Pollion* : qu'il lise et qu'il juge.

(*) *La modération est le trésor du sage*,

me paraît bien meilleur que l'*attribut*, 1°. parce que le *trésor* est opposé à *modération*, et parce que *attribut* est un terme prosaïque...., etc. etc. En fesant ces critiques, qui me paraissent justes, je suis effrayé de la difficulté de faire des vers

(*) Discours sur l'homme.

1738. français, et je ne m'étonne plus que *Despréaux* employât deux ans à composer une épître.

Je m'en vais raboter plus que jamais, et être aussi inflexible pour moi que je le suis pour *Pollion*.

Votre grande critique que je ne parle pas toujours à *Hermotime*, me paraît la plus mauvaise de toutes. Parler toujours à la même personne est d'un ennui de prône. On s'adresse d'abord à son homme, et ensuite à toute la nature; ainsi en use *Horace*, mille fois plus décousu que moi. Mais nous n'aurons plus de querelle sur cela; *Hermotime* est devenu *Thiriot*, et chaque épître est détachée.

Ah, en voici d'une bonne! vous trouverez mauvais ce vers,

Moins ce qu'on a pensé, que ce qu'il faut savoir.

et vous osez dire que c'est du galimatias pour un bon dialecticien! Eh bien, mon cher dialecticien, je vous dirai qu'un homme qui étudie la nature, qui fait des expériences, qui calcule, un *Newton*, un *Mariote*, un *Huyghens*, un *Bradley*, un *Maupertuis*, savent *ce qu'il faut savoir*, et que M. *le Gendre*, marquis de *Saint-Aubin*, dans son Traité de l'opinion, sait *ce qu'on a pensé*. Je vous dirai que *savoir* ce qu'ont mal pensé les autres, c'est très-mal *savoir*, et qu'un homme qui étudie la géométrie sait, non des opinions, mais des choses, et des choses indépendantes des hommes. Voilà le point. Je n'exclus pas l'histoire de l'esprit humain, mais je veux qu'on sache que l'eau pèse neuf cents fois plus que l'air, et non pas qu'on s'en tienne à savoir qu'*Aristote* a cru que l'eau ne pesait que dix fois davantage.

Ce vers, ne vous en déplaise, est vrai et précis ; et il restera. Continuez cependant, ditez-moi *tout ce que l'on pensera* et *tout ce quil faudra savoir*. Je suis comme la flèche, je fais mon profit de tout. 1738.

Adieu, mon cher *Mersenne. Dimitte nobis peccata nostra, sicut dimittimus criticis nostris.*

Je fais tant de cas de l'esprit et de l'amitié de *Pollion*, que je lui dis mon sentiment sans aucun ménagement. Son caractère est au-dessus des simagrées des complimens. Une vérité vaut mieux chez lui que cent fadeurs. Je vous embrasse, j'ai la tête cuite.

A propos, j'oubliais encore une correction *sans appel*, dont j'appelle au bon sens, au bon goût et à vous.

D'où vient qu'avec cent pieds qui lui sont inutiles,

vous voudriez *qu'on croirait inutiles*. Eh, ventre-saint-gris, ils sont très-inutiles, car

Il traîne ses pas débiles.

Il y a des espèces de reptiles qui ont une trentaine de pattes et qui n'en vont pas plus vîte, comme les autruches ont des ailes pour ne point voler. DIEU est le maître.

LETTRE CXXX.

A M. THIRIOT.

Le 1 décembre.

NOUS venons de recevoir le paquet du Prince, lequel Prince un jour doit vous acheter cent mille écus, s'il en donne sept mille pour un être non

1738. penſant, haut de ſix pieds. J'étais bien preſſé avant-hier en vous écrivant toutes mes contre-critiques ; pardonnez,

Mais *je lèche, en criant, la main* qui me cenſure.

A propos, nous avons demandé aux valets de chiens, ſi les chiens peuvent crier quand ils lèchent ; ils diſent que cela eſt auſſi impoſſible que de ſiffler la bouche pleine (*).

Comment va l'Enfant prodigue ? Vos amis ſont-ils revenus de la critique de *Fierenfat* ? Un nom doit-il choquer ? et ignore-t-on que dans *Ménandre*, *Plaute* et *Térence*, tous les noms annoncent les caractères, et qu'*Harpagon* ſignifie *qui ſerre* ? Madame *Croupillac* n'eſt-elle pas néceſſaire à l'intrigue, puiſque c'eſt elle qui apprend à l'enfant prodigue toutes les nouvelles ? et n'eſt-il pas plaiſant et intéreſſant tout enſemble que cette *Croupillac* lui diſe bonnement du mal de lui-même.

Meſſieurs les critiques, j'en appelle au parterre. Adieu ; laiſſez-moi le droit de regimber, mais donnez-moi toujours cent coups d'aiguillon. *Vale, te amo.*

(*) M. de *la Poplinière* avait propoſé de ſubſtituer.

Le chien lèche, en criant, le maître qui le bat,

à celui de M. de *Voltaire*,

Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit.

LETTRE CXXXI. 1738.

A M. THIRIOT.

Le 6 décembre.

MON très-cher ami, mitonnez-moi le manipulateur ; vous aurez dans peu notre décifion.

Comme on imprimait en Hollande les quatre épîtres, je viens de les envoyer corrigées, très-corrigées, fur-tout la première, et mon cher *Thiriot* eft à la place d'*Hermotime*.

Vous me faites tourner la tête de me dire qu'il ne faut point de tours familiers. Ah, mon ami, ce font les refforts de ce ftyle. Quelque ton fublime qu'on prenne, fi on ne mêle pas quelque repos à ces écarts, on eft perdu. L'uniformité de fublime dégoûte. On ne doit pas couvrir fon cu de diamans comme fa tête. Mon cher ami, fans variété, jamais de beauté. Etre toujours admirable, c'eft ennuyer. Qu'on me critique, mais qu'on me life.

Paffons du grave au doux, du plaifant au févère.

Gare que le père *Voltaire* ne foit père *Savonarole*.

Envoyez le s'Gravefende chez l'abbé : il ne faut jamais attendre d'occafion pour un bon livre ; l'abbé le mettra au coche fur le champ.

Il me faut le Boerhaave français ; je le crois traduit. Il y a une infinité de drogues dont je ne fais pas le nom en latin.

Ai je foufcrit pour le livre de M. *Brémont* ? Aurai-je quelque chofe fur les marées par quelque tête anglaife ?

1738. Je crois que je verrai demain Wallis et l'Algarotti français (*). J'avais proposé à M. *Algarotti* que la traduction se fît sous mes yeux; je vous réponds qu'il eût été content de mon zèle.

Je ne sache pas qu'on ait imprimé rien de mes lettres à *Maffei* ; mais ce que j'ai écrit, soit à lui, soit à d'autres, sur l'abbé *Desfontaines*, a beaucoup couru. Si on m'avait cru, on aurait plus étendu, plus poli et plus aiguisé cette critique. Il était sans doute nécessaire de réprimer l'insolente absurdité avec laquelle ce gazetier attaque tout ce qu'il n'entend point; mais je ne peux être par-tout, et je ne peux tout faire.

Au reste, je ne crois pas que vous balanciez entre votre ami et un homme qui vous a traité avec le mépris le plus insultant dans le Dictionnaire néologique, dans un ouvrage souvent imprimé, ce qui redouble l'outrage. Il ne m'a jamais ni écrit ni parlé de vous que pour nous brouiller; jamais il n'a employé sur votre compte un terme honnête. Si vous aviez la faiblesse honteuse de vous mettre entre un tel scélérat et votre ami, vous trahiriez également ma tendresse et votre honneur. Il y a des occasions où il faut de la fermeté. C'est s'avilir de ménager un coquin. Il a trouvé en moi un homme qui le fera repentir jusqu'au dernier moment de sa vie; j'ai de quoi le perdre: vous pouvez l'en assurer. Adieu, je suis fâché que la colère finisse une lettre dictée par l'amitié.

(*) Traduit par *du Perron de Castera.*

LETTRE

LETTRE CXXXII.

1738.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ce 6 décembre.

Le coche de Joinville part aujourd'hui chargé de quatre petites bouteilles de liqueurs qui, Dieu merci, feront bues en France (7). Elles font adreffées à M. d'*Argental*, à la Grange-batelière. Recevez, mon cher ange gardien, ces petites libations que vous fait le mortel dont vous prenez foin.

Voici une autre forte d'hommage; c'eft une cinquième épitre, en attendant que les autres foient dûment corrigées. Lifez-la, ne la donnez point; dites ce qu'il faut réformer. Je voudrais qu'elle fût catholique et raifonnable; c'eft un carré rond, mais en égrugeant les angles, on peut l'arrondir. Je corrige actuellement la Henriade, Brutus, Oedipe, l'Hiftoire du roi de Suède. Puifque j'ai tant fait que d'être auteur, et que vous avez tant fait que de m'aimer, il faut au moins que vous aimiez en moi un auteur paffable.

Je crois que le mieux eft que mademoifelle *Quinault* donne l'Envieux fans le mettre fous le nom de *Lamare*. La pièce eft un peu férieufe, mais on dit que les honnêtes gens réuffiffent à préfent à la comédie mieux que les bouffons. C'eft à vous à me le dire. J'ai peur que *Thiriot* n'ait vu l'Envieux autrefois; mais il eft devenu difcret; nous avons étoupé fa trompette.

(7) M. le comte d'*Argental*, à la follicitation de fes amis, s'était enfin déterminé à ne point accepter l'intendance de Saint Domingue.

1738. J'ai écrit deux fois à M. *Hérault* pour avoir le désaveu de *Jore* : il m'est essentiel ; comment faire pour l'obtenir ? Qu'il est aisé de nuire ! que le mal se fait promptement ! qu'on est lent à faire le bien ! Chez vous, c'est tout le contraire. Non, je ne sais ce que je dis, car vous ne pouvez faire le mal, vous êtes le bon prince, vous êtes *Orosmade*.

Madame *du Châtelet* vous fait mille amitiés. Nous pourrions bien acheter l'hôtel Lambert à Paris, non comme palais, mais comme solitude, et solitude qui nous rapprocherait du plus aimable des hommes. Mes respects à votre adorable femme. Etes-vous toujours sénateur de Paris ?

LETTRE CXXXIII.

A M. HELVETIUS.

A Cirey, ce 24 décembre.

MON très-cher enfant, pardonnez l'expression, la langue du cœur n'entend pas le cérémonial ; jamais vous n'éprouverez tant d'amitié et tant de sévérité : je vous renvoie votre épître apostillée, comme vous l'avez ordonné. Vous et votre ouvrage vous méritez d'être parfaits. Qui peut ne pas s'intéresser à l'un et à l'autre ? Madame la marquise *du Châtelet* pense comme moi ; elle aime la vérité et la candeur de votre caractère ; elle fait un cas infini de votre esprit ; elle vous trouve une imagination féconde ; votre ouvrage lui paraît plein de diamans brillans, mais qu'il y a loin de tant de talens et de tant de grâces à un ouvrage correct ! La nature a tout fait pour vous,

ne lui demandez plus rien; demandez tout à l'art; il ne vous manque plus que de travailler avec difficulté. 1738.
Vingt bons vers en quinze jours ſont malaiſés à faire, et depuis nos grands maîtres, dites-moi, qui a fait vingt bons vers alexandrins de ſuite? Je ne connais perſonne dont on puiſſe en citer un pareil nombre. Et voilà pourquoi tout le monde s'eſt jeté dans ce miſérable ſtyle marotique, dans ce ſtyle bigarré et grimaçant, où l'on allie monſtrueuſement le trivial et le ſublime, le ſérieux et le comique, le langage de *Rabelais*, celui de *Villon*, et celui de nos jours; à la bonne heure qu'un laid viſage ſe couvre de ce maſque. Rien n'eſt ſi rare que le beau naturel: c'eſt un don que vous avez; tirez-en donc, mon cher ami, tout le parti que vous pouvez, il ne tient qu'à vous. Je vous jure que vous ſerez ſupérieur en tout ce que vous entreprendrez; mais ne négligez rien. Je vous donne un bon conſeil, après vous avoir donné de bien mauvais exemples. Je me ſuis mis trop tard à corriger mes ouvrages; je paſſe actuellement les jours et les nuits à réformer la Henriade, Oedipe, Brutus, et tout ce que j'ai jamais fait; n'attendez pas comme moi; *ſi non vis ſanus, curres hydropicus.* Je ſonge à guérir mes maladies; mais vous, prévenez celles qui peuvent vous attaquer. Puiſque vous chantez l'étude avec tant d'eſprit et de courage, ayez auſſi le courage de limer cette production vingt fois; renvoyez-la-moi, et que je vous la renvoye encore. La gloire, en ce métier-ci, eſt comme le royaume des cieux, *et*

violenti rapiunt illud. Que je fois donc votre
1738. directeur, pour ce royaume des belles-lettres; vous êtes une belle ame à diriger. Continuez dans le bon chemin, travaillez, je veux que vous fassiez aux belles-lettres et à la France un honneur immortel. *Plutus* ne doit être que le valet de chambre d'*Apollon*; le tarif est bientôt connu, mais une épître en vers est un terrible ouvrage. Je défie vos quarante fermiers généraux de le faire. Adieu, je vous embrasse tendrement; je vous aime comme on aime son fils. Madame *du Châtelet* vous fait les complimens les plus vrais; elle vous écrira, elle vous remercie.

Allons, qu'un ouvrage qui lui est adressé soit digne de vous et d'elle. Vous m'avez fait trop d'honneur dans cet ouvrage, et cependant je vous rends la vie bien dure. Adieu, je vous souhaite la bonne année. Aimez toujours les arts et Cirey.

LETTRE CXXXIV.

A M. THIRIOT.

A Cirey, 10 décembre.

Je me venge de vos critiques sur notre ami M. de *la Bruère*. Vous me donnez le fouet, et je le lui rends. Il est vrai que j'y vais plus doucement que vous, mais c'est que je suis du métier, et je ne sais que douter quand vous savez affirmer. Je suis peut-être aussi exact que vous, mais je ne suis pas si sévère. Voici donc, mon cher ami, son opéra que je lui renvoie avec mes apostilles et une petite lettre, le tout adressé à père *Mersenne*.

Je me rends sur quelques-unes de vos censures. L'épître sur l'homme est toute changée; enfin, je corrige tout avec soin. L'objet de ces six discours en vers est peut-être plus grand que celui des satires et des épîtres de *Boileau*. Je suis bien loin de croire les personnes qui prétendent que mes vers sont d'un ton supérieur au sien. Je me contenterai d'aller immédiatement après lui. Comment ne vous êtes-vous pas aperçu que l'épître sur la nature du plaisir, est précisément celle dont la fin est adressée au Prince royal? comment n'avez-vous pas vu que le plaisir est le sujet de tout ce poëme? comment enfin n'avez-vous pas reconnu les vers que je vous demandais? Grâce à *Apollon*, je les ai retrouvés et refaits pour vous épargner la peine de me les envoyer. 1738.

Je ne crois pas que *Pollion* soit fâché de mes contre-critiques; mais je crois que vous voyez tous deux combien l'art des vers et l'art de juger sont difficiles. Plus on connaît l'art, plus on en sent les épines.

Ne vous hâtez pas de juger M. *du Fay*; cela est trop français; attendez du moins que vous ayez lu son *factum*. Je dois souhaiter qu'il ait tort, mais je suis bien loin de le condamner. (8)

Je ne me rends point sur le *Desfontaines*, et je vous soutiens que le pied plat dont vous me parlez, qui vous a si indignement accoutré dans

(8) Trompé par des expériences peu concluantes, il avait cru trouver quelques erreurs dans l'optique de *Newton*.

1738. son libelle néologique, c'eſt lui-même; mais je ne vous dis que ce que vous ſavez. Vous cherchez à ménager un monſtre que vous déteſtez et que vous craignez. J'ai moins de prudence; je le hais, je le mépriſe, je ne le crains pas, et je ne perdrai aucune occaſion de le punir. Je ſais haïr parce que je ſais aimer. Sa lâche ingratitude, le plus grand de tous les vices, m'a rendu irréconciliable.

Je vous enverrai bientôt la tragédie de Brutus entièrement réformée, et défaite heureuſement des églogues de *Tullie*.

Je vous enverrai Oedipe tout corrigé, et vous aurez encore bien autre choſe. Que Dieu me donne vie, et vous ſerez content de moi. Je brûle de vous faire voir les corrections ſans fin de la Henriade. Si le royaume des cieux eſt pour les gens qui s'amendent, j'y aurai part; s'il eſt pour ceux qui aiment tendrement leurs amis, je ſerai un ſaint. *Platon* mettait dans le ciel les amis à la première place; j'y ſerais encore en cette qualité.

Adieu, mon cher ami; je vous embraſſe tendrement.

L'élu Voltaire.

LETTRE CXXXV.

1738.

A M. PRAULT, *libraire.*

A Cirey, ce 13 décembre.

J'AI reçu votre lettre, mon cher *Prault*; si vous étiez toujours aussi exact, je vous aimerais beaucoup. Vous avez donc donné cent vingt livres à M. de *Lamare*, et vous avez plus fait que je n'avais osé vous demander. Je me charge du payement, s'il ne vous paye pas.

Je vais vous rembourser et les cinquante livres que vous avez données à M. *Linant*, et quelque argent que je vous dois. Prenez, à bon compte, ces quatre cents livres que je vous envoie en un billet sur mon ami l'abbé *Moussinot*. Vous m'enverrez votre mémoire dans le courant de janvier.

Sitôt la présente reçue, faites un ballot d'un Bayle entier, bien complet, et envoyez-le à M. l'abbé de *Breteuil*, grand-vicaire à Sens, avec une feuille de papier, où vous mettrez : *A M. l'abbé de Breteuil, de la part de son très-humble et très-obéissant serviteur Voltaire*; le tout bien beau et bien emballé : c'est un petit présent d'étrennes.

Voici les vôtres ci-incluses. Tâchez d'imprimer avec permission cette nouvelle épitre morale, en attendant que je vous envoye le recueil complet et corrigé. La Henriade est bientôt prête. Vous prendrez votre parti : je ne veux que vous faire plaisir.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

1738.

LETTRE CXXXVI.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 20 décembre.

J'ai lu, Monſieur, la belle épître que vous avez bien voulu m'envoyer, avec autant de plaiſir que ſi elle ne m'humiliait pas. Mon amitié pour vous l'emporte ſur mon amour-propre. Vous faites des vers alexandrins comme on en feſait il y a cinquante ans, et comme j'en voudrais faire. Il eſt vrai que vos derniers vers me font triſtement ſentir que je ne peux me flatter que la Henriade ait jamais une place à côté des bons ouvrages du ſiecle paſſé; mais il faut bien que chacun ſoit à ſa place. Je tâche au moins de rendre la mienne moins mépriſable, en corrigeant chaque jour tous mes ouvrages. Je n'épargne aucune peine pour mériter un ſuffrage tel que le vôtre, et je viens encore d'ajouter et de réformer plus de deux cents vers pour la nouvelle édition de la Henriade qu'on prépare.

Je me flatte du moins que le compas des mathématiques ne ſera jamais la meſure de mes vers: et ſi vous avez verſé quelques larmes à Zaïre ou à Alzire, vous n'avez point trouvé, parmi les défauts de ces pièces-là, l'eſprit d'analyſe, qui n'eſt bon que dans un traité de philoſophie, et la ſéchereſſe qui n'eſt bonne nulle part.

Il a couru quelques épîtres très-informes, ſous mon nom. Quand je les trouverai plus dignes de vous être preſentées, je vous les enverrai. En attendant,

attendant, voici un de mes ſermons (9) que je
vous envoie, avant qu'il ſoit prêché publiquement. 1738.
Je vous prie, comme théologien du monde, et comme connaiſſeur, et comme poëte, de m'en dire votre avis. Vous y verrez un peu le ſyſtême de *Pope*, mais vous verrez auſſi que c'eſt aux Anglais plutôt qu'à nous qu'il faut reprocher le ton éternellement didactique, et les raiſonnemens abſtraits, ſoutenus de comparaiſons forcées.

Je vous ſupplie que l'ouvrage ne ſorte point de vos mains. Je compte ſur votre critique autant que ſur votre diſcrétion. J'ai également beſoin de l'une et de l'autre. Le fond du ſujet eſt délicat, et pourrait être pris de travers ; je voudrais ne déplaire ni aux honnêtes gens ni aux ſuperſtitieux ; enſeignez-moi ce ſecret-là.

Vous ne me dites rien de madame *du Deffant*, ni de M. l'abbé de *Rothelin*. Si pourtant vous voulez leur faire ma cour d'une lecture de mon ouvrage, vous me ferez un vrai plaiſir. Avec vos critiques et les leurs, il faudra qu'il devienne très-bon ou que je le brûle.

Je m'imagine que vous allez quelquefois chez madame de *Berenger*, et que c'eſt là que vous voyez le plus ſouvent M. l'abbé de *Rothelin*, qui m'a un peu renié devant les hommes ; mais je le forcerai à m'aimer et à m'eſtimer. Mandez-moi tout naïvement comment aura réuſſi mon chinois chez madame de *Berenger*, à qui je vous prie de préſenter mes reſpects, ſi elle s'en ſoucie.

(9) Les Diſcours en vers ſur la nature de l'homme. Voyez le volume de Poëmes.

1738. Pour vous, mon cher *Formont* (et non *Fourmont*, Dieu merci) aimez-moi hardiment, parlez-moi de même. Madame *du Châtelet*, pleine d'eſtime pour vous et pour vos vers, vous fait les plus ſincères complimens. Je ſuis à vous pour jamais.

LETTRE CXXXVII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 29 décembre.

MON cher *Thiriot*, vous avez dû recevoir une lettre pour le Prince royal. En voici une aſſez ſingulière pour M. de *Maupertuis*. Je vous prie de la lui donner avec cent cinquante livres, qu'il mettra dans le tronc des lapones, et de lire les petits verſiculets qui ſe trouvent dans cette lettre à *ſir Iſaac*; c'eſt une petite formule de quête pour les lapones (*), ſuivant les rites de l'abbé de *Saint-Pierre* d'Utopie, qui appellera cela, s'il veut, *bienfeſance*; mais c'eſt une réparation que la France doit. Nous ne ſommes point *publick ſpirited* en France, nous n'en avons pas même le mot. Nation légère et dure! l'abbé *Mouſſinot* a cent écus tout prêts. Me voilà à ſec pour quelque temps, mais mon cœur n'y eſt jamais.

Je n'ai nul empreſſement pour le palais Lambert, car il eſt à Paris. Si madame *du Châtelet* veut l'acheter, il lui coûtera moins que vous ne dites. Je vivrai avec elle là comme à Cirey; et dans un louvre ou dans une cabane, tout

(*) Voyez Lettres en vers et en proſe, lett. 62.

eſt égal. Je ne crois pas que cette acquiſition dérange trop ſa fortune, et je crois que je pourrai toujours la voir jouir d'un état très-honorable avec une ſage économie qu'il faut recommander à ſa généroſité. 1738.

Dites au très-aimable M. *Helvétius* que je l'aime infiniment, et que je dis toujours, en parlant de lui :

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

Apparemment que le petit *Lamare* eſpère beaucoup de vous et peu de moi ; car depuis que je lui ai donné cent livres d'une part, et cent vingt de l'autre, je n'entends pas parler de lui. Il ne m'en a pas ſeulement accuſé la réception. Comme j'en ai uſé de même avec *Linant*, et que vous m'avez mandé, il y a quelque temps, qu'il avait tenu des diſcours fort inſolens de Cirey, je vous prie de me mander quels ſont ces diſcours. Rien n'eſt ſi triſte qu'un ſoupçon vague. Il faut ſavoir ſur quoi compter. Demi-confidence eſt torture. Il faut tout ou rien, en cela comme en amitié.

Je vous ſouhaite la bonne année, et vous embraſſe tendrement.

1738.

LETTRE CXXXVIII.

A MADAME DEMOULIN.

Cirey, décembre.

Je vous rends à l'un et à l'autre mon amitié : je vois, par vos démarches, qu'en effet vous ne m'avez point trahi, et que, quand vous m'avez dissipé vingt-quatre mille livres d'argent, il y a eu seulement du malheur, et non de mauvaise volonté. Je vous pardonne donc et sans qu'il me reste la moindre amertume sur le cœur.

Tout mon regret est de me voir moins en état d'assister les gens de lettres, comme je le fesais. Je n'ai plus d'argent; et quand il a fallu, en dernier lieu, faire de petits présens à M. *Linant* et à M. *Lamare*, j'ai été obligé de faire avancer les deniers par le sieur *Prault*, jeune libraire fort au-dessus de sa profession.

Je me flatte que M. *Linant* aura enfin heureusement fini cette tragédie dont je lui ai donné le plan il y a si long-temps. Je lui souhaite un succès qui lui donne un peu de fortune et beaucoup de gloire. Ce serait avec bien du plaisir que je lui écrirais, mais vous savez que de malheureuses plaintes domestiques, et une juste indignation de madame la marquise *du Châtelet* contre sa sœur, me lient les mains. J'ai donné ma parole d'honneur de ne point lui écrire, et je ne lui écrirai point; mais je ne l'ai point donnée de ne le point secourir, et je le secoure. Passez donc chez M. *Prault* fils, et priez-le de donner encore cinquante livres

à M. *Linant*. Sur-tout que M. *Linant* donne sa tragédie à imprimer à M. *Prault*; c'est une justice que ce libraire aimable mérite. Faites le marché vous-même; quand je dis vous, je dis votre mari, cela est égal. 1738.

Vous devriez engager M. *Linant* à écrire, sans griffonner, une lettre respectueuse, pleine d'onction et d'attachement à M. le marquis *du Châtelet*, et autant a madame. Ce devoir bien rempli pourrait opérer une réconciliation peut-être nécessaire à la fortune de M. *Linant*.

Je voudrais qu'il pût dédier sa pièce à madame la marquise *du Châtelet*. Je me ferais fort de l'en faire récompenser. L'aimable *Prault* a encore donné cent vingt livres pour moi au sieur *Lamare*. Je n'ai point de nouvelles de ce petit hanneton; il est allé sucer quelques fleurs à Versailles.

Fin du Tome second.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

TABLE ALPHABETIQUE
DES LETTRES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

H.

J.

L.

M.

H.

J.

L.

M.

LETTRE XV.

Fin de la Table du Tome second.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03450 8930

